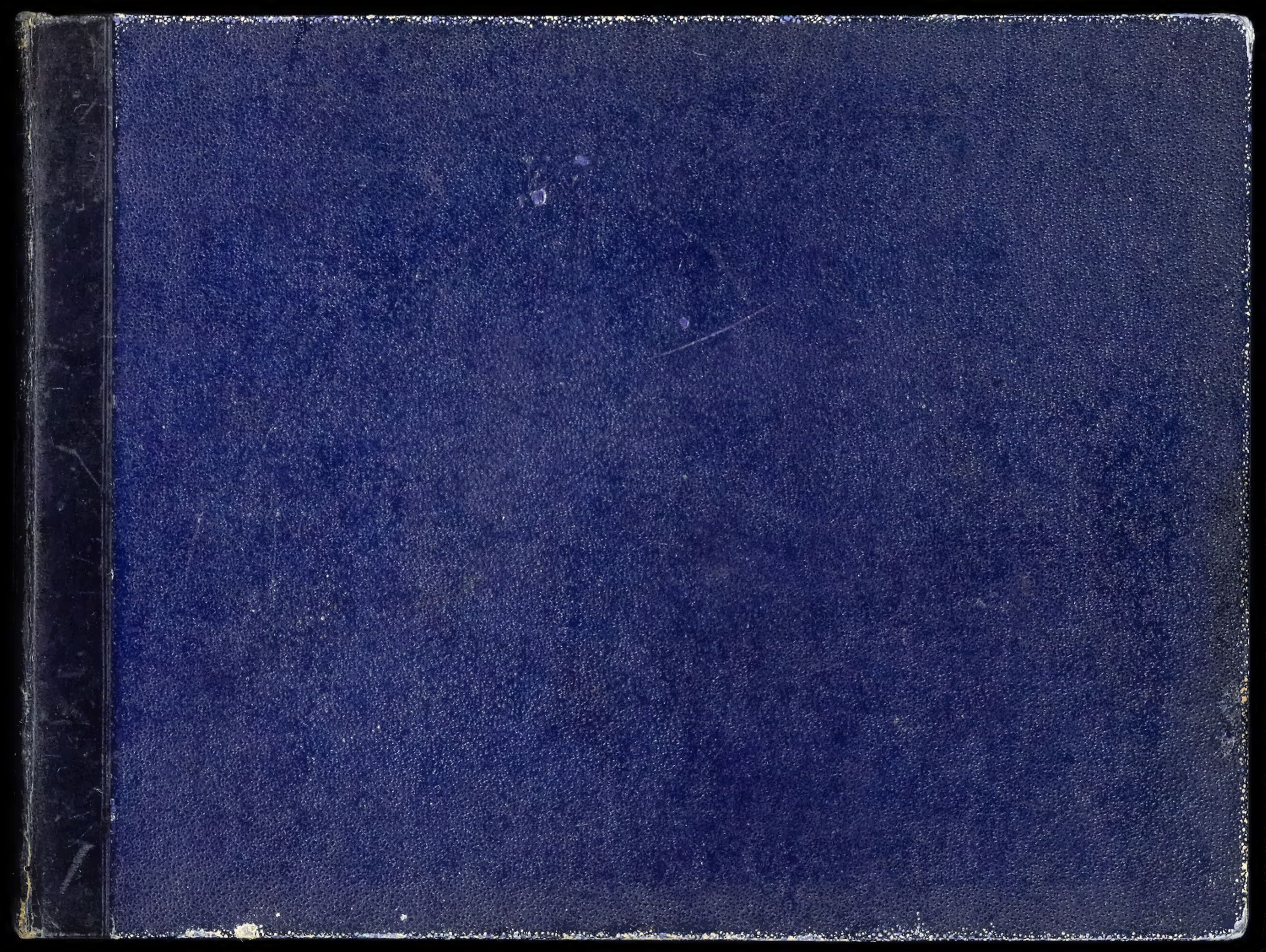
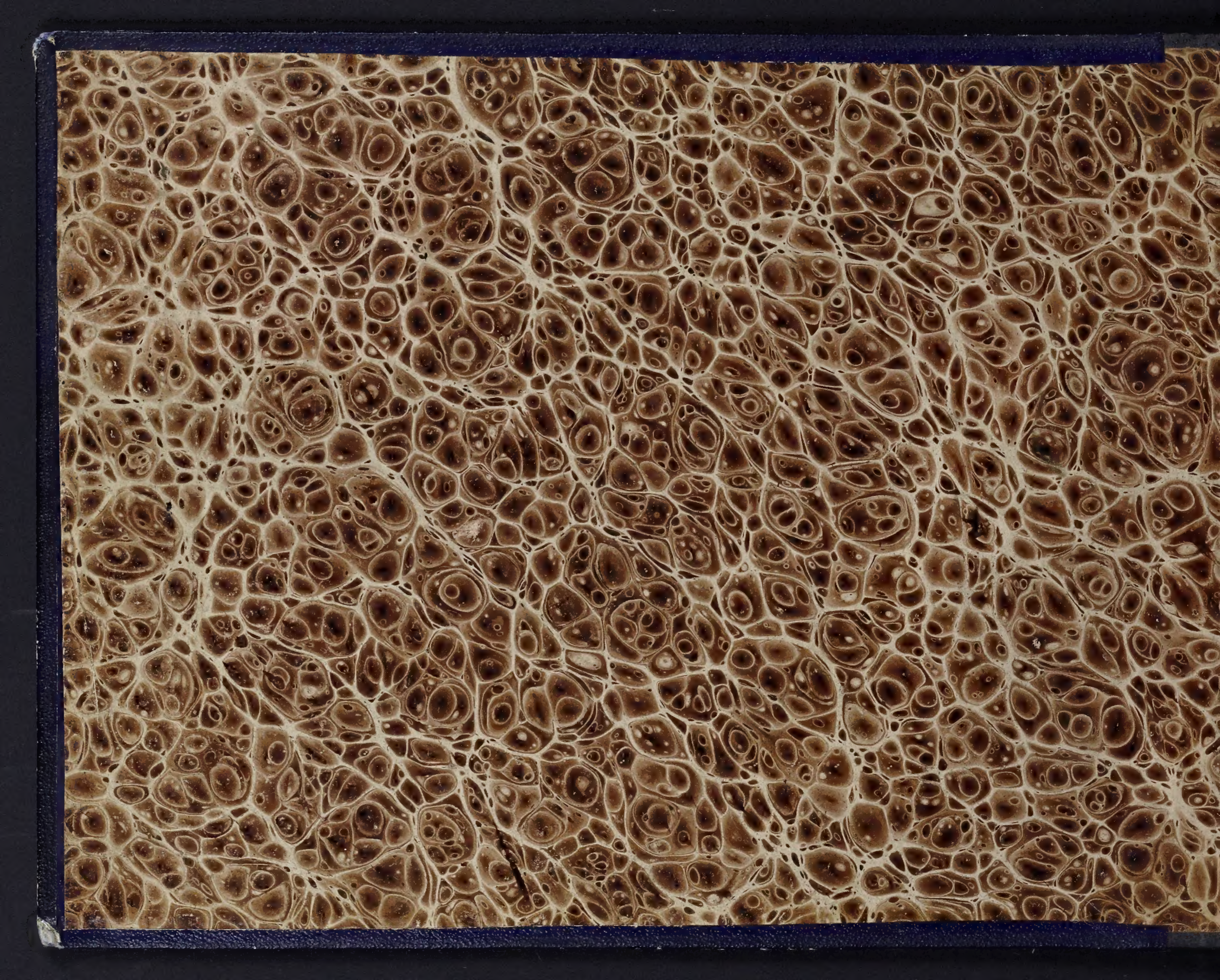
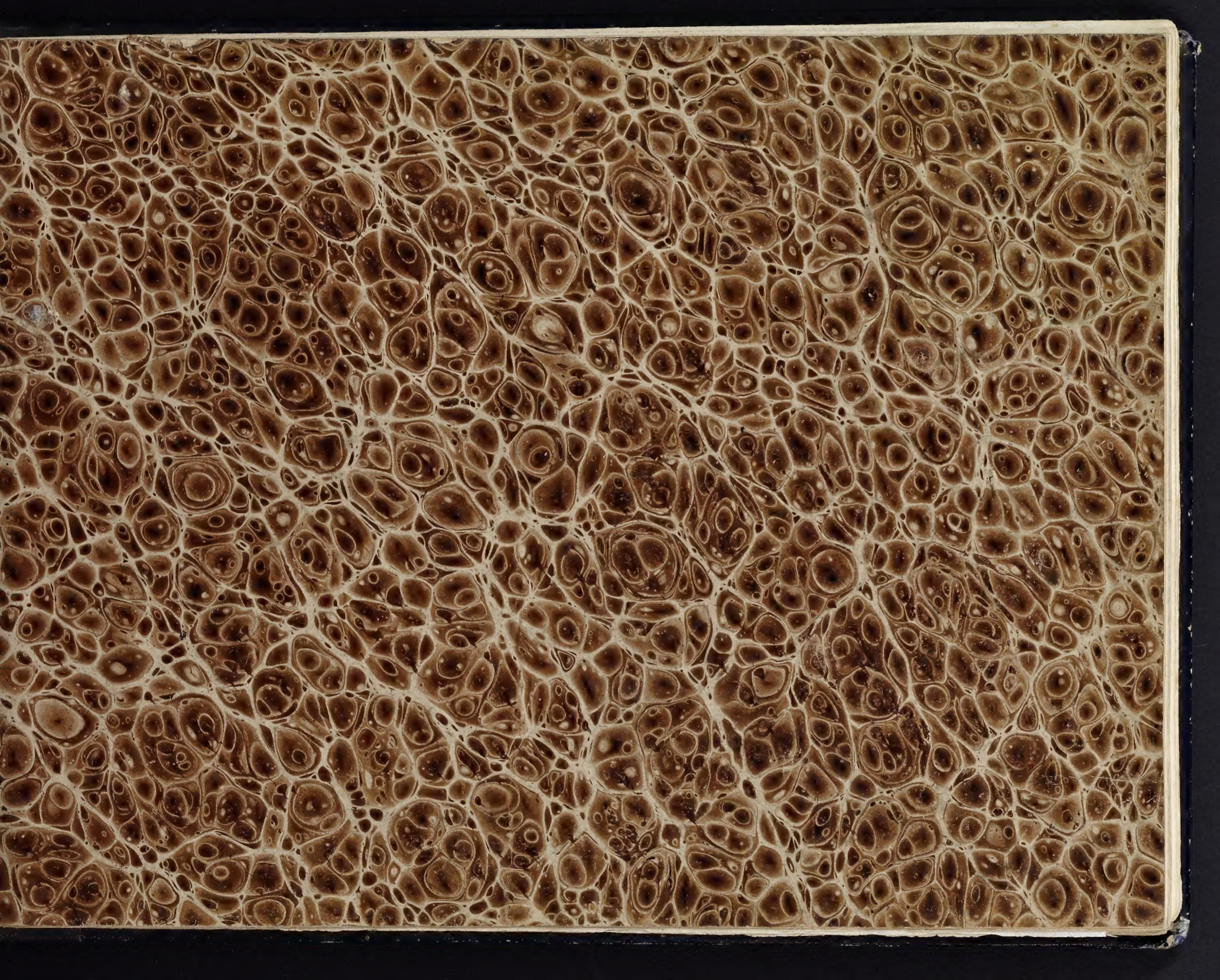
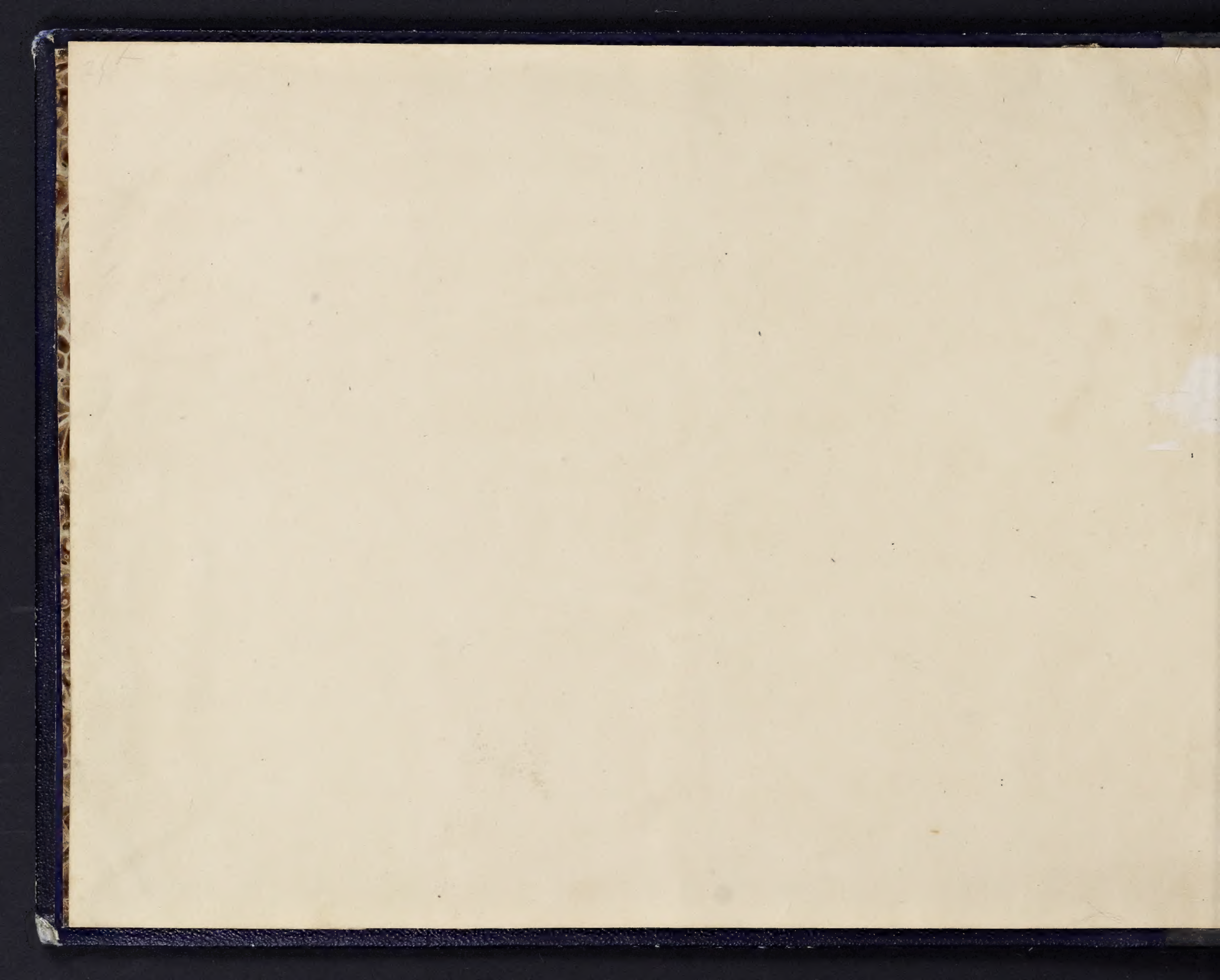








COSTUMES, MOEURS ET USAGES

DES

ALGÉRIENS,

PAR

R. JUNGMANN, RÉFUGIÉ POLONAIS.

OUVRAGE ORNÉ DE 40 LITHOGRAPHIES.



STRASBOURG,
J. BERNARD, PLACE DU MARCHÉ-AUX-HERBES, 1.
1837.


IMPRIMERIE
DE
G. SILBERMANN
STRASBOURG





NÈGRE D'ALGER

AVANT-PROPOS.

AYANT servi pendant près de quatre ans dans l'armée d'Afrique, armée dont le courage et la constance ont excité mon admiration, je me trouve à même de publier ce petit ouvrage. Reçu, il y a cinq ans, sur le sol hospitalier de la France avec tant de cordialité, et retrouvant aujourd'hui, dans ce beau pays et surtout en Alsace, tant de cœurs sensibles, j'ose espérer que ce faible essai, tenté dans la vue de me rendre utile à mes frères de France, n'en sera point repoussé. Le but de mon travail est de donner sur Alger et ses environs, pays qui de jour en jour gagne d'intérêt pour nous, une relation courte mais exacte, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral. Ce sera pour ainsi dire un commentaire servant à répandre quelque lumière sur les nouvelles que les feuilles publiques nous communiquent presque chaque jour sur ces contrées.

Il comprendra les quatre chapitres suivants :

1° Aperçu géographique;

2° Remarques historiques;

3° Costumes, mœurs et usages des indigènes, leur manière de faire la guerre, etc.

4° État de l'industrie, du commerce, des arts et des sciences.

Les ouvrages que j'ai consultés pour rendre les deux premiers chapitres aussi complets que possible, sont :

Annales algériennes. 2 vol.

Voyages de Shaw *en Barbarie*. 2 vol.

Mélanges. 8 vol.

L'AUTEUR.



UN MARABOUT.

COSTUMES,

MŒURS ET USAGES

DES

ALGÉRIENS.

I.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE.

1° La régence d'Alger est bornée au Nord par la Méditerranée, à l'Ouest par l'empire de Maroc, au Sud par le désert de Sahara, et à l'Est par le pays de Tunis; sa plus grande longueur est de 220 milles, sa largeur de 30 à 60. Le pays est divisé en quatre provinces, savoir :

1° Alger, 2° Titteri, 3° Oran, 4° Constantine.

I. LA PROVINCE D'ALGER.

Elle est située entre les trois autres provinces et la mer. La belle plaine de *Mithidja*, entourée du petit Atlas, de ses ramifications, et de la mer, en occupe la plus grande partie. La *Rassauta* ou partie septentrionale de cette plaine, quoique marécageuse, offre cependant des terrains très-fertiles.

Les fleuves de cette province sont l'*Isser*, le *Corso*, la *Pamise*, l'*Aratsch*, le *Mazafran*, ce dernier est formé par la réunion de la *Schiffa* et de l'*Ouedjar*.

Les montagnes sont : le petit *Atlas*, de hauteur moyenne et couvert de broussailles; le *Jurjura*, qui est plus élevé. Au delà de cette chaîne, est la plaine de *Hamza*, moins grande et moins fertile que celle de *Mithidja*. Elle est arrosée par l'*Adus* et par plusieurs sources de l'*Isser*.

Les villes sont : *Alger*, la capitale du pays, derrière une rade ouverte avec un port; elle est bâtie sur la pente d'une colline escarpée. La partie supérieure de la ville est un labyrinthe de rues étroites, sales et escarpées; la partie inférieure est située sur un terrain uni; ses rues sont plus larges, l'on y trouve plusieurs places de marché et une place d'armes. La ville a quatre portes : la porte de la *Marine*, le *Bal-el-Oued*, la *Porte-Nouvelle* et le *Bab-Azoun*. Elle est entourée, du côté de la terre, d'un mur élevé et d'un fossé; plusieurs forts la défendent : la *Kassauba*, le château des *Vingt-quatre-Heures*, les *Batteries-du-Port*, le *Bab-Azoun* et le fort de l'*Empereur*. Les environs sont charmants, surtout la plaine de *Mustapha-Pacha;* on n'y voit que des jardins et des maisons de campagne d'une blancheur éblouissante, habitées par des Européens et des Indigènes.

Blida, dans une contrée délicieuse, au pied du petit Atlas, est bâtie plus régulièrement qu'Alger; ses rues sont plus larges et plus droites; elle n'est point fortifiée, et compte 5 à 6000 habitants.

Dellys, bourg considérable, qui a des teintureries.

Coleah, bourg important de 1700 habitants. C'est un lieu réputé saint.

Scherschel (l'ancienne *Césarée*), n'a plus aujourd'hui que de 3 à 400 habitants qui sont en relations de commerce avec Alger.

La province est divisée en douze districts (*Outhan*), savoir :

1° Le *Beni-Khalil* avec les villes de *Bouffarik*, *Douera*, *Sidi-Feruch*, *Staoueli*, *Scherga;* la *Schiffa* et le *Mazagran* le traversent.

2° Le *Beni-Mussa* qui renferme la plus belle et la plus fertile partie de la plaine de *Mithidja;* il est arrosé par l'*Aratsch* et la *Djuma*.

3° Le *Kachna*, avec le grand et beau village de *Kadra;* c'est dans ce district que se trouvent la plaine de *Rassauta* et une citadelle sur les bords de la mer. Non loin du cap *Matifou* sont les ruines de *Rustanium*, colonie romaine. Les rivières sont l'*Aratsch*, la *Pamise*, l'*Oued-Reguia* et le *Korso*.

4° L'*Isser*, dont le terrain, en partie marécageux, est cependant fertile; il compte un grand nombre de bourgs et fait le commerce d'huile.

5° Le *Sebaou*, avec un fort de même nom; de puissantes tribus kabyles ont leur siége dans ce district, tels sont les *Amarauas*, les *Phlissa-el-Bard*, les *Phlissa-Mutaga*, dont les derniers surtout fabriquent de la poudre, des fusils et des yatagans (grands couteaux); les fleuves y sont l'*Isser*, le *Bouberak* et le *Sebaou*.

6° L'*Hamza*, avec un fort de même nom, bâti sur les ruines de l'ancienne *Auzia*. Une tribu de peuples nomades (*Ulad-Maadi*) l'a envahi il y a quelques années.



Jungmann del.

Lith de Simon fils à Strasbourg

BÉDOUINS. | Beduinen.

7° L'*Arib*, occupé par des tribus arabes du désert qui s'y sont fixés dans la *Rassauta* après l'invasion des *Ulad-Maadi.*

8° Le *Beni-Djead*, dont les habitants font le commerce d'huile et de charbons.

9° Le *Beni-Kalifa*, qui est occupé par les tribus *Beni-Kalifa*, *Beni-Soliman* et *Beni-Selim.*

10° L'*El-Sebt*, c'est le plus grand des districts; les rivières y sont le *Bu-Rumi*, l'*Oued-Jer*, la *Schiffa;* l'on y trouve le défilé de *Tenia*, renommé par le combat du 21 novembre 1830. Les montagnes renferment des mines de plomb et de cuivre. Les plus puissantes des tribus kabyles qui y sont fixées sont les *Muzaia*, les *Sumatha*, les *Beni-Menad* et les *Hadjutes.* Ces derniers sont les plus indomptables. On voit dans leur pays une assez grande pyramide, nommée *Kubber-el-Rumea* (ou tombeau de la Chrétienne), dont les indigènes content beaucoup de merveilles.

11° Le *Beni-Menasser;* les tribus kabyles y sont très-guerrières, mais plongées dans la plus cruelle barbarie.

12° L'*El-Fhos.* La banlieue de la ville d'Alger est divisée en sept cantons : le *Busarea*, le *Beni-Messoud*, le *Zouaoua*, l'*Ain-Zbudja*, le *Byr-Kadem*, le *Kuba* et le *Hamma.*

II. LA PROVINCE DE TITTERI.

L'intérieur de cette province n'étant connu que par ouï-dire, nous n'en pouvons donner que les détails suivants :

Elle est située entre *Oran*, *Alger*, *Constantine* et le désert de *Sahara.* Sa capitale est *Medeah* avec 5000 habitants. Cette ville est bâtie plus régulièrement qu'Alger; ses rues sont plus larges et plus droites, et les maisons couvertes de tuiles à l'instar de celles du midi de la France, ce que l'on ne trouve que très-rarement dans ce pays. Autour de *Medeah* sont les sept *Outhan* (districts) suivants : Le *Beni-Hassan*, le *Hassan-Ben-Ali*, le *Beni-Yakub*, l'*Ouzra*, l'*Ouaremi*, le *Righa* et le *Haoura.* A une journée de *Medeah*, dans une plaine vers le midi, est le fort *Bourakia.* Au sud de ce fort habitent les *Mefata*, les *Oulad-Moktar* et les *Rabans.* Au delà de ces tribus indépendantes, une chaîne de montagnes, dont le point le plus élevé, le *Saari*, est toujours couvert de neige, sépare la régence d'Alger du désert. Sur les confins du désert demeurent les *Beni-Mzab* (Mozabites), qui sont sans nul doute une des peuplades les plus heureuses et les mieux gouvernées. Ils occupent trois Oases, dont la première, arrosée par l'*Oued-el-Biad*, qui s'y perd dans les sables, a pour capitale *Guerdaja*, ville presque aussi grande qu'Alger. Les bourgs *Beni-Isghin*, *Bonora* et *Ahlfe* sont situés le long du même ruisseau. La deuxième Oase comprend les villes de *Barriaan*, d'*Elgara* et de *Metili.* Dans la troisième, éloignée d'environ trois journées de *Metili*, sont les villes d'*Uaregla*, d'*El-Rouissal*, d'*El-Schot* et d'*Engoussa.* Ces villes, habitées par les Mozabites, forment une république confédérée, gouvernée par les *Talebs* (sages). Un *Scheikh* élu par ces *Talebs* remplit les fonctions de juge et de prêtre. Tous les emplois inférieurs sont donnés par lui. Ces tribus ont une vénération filiale pour ce chef qu'ils appellent *père.* Le soin de la justice est confié à un Kadi. Les habitants de cette heureuse contrée, placés loin des autres peuples, n'ont pas de guerre à craindre; ils sont actifs, laborieux, sages

et probes; ils s'appliquent au commerce, et sous le règne des deys, ils avaient à Alger le monopole des bains, des moulins et des boucheries.

III. ORAN.

Cette province est très-montagneuse. Le point le plus élevé est l'*Onennasiris*. Elle est bornée à l'Ouest par le Maroc, au Sud par le désert de *Sahara*, et à l'Est par la province d'Alger.

Les rivières y sont : 1° la *Schelif*, une des plus considérables du pays; elle prend sa source au pied méridional de l'*Onennasiris*, et reçoit la rivière de *Midroë* et celle de *Mina*, qui arrose la belle plaine de *Matral*. Outre les nombreuses tribus habitant le long de ces rivières, on y trouve encore les *Dzendel*, tribu arabe, et les *Flila*, tribu kabyle. 2° L'*Arian*, dont les bords sont habités par les *Sbiahs*, peuplade de brigands; 3° la *Feddah* ou *Rivière d'argent*, avec les tribus *Lalaf*, *Malmata*, *Beni-Samoun*, *Laïte* et *Oulad-Halif*.

Une autre rivière considérable, c'est la *Habra* qui, avec la *Sig*, traverse la plaine fertile de *Ceirat*. C'est là que demeurent les *Borgia*, les *Garabas*, les *Habides*, les *Scheraga*, les *Beni-Schougran*, enfin les *Hachem* non loin de *Mascara*.

La province d'*Oran* renferme les villes suivantes :

1° *Miliana*, au pied du *Zakar*, ayant 3 à 4000 habitants. Des ruines romaines se trouvent dans les environs.

2° *Tenez*, endroit peu considérable et malpropre, avec un petit port.

3° *Mazouna*, village sur la *Schelif*, avec 1500 habitants, pour la plupart Koulouglis.

4° *Oran*, capitale de la province, dans une situation charmante sur la mer. Une gorge profonde, arrosée par un ruisseau et renfermant de beaux jardins, la divise en deux parties. Les fortifications, bâties par les Espagnols, sont très-bien conservées. La ville est entourée d'un mur et d'un fossé, et défendue par les citadelles *Santa-Cruz* et *San-Gregorio*, par le fort de la *Moune* et ceux de *Saint-Philippe*, de *Saint-André* et de *Sainte-Thérèse*. Les rues sont larges, mais peu régulières. Elle a de 7 à 8000 habitants, pour la plupart juifs et européens. A une lieue vers l'ouest, se trouve la citadelle *Mers-el-Kibir*, avec un mouillage pour les gros navires (le *Portus-Magnus* des Anciens). Le port d'*Oran* même ne peut recevoir que les petits bâtiments.

Une vaste *Schibka* (lac salant) se trouve à quelques lieues au sud de la ville. Non loin de là demeurent les *Douer*, les *Zémèla*, les *Beni-Amer*, les *Ghamarra*. A l'ouest de ces derniers, on rencontre la plaine fertile de *Zeidoure*, traversée par l'*Oued-el-Melah* et la *Tafna*, à l'embouchure de laquelle demeurent les *Oulad-Hassas* et les *Beni-Hallil*.

5° *Tremesèn*, avec 4000 habitants. Dans son voisinage on trouve les ruines de l'ancien *Mansoure*.

6° *Mascara*, remarquable par l'ancienne résidence du marabout *Mahiddin*, et de son jeune et vaillant fils *Abdel-Kader*. Cette ville est très-agréablement située et entourée de jardins, ainsi que de cinq faubourgs considérables. Avant sa prise par les Français, elle comptait 10,000 habitants.





Jungmann del — Lith de Simon fils a Strasbourg

CAVALIERS ARABES. | Arabische Reiterei.

7° *Nedrouma* et

8° *Gazouna*, petites villes peu considérables.

9° *Collah*, qui est plus grand, a une fabrique de tapis.

10° *Moustaganem*, séparé de *Matmor* par une gorge, est situé sur une colline, et défendu par un mur et plusieurs forts. Il n'a plus que 1500 habitants.

11° *Misigran*, à une lieue de *Moustaganem*, est tout à fait dépeuplé, et les champs d'alentour ne sont pas cultivés.

12° *Arsew*, avec un port, n'est plus maintenant qu'un fort occupé par les Français. Aux environs se trouvent des ruines romaines et des sources salées très-considérables.

IV. LA PROVINCE DE CONSTANTINE.

Elle est très-montagneuse. Les montagnes commencent par le mont *El-Ouech*, près de Constantine, et forment trois chaînes dont les ramifications s'étendent sur tout le pays.

Les rivières sont : 1° l'*Oued-el-Kibir*, appelée aussi *Oued-el-Roumel*; 2° la *Zoore*; 3° la *Boudjema*; 4° la *Seibouse*, avec l'*Oued-Sirf*, l'*Oued-Zoueli*, l'*Oued-Loria* et l'*Oued-Taja*; 5° la *Mafrag*.

Parmi les villes on remarque les suivantes :

1° *Stora*, petit endroit avec un mouillage.

2° *Collo*, misérable village.

3° *Zamora*, petite ville, non loin des ruines de l'ancien *Sitif*. Ces ruines de villes romaines se rencontrent dans toute la province.

4° *Constantine*, l'ancien *Cirta*, est la capitale du pays. Ses murs sont baignés par l'*Oued-el-Roumel*. Elle compte 25,000 habitants.

5° *Bone* (*Anaba* en arabe), avec un port, a 3000 habitants, dont la moitié sont européens. Tout près de la ville se trouvent les ruines de *Hippione*, célèbre par le séjour de *Saint-Augustin*.

6° *La Calle*, citadelle sur les bords de la mer, avec une pêche de corail.

7° *Bougie* (l'ancien *Saldae*), avec un port et une rade vaste et belle. Cette ville est située sur les rives de l'*Adouse* (qu'on appelle aussi *Soumman* et *Oued-Ben-Massoud*), et bâtie sur la pente du rocher *Gouraya*, haut de 670 mètres. Une gorge profonde la divise en deux parties. Elle est entourée d'un vieux mur, et défendue, ainsi que son port, par la *Kassauba*, et les forts *Moussa* et *Abdel-Kader*.

Les tribus *kabyles* de cette province sont très-guerrières, et peuvent fournir 20,000 hommes de troupe. Les *Beni-Abes* ont des manufactures d'armes. *Kelah*, bâti sur un rocher, est une de leurs villes les plus importantes. Elle est située non loin du défilé de *Bibans* (porte de fer). Le village d'*Akrib* a presque autant d'habitants que *Bone*. Dans les montagnes des *Beni-Barchaches* il y a des mines de fer. La puissante tribu des *Zouaoua* se trouve aussi au nombre des habitants de cette province. Les *Kabyles* ont un gouvernement tout à fait démocratique. Ils professent la religion mahométane, mais on rencontre dans leur culte de nombreuses traces de fétichisme. Leur langue diffère entièrement de l'arabe. Presque chacun de leurs villages possède des écoles et des mosquées. Ils font le commerce de bois de construction, de cire et d'huile[1].

II.

NOTICES HISTORIQUES.

Nous ne savons pas quels ont pu être les aborigènes de la côte septentrionale de l'Afrique. L'origine des peuplades que nous y trouvons de nos jours se perd entièrement dans la nuit des temps. D'après le témoignage de Léon l'Africain, les *Cananéens*, chassés de la Palestine par Josué, se sont établis ici. Les raisons suivantes rendent cette assertion assez vraisemblable. Les Juifs africains désignent, encore aujourd'hui, les tribus des *Beni-Mzab* et des *Beni-Moab* sous le nom de *Philistins*. Les noms que portent d'autres tribus puissantes, telles que les *Phlissa* (Philistins), les *Amouni* (Ammonites), semblent également justifier cette hypothèse. Enfin, le surnom de Ben[2]-Canaan est très-fréquent parmi les tribus de ce pays, et surtout chez les Kabyles. D'après le même auteur, les Cananéens ont été suivis, quelques siècles plus tard, par des *Arabes-Sabéens*.

Ce n'est que depuis l'apparition des *Phéniciens*, que l'histoire de cette contrée commence à se débrouiller un peu. Cependant, la domination de ce peuple commerçant ne s'étendait guères au delà des côtes, où les villes d'Utique et de Carthage jouaient le rôle principal.

A l'époque où les Romains, connaissant le pays sous les noms de *Numidie* et de *Mauritanie*, y portaient les armes, l'intérieur en fut gouverné par des princes indigènes. Parmi ces derniers les Masinissa, les Syphax et les Jugurtha se sont illustrés dans les annales de Rome. On sait que les Romains, reconnaissants des services qu'il leur avait rendus contre les Carthaginois, ont nommé le premier, roi de Numidie.

[1] La carte géographique du pays ne paraîtra qu'à la troisième livraison.
[2] *Ben*, dont le pluriel est *Beni*, signifie fils, descendant.



[illegible]

[illegible]

[illegible] cette assertion [illegible] sous le nom de [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



COULOUGLIS COSTUME ÉLÉGANT

Après la bataille de Pharsale, César poursuivit les restes du parti de Pompée jusqu'en Afrique, vainquit le roi Juba, non loin de Thapsa, fit de la Numidie une province romaine, et lui donna pour gouverneur l'historien Salluste.

En 428, la colonie romaine fut anéantie par l'invasion des Vandales qui, sous leur roi Genséric, inondaient le pays. La domination de ces barbares dura jusqu'en 534. A cette époque, le pays fut incorporé une seconde fois à l'empire romain, sous le règne de Justinien.

Au septième siècle il fut conquis pour le compte du calife Valid, par les Sarrasins, conduits par Moussa-Ben-Nozaïr. Les Arabes qui, comme les colons romains, professaient pour la plupart la religion chrétienne, passaient dès lors au mahométisme, et furent imités en cela par les montagnards, ancêtres des Kabyles actuels. Plongés jusque là dans l'idolâtrie la plus profonde, ces peuples se firent mahométans, moins par contrainte que par persuasion, et furent plutôt les alliés que les esclaves de ces nouveaux maîtres.

Quelque temps après, Tarif, lieutenant de Moussa, conquit, à l'aide des peuples subjugés, l'Espagne presque tout entière. Le pays resta pendant huit cents ans sous cette nouvelle domination.

Enfin, refoulés dans l'Afrique par Ferdinand et Isabelle, les Algériens commencent à s'adonner à la piraterie. Ferdinand les poursuit jusque dans leur repaire, et, pour les tenir en respect, il met une garnison espagnole dans l'île située en face de la ville d'Alger. Mais sous le règne de l'émir Sélim Eutémi, les Algériens, las de cet importun voisinage, implorent l'assistance du fameux corsaire Harurj Barbarossa. Celui-ci chasse, en effet, les Espagnols; mais il étrangle en même temps l'émir pendant que ce dernier se trouve au bain, et se place lui-même sur le trône. Le cardinal Ximenès s'efforce en vain d'installer l'héritier légitime de la couronne, et de châtier l'usurpateur, qui, commandant de puissantes flottes, ravage les côtes de l'Espagne et de l'Italie, et traîne des milliers d'hommes dans l'esclavage. Les armes de l'usurpateur ne sont pas moins heureuses sur le continent africain lui-même. Le roi de Tunis, que les habitants des plaines du petit Atlas avaient appelé à leur secours contre Barbarossa, est battu et détrôné par lui. Peu de temps après, la trahison des habitants de Tremezen, qui lui envoient la tête de leur chef, le rend encore maître de cette contrée. Depuis lors, le hardi corsaire fait régner la terreur sur toutes les côtes de la Méditerranée, depuis les Dardanelles jusqu'au détroit de Gibraltar. Il est battu enfin, sous Charles V, par le marquis de Comarez, non loin d'Oran. Lui et 15,000 Turcs y laissent la vie. Comarez victorieux entre dans Tremezen, et l'héritier légitime est placé sur le trône.

Quant au gouvernement d'Alger, il tomba entre les mains de Khaïr Eddin Barbarossa, frère du prédécesseur. Craignant de succomber aux Espagnols, Khaïr se met sous la protection du sultan, Sélim I; il en reçoit le titre de Pacha et une troupe de 2000 janissaires, destinée à augmenter sa puissance. C'est sous son règne que l'île située en face du territoire d'Alger, fut réunie à ce dernier par une belle digue, entreprise par laquelle le port d'Alger devint beaucoup plus fort qu'il n'avait été.

Sous son successeur, Hassan Aga, la malheureuse expédition de Charles V contre Alger eut lieu, en 1541. Les Espagnols ne furent pas plus heureux en 1601, ni les Anglais en 1620.

Dans la suite des temps, les pachas, par leur avarice et leur tyrannie, se font détester à un tel point, qu'en l'année 1627 les janissaires vont demander au sultan Achmet le droit d'élire, dans leur sein même, un chef sous le nom de *Dey* [1]. Ce droit leur est accordé par la Porte; mais les troubles n'en continuent pas moins, ils ne font qu'augmenter. Au moindre sujet de mécontentement les janissaires se révoltent, assassinent le dey ou du moins le destituent. Les pachas, dans la vue de reconquérir leur ancien pouvoir, s'empressent à fomenter les troubles. C'est pourquoi Baba Ali, nommé dey en 1710, force le pacha Otman de se rendre à Constantinople, menaçant de le faire étrangler aussitôt qu'il oserait remettre le pied sur le sol d'Alger. Cette manière d'agir, il la justifie auprès du sultan, et il fait entendre à ce dernier, que les Algériens ont pris la ferme résolution de ne plus recevoir aucun vice-roi. Le sultan Achmet III confond dès lors la dignité de pacha avec celle de dey, et depuis cette époque, ce dernier a toujours été nommé par la milice.

En 1775, Oreilly, général de Charles III, est défait par les Algériens, et forcé de se rembarquer au plus vite.

En 1783 et 1784 les Espagnols tentent de nouveau, mais avec aussi peu de succès, le bombardement d'Alger.

Un traité de paix est conclu en 1785, mais il ne sert qu'à augmenter l'insolence des corsaires.

Mais en 1815 les Américains, plus heureux que leurs devanciers, imposent la paix à Omar Pacha. Malgré cela, ce dernier se livre peu de temps après, à ses anciennes habitudes. Un jour même, sans qu'on en connaisse la raison, près de 200 corailleurs, composés de Français, d'Anglais, d'Espagnols et d'Italiens, sont égorgés par les habitants, dans la chapelle de Bone, pendant le service divin.

En 1816, les Anglais, commandés par l'amiral Exmouth, brûlent la flotte algérienne, et bombardent la ville, ce qui n'empêche cependant pas Omar Pacha d'opposer, peu de temps après, une nouvelle flotte à celle des Français et des Anglais réunis.

Enfin, en 1830, les Français, sous le commandement du général Bourmont, enlèvent le pays et mettent ainsi fin à un scandale qui malheureusement n'avait existé que trop longtemps. Hussein Pacha fut le dernier dey.

Depuis le règne de Baba Ali, le gouvernement d'Alger a été en quelque sorte républicain. La principale puissance se trouvait entre les mains des soldats, qui formaient la première classe de l'État, et se faisaient nommer *Effendi* (maîtres). Le dey était leur chef, et jouissait d'un pouvoir absolu. C'était lui qui faisait la paix, déclarait la guerre, distribuait les dignités, disposait des revenus publics, exerçait la justice et administrait toutes les affaires, excepté celles de religion. Chaque soldat, pourvu qu'il eût un parti et assez de courage pour assassiner le dey, pouvait prétendre au trône. Cette dangereuse garde des janissaires se recrutait à Smyrne et à Constantinople.

[1] Dey se traduit dans la langue turque par oncle ; ce nom paraît avoir été un sobriquet des anciens chefs d'Alger.



[illegible] leur tyrannie, se font détester à un tel point, qu'en [illegible] [illegible] la [illegible], d'être, [illegible] un chef, sous le nom de [illegible] [illegible] troubles [illegible] ne font qu'augmenter. [illegible] [illegible] nommé le dey ou [illegible] Les [illegible] [illegible] augmentent à renouveler les troubles. C'est [illegible] Baba Ali [illegible] dey en 17[illegible] [illegible] de se [illegible] de la [illegible] étranger [illegible] osera de remettre le pied sur [illegible]

[illegible] Le sultan Achmet III [illegible] dès lors la dignité [illegible] avec celle de dey, [illegible] par la [illegible].

[illegible] général de Charles III [illegible] défait par les Algériens, et forcé de se [illegible]

[illegible] d'Anglais, [illegible] et d'Italiens, sont égorgés par les habitants dans la chapelle [illegible]

[illegible] brûlent la flotte algérienne, et bombardent la ville [illegible] peu de temps après, une nouvelle flotte [illegible]

FEMME MAURE A LA MAISON.

III.

COSTUMES, MOEURS ET USAGES DES INDIGÈNES, LEUR MANIÈRE DE FAIRE LA GUERRE, ETC.

Les habitants de l'État d'Alger peuvent être divisés en :

I. Arabes; II. Turcs; III. Koulouglis ou Coloris; IV. Nègres; V. Juifs.

Les Arabes peuvent, à leur tour, être subdivisés en :

1° Bédouins, ou habitants des plaines; 2° Maures, ou habitants des villes; 3° Kabyles, ou habitants des montagnes.

Nous allons traiter de chacune de ces classes, d'après l'ordre indiqué.

I. LES ARABES.

1° LES BÉDOUINS.

Cette classe, la plus répandue de toutes, se trouve dans le pays depuis le septième siècle. Elle habite les plaines, et mène une vie nomade (principalement dans le désert de Sahara et à l'entour), tout à fait semblable à celle de leurs ancêtres du temps d'Abraham.

Les Bédouins sont de moyenne taille, maigres, mais d'une constitution robuste. Ils ont le teint brunâtre, les yeux noirs et pleins de feu, la physionomie plus spirituelle qu'agréable, la voix faible et fine comme celle des femmes, les cheveux et la barbe noirs. Cette dernière est en grande considération parmi eux.

L'amour de l'indépendance fait fuir au Bédouin le bruit des villes, et le porte dans les vastes plaines de l'Atlas ou dans le désert. C'est là qu'il mène une vie conforme aux mœurs de ses pères, sobre et frugale. Tout son bonheur consiste à posséder une tente, à avoir un peu de tabac, à trouver quelque ombrage et une source d'eau fraîche. Un étranger entre-t-il dans sa tente, il l'accueille par le cri de *Marhaba* (sois le bienvenu), et partage avec lui le peu qu'il possède. Mais cette hospitalité, il ne l'exerce que parce que sa religion la lui commande, et il ne se fait pas le moindre scrupule de piller son hôte, dès qu'il le rencontre en pleine campagne.

Les tentes des Bédouins sont faites avec des couvertures de poil de chameau, tendues et appuyées sur de longues perches. Elles offrent un abri contre la pluie et les rayons ardents du soleil, mais ne garantissent ni du froid pénétrant de la nuit, ni

de la rosée abondante du matin, ni de la vermine si fréquente daus ce pays. Privé de lit, le Bédouin y passe la nuit, étendu par terre et enveloppé de son *haïk*, morceau de drap long et large de quatre à cinq aunes, qui le jour lui sert de vêtement, la nuit de couverture et de matelas. Femmes et enfants, poulains, veaux et agneaux partagent le gîte. On n'y voit d'autres meubles que les armes. Elles se composent d'un fusil long et d'un yatagan, et sont suspendues aux poteaux de la tente. Ce n'est que chez les plus aisés qu'on trouve quelques coffres et tapis, dont ils se servent en guise de tables et de chaises. Toute leur richesse consiste en de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, de brebis, de chameaux, d'ânes et de chevaux.

Un village formé par une réunion de tentes est appelé *Douar*. Le chef de la famille la plus considérée est en même temps celui du douar, et porte le nom de *Scheikh*. Si son autorité s'étend sur plusieurs douars formant une tribu, on lui donne le nom de *Scheikh-el-Kibir* ou *Emir*.

Dans la plaine de Mithidja on rencontre des tribus habitant des huttes faites avec de la terre glaise. Ces huttes restent constamment à la même place, et sont appelées *Gourbi*. Plusieurs de ces gourbi réunis forment des fermes (*Ha-uch*) et des villages (*Djema*). Elles sont bâties sous des touffes d'arbres, sur les rives d'eaux courantes, et entourées de jardins potagers.

Les Bédouins parlent la langue arabe, et professent la religion mahométane. Superstitieux à l'excès, ils adorent à côté de bons et de mauvais démons un ordre d'esprits intermédiaires, qu'ils appellent *Jenoune*, et qui, transformés en lézards, crapauds etc., se plaisent à contrarier les humains.

Les guerriers et les marabouts forment chez eux une espèce de classe noble. Tout homme, qui possède un cheval et des armes et qui a assez de courage pour s'en servir, peut se compter au nombre des premiers. Quant aux marabouts, ce sont des hommes de mœurs sévères, et menant une vie exemplaire. Ils s'occupent à contempler les choses divines et à réciter le chapelet. Ils s'attribuent le don des miracles, et prétendent avoir des entretiens particuliers avec la divinité. Leur dignité est héréditaire, pourvu que le fils sache imposer et marcher dignement sur les traces de son père. Les croyants vont en pèlerinage auprès des tombeaux des marabouts qui sont morts en odeur de sainteté.

Les Bédouins mènent une vie très-simple. Deux ou trois écuelles de bois, une marmite pour faire la soupe, un pot, une cruche à l'eau: voilà leur batterie de cuisine. Leur nourriture consiste en bouillies faites avec de la farine d'orge ou de seigle, en lait, miel et fruits; ils mangent beaucoup de pain et peu de viande. Leurs boissons sont l'eau, le café, le sorbet: la religion leur interdit l'usage du vin. Avant le repas, le Bédouin se lave les mains, puis il s'assied sur un tapis ou à plate terre, les jambes croisées, prononce avec recueillement son *bis-millah* (au nom de Dieu), et, n'ayant ni fourchette ni cuiller, prend de la main sa portion dans le plat. Dès qu'il est rassasié, il se lève, se lave de nouveau, prononce son *allam-dillah* [1] (Dieu soit loué), et s'éloigne sans rien dire de plus. Quand un étranger se trouve à table, les femmes n'y sont point admises.

Quoique la polygamie soit sanctionnée par leur religion, les Bédouins n'ont cependant, pour la plupart, qu'une seule

[1] Ces mots de *bis-millah* et *allam-dillah*, ils les prononcent également, chaque fois qu'ils commencent ou terminent un voyage ou toute autre affaire importante.



Pl. 6.



Jungmann del. Sandmann lith. Lith de Simon fils.

VUE DES MOULINS ET DU FORT DES 24 HEURES

près D'ALGER

Chez Bernard, éditeur à Strasbourg.

femme. Mais cette femme est considérée bien moins comme la fidèle compagne du mari, que comme la première domestique de la maison. En général, presque tous les peuples professant le mahométisme, regardent comme exagérés, les égards que les Européens ont pour le beau sexe; à les entendre, ces égards ne sont que des transgressions de la loi naturelle qui place la femme sous le pouvoir absolu de l'homme. Chez eux ce malheureux sexe languit dans un cruel esclavage. A peine la jeune fille sait-elle prononcer le nom de son père, que déjà elle partage le sort de la mère. C'est d'elle qu'elle apprend de bonne heure à souffrir, à cacher ses chagrins, à sentir et à déplorer tout ce qu'il y a d'affreux dans sa situation. Les personnes du sexe ne peuvent se présenter devant un étranger que couvertes d'un voile épais. Il leur est interdit d'assister au service divin. La seule permission qu'on leur accorde, c'est de pleurer pendant quelques heures du matin sur les tombeaux de leurs maris, d'y allumer des lampes, d'y planter des fleurs. Les expressions de la douleur, du désespoir ne sont nulle part aussi violentes que chez les femmes de ce pays. Une personne qui leur est chère vient-elle à mourir, elles font retentir les airs de cris perçants, se déchirent le sein, le visage, et s'arrachent les cheveux. Elles ont, du reste, le caractère tendre et doux, et seraient sans nul doute capables de sentiments élevés, si une éducation perverse ne s'appliquait de bonne heure à étouffer en elles tout germe de vertu.

Quand un Arabe sait qu'un de ses voisins a une fille de 11 à 12 ans, il la lui fait demander en mariage. Si le père ou le tuteur de la jeune personne ne trouve pas à faire des objections, il fait connaître au demandeur le prix qu'il exige pour la fille. Si les deux parties conviennent du prix, ce dernier est employé à fournir la dot de la future. Dans les villes, cette dot consiste en effets d'habillement; dans les campagnes, en une chemise, un haïk, un drap, une paire de pantoufles et autres bagatelles, quelquefois en une vache ou une somme d'argent. Ces différents objets servent aussi à dédommager la jeune personne dans le cas où, après les noces, elle serait renvoyée auprès de ses parents.

Les cérémonies de mariage sont extrêmement simples. La fiancée est conduite au bain; rentrée dans la tente ou la maison paternelle, ses parentes et amies la revêtent des habits nuptiaux; on remplit ses poches d'oignons, de sel etc., pour la garantir des maléfices; puis on la conduit auprès de son futur, qui dans un lieu voisin, fume tranquillement sa pipe. Les jeunes époux boivent, l'un dans la main de l'autre; le prêtre leur fait lecture de quelques passages du Coran relatifs au mariage, et la bénédiction nuptiale est donnée.

Le mari a le droit de renvoyer sa femme auprès de son père, pourvu qu'il lui donne le prix convenu avant le mariage; mais il ne peut la reprendre, à moins que, depuis, elle n'ait été mariée à un autre homme.

Comme les femmes de ce pays se marient extrêmement jeunes, et qu'elles atteignent un âge aussi avancé que les Européennes, elles voient souvent naître plusieurs générations, l'une après l'autre.

L'usage du linge est inconnu aux Bédouins. Leur habillement se compose 1° du *haïk*, déjà mentionné plus haut, dont un des quatre bouts est jeté par dessus la tête et attaché avec un cordon *(reït)* fait de poil de chameau; 2° du *bournous*, espèce de manteau large, de laine blanche et d'une seule pièce; il est garni d'un capuchon servant à couvrir la tête, rasée partout,

à l'exception du sommet, surmonté d'une touffe de cheveux. Il n'y a que les riches qui portent un pantalon large, allant jusqu'aux genoux; les bras et les pieds sont découverts: quelques tribus, cependant, se chaussent d'une espèce de sandales.

Les femmes ne mettent ni bas ni souliers, elles vont pieds nuds; une chemise de laine, attachée par un cordon au-dessus des hanches, et le haïk composent tout leur habillement qu'elles ne quittent que quand il est en lambeaux. Aussi leur extérieur, si vous en exceptez les cheveux qu'elles laissent croître et la barbe qui leur manque, ressemble-t-il assez à celui de leurs maris. Avec des pointes et une couleur bleue corrosive et indélébile elles se tatouent le front, le cou et les genoux de diverses fleurs et autres figures. Elles portent pour toute parure, des bracelets et des anneaux de fer blanc, de corne ou de verre de couleur, qu'elles passent autour des pieds.

S'ils ne se trouvent à cheval pour défendre leurs troupeaux contre les invasions des tribues pillardes, les Bédouins, se laissant aller à leur flegme habituel, passent la journée à être assis devant leurs tentes et à fumer la pipe. Quelquefois ils vont voir un de leurs voisins pour faire avec lui une partie de dames ou d'échecs, les seuls jeux qu'ils connaissent. La danse leur paraît chose avilissante. Ils ne parlent jamais ni de leurs femmes, ni de leurs enfants : la jalousie et la superstition le leur interdisent. Ils sont polis entre eux. Deux Bédouins se rencontrent-ils, il se saluent l'un l'autre des mots *Salem-alekum* (la paix soit avec toi). S'ils sont de même âge ou de même rang, ils se baisent, l'un l'autre, à la main, au front ou à l'épaule. Les inférieurs baisent le genou ou l'habit de leurs supérieurs; les enfants et les neveux, la tête de leurs parents. En se quittant, ils portent la main droite sur le cœur et prononcent le mot d'*Aslemah* (adieu).

Les Bédouins ont l'air grave. Ils sont cupides, jaloux, superstitieux. Ils se livrent rarement à la colère; mais si elle éclate, elle est furieuse, et la vengeance qui la suit est terrible.

2° LES MAURES [1].

Les Maures sont les premiers habitants connus de ces contrées. Leur origine se perd dans la plus haute antiquité. Quoique descendants des Arabes, ceux-ci les traitent avec mépris.

Ils sont de moyenne taille, mais d'une constitution robuste. Leur physionomie est très-régulière, celle des enfants et des femmes peut même passer pour belle. Ces dernières ont de grands yeux noirs, le nez bien formé, la bouche agréablement fendue, la peau blanche et délicate.

Leur langue et leur religion sont les mêmes que celles des Bédouins, mais leur nourriture est plus recherchée. Outre les viandes cuites et rôties, ils savent apprêter des fricassées et des ragoûts assez savoureux. Quoique l'usage du vin leur soit interdit par Mahomet, ils aiment à transgresser ce commandement. Les pauvres se nourrissent de fruits secs, de légumes et de pain.

Ils se lèvent de grand matin, font leur prière au point du jour et se mettent au travail (ils sont pour la plupart artisans).

[1] Les Maures ne sont pas à confondre avec les Nègres, leur peau n'est nullement noire comme celle des derniers.



[illegible]

[illegible] assis devant leurs [illegible]. Quelquefois ils vont [illegible]

[illegible] de même [illegible] ils se baissent [illegible]

[illegible]

[illegible]



A dix heures ils prennent un repas, avec aussi peu de façons que les Bédouins. Après avoir travaillé de nouveau jusqu'au coucher du soleil, ils font la prière du soir, prennent le souper et montent sur les terrasses de leurs maisons pour y jouir de la fraîcheur du soir, jusqu'à l'heure du coucher.

Les fainéants, qui se trouvent en assez grand nombre parmi eux, se rassemblent dans les cafés où, d'un air des plus graves, ils fument la pipe, savourent le café et jouent aux échecs; quelquefois aussi, ils font des parties de campagne où ils se livrent aux plaisirs de la musique, de la danse, et font d'amples libations. Nous aurons occasion de revenir plus tard sur ce genre de divertissement.

Les barbiers jouent parmi eux un rôle assez important. Ils ne se bornent pas à raser les têtes des croyants: ils suppléent encore au manque de journaux, en communiquant aux nombreux curieux qui fréquentent leurs boutiques, les nouvelles du jour.

Ils aiment le luxe en fait de vêtements, d'armes et de chevaux.

Leur habillement se compose d'un bonnet rond, de laine rouge, et enveloppé d'un morceau de mousseline; d'une chemise de soie ou de coton; d'une veste de couleur claire; d'un pantalon large, allant jusqu'aux genoux, et attaché au-dessus des hanches par une ceinture longue, quelquefois très-précieuse; d'un surtout rouge, brodé d'or, boutonné depuis la main jusqu'au coude, et dépassant la ceinture. Ils se chaussent de souliers, rarement de bas. En voyage, ils portent le bournous.

Les femmes portent une espèce de diadème d'or ou d'argent, recouvert d'une bande de gaze, dont le bout, brodé d'or, descend le long du dos jusqu'aux jarrets. Leurs cheveux en tresses sont noués à la partie postérieure de la tête. Les bras et les jambes sont découverts et parés de boucles, de garnitures de perles et de chaînes d'or; ces dernières sont quelquefois aussi suspendues au cou. Leurs pendants d'oreilles sont très-longs et précieux. Leurs chemises sont de mousseline ou de soie rayée, à manches larges et richement brodées d'or; elles reviennent souvent jusqu'à 5 ou 600 fr. la pièce. Elles portent un petit corset de soie rouge ou bleue; un large morceau d'étoffe de soie ou de coton se trouve au-dessous du corset, entoure le corps et descend jusqu'aux cuisses. Un pantalon, des pantoufles et une longue ceinture de mousseline complètent leur habillement. Quand elles sortent, elles s'enveloppent du haïk et se couvrent d'un large voile de gaze, à tel point qu'à peine on entrevoit leurs yeux. Leurs sourcils, les ongles de leurs mains et de leurs pieds sont teints d'une couleur corrosive d'un brun rougeâtre.

Ainsi que les Bédouins, les Maures traitent leurs femmes comme des êtres subordonnés. Les filles ne peuvent sortir que sous l'escorte de leurs mères, les femmes mariées doivent être accompagnées d'autres femmes. On reconnaît les premières à leur pantalon brodé et à la gaze rayée dont leur haïk est recouvert. Les femmes de la haute classe ne sortent que de nuit. Sous le dernier dey elles avaient le privilége de se faire ouvrir les portes de la ville, toutes les fois qu'elles voulaient aller à la campagne.

Voici maintenant en quoi consistent les cérémonies funèbres des Algériens. Aussitôt après la mort d'une personne, son cadavre est porté à la mosquée; on y récite les prières du Coran; puis, toute l'assemblée, se pressant et chantant des versets du Coran, suit le mort au cimetière. Ces gens, à la perte de leurs plus chers parents, font souvent preuve d'une parfaite résigna-

tion aux décrets de la Providence. Au lieu de toutes ces démonstrations dont on importune si souvent ceux qui sont en deuil, ils se bornent à leur adresser les mots : *Berka fe rassik* (que la bénédiction divine se répande sur toi). Chaque ville, chaque village est entouré de cimetières. Deux pierres portant le nom, la dignité du défunt, et quelques passages du Coran, s'élèvent sur chaque tombeau; d'autres, plus petites, l'entourent. Ceux des riches, et surtout ceux des marabouts, sont surmontés de petites chambres et de coupoles. Pendant les deux mois qui suivent l'enterrement, on y fait chanter des chants funèbres par des femmes qui en sont rétribuées.

Les Maures ont la mémoire fidèle, l'imagination ardente, et ne manquent pas d'esprit. Mais ils sont ignorants, dissimulés, fourbes, ingrats, perfides et ivrognes.

3° LES KABYLES.

Ils sont sans contredit un des peuples les plus anciens de la terre. Menacés dans leurs montagnes, tour à tour, mais toujours en vain, par les Carthaginois, les Romains, les Vandales et les Sarrasins, ils ont été les alliés et non point les sujets de ces différentes nations. C'est aussi par cette raison que leur langue et leurs mœurs primitives se sont conservées bien plus pures que celles de leurs voisins.

Les Kabyles ont la constitution robuste, le teint brunâtre, les cheveux et les yeux noirs. Dans leurs traits, propres à tous les peuples méridionaux, on découvre par ci par là les traces d'une origine septentrionale. Ces caractères, joints à quelques traditions que l'on trouve chez plusieurs tribus, font, en effet, présumer une origine européenne.

Leur manière de vivre est tout à fait simple et à peu près la même que celle des Bédouins. Ils supportent patiemment les fatigues de toute espèce, sont laborieux et fort habiles, surtout dans la confection d'armes à feu, de yatagans, etc. Ils parlent un dialecte inintelligible aux autres Arabes. Le mahométisme qu'ils professent est entaché des erreurs du fétichisme.

Ils habitent des villages (*Daschkra*) composés de huttes d'argile couvertes de paille et de gazon. Chacune de ces huttes ne renferme qu'une seule chambre qui sert à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher et d'écurie. Ces villages ne changent jamais de lieu comme ceux des Bédouins, et restent constamment à la même place.

Le costume de cette peuplade est le même que celui des habitants des plaines. Leurs femmes sont également mal traitées. Tandis que le mari, couché à l'ombre d'un arbre, fume sa pipe et ne se lève que quand il y est forcé; tandis que les fils, même ceux du scheikh le plus considéré, gardent les troupeaux: la femme moud le blé sur le moulin à bras que l'on rencontre dans chaque ménage, tisse les étoffes de laine dont sa famille se revêt, fait la cuisine, puis, prend les cruches à l'eau, met son enfant sur le dos et fait souvent quelques lieues pour avoir de l'eau. Dans toutes ces occupations elle ne quitte jamais sa parure, consistant en colliers, boucles d'oreilles, bracelets, anneaux de pieds, etc., ce qui prouve que les femmes de l'Afrique ne sont guère moins frivoles que leurs sœurs européennes.

Toute l'ambition des Kabyles, dans leur état à demi sauvage, consiste à vivre indépendants de toute domination étrangère. Une maison, des bœufs de labour, des charrues et un cheval: tels sont, d'après leur manière de voir, les plus grands biens que puissent posséder les humains. On les entend quelquefois jouer du haut de leurs montagnes des airs nationaux sur le chalumeau, ou chanter quelques chansons qui démontrent combien ils se sentent heureux dans leurs montagnes.

II. LES TURCS.

Ce que nous aurons à rapporter sur cette poignée de misérables aventuriers qui, durant des siècles, ont dominé sur ce pays avec un sceptre de fer, sera traité dans le chapitre intitulé: *ancienne forme de gouvernement de l'État d'Alger.*

III. LES COULOUGLIS ou COLORIS.

On appelle ainsi les hommes issus de l'union des Turcs avec des femmes indigènes. Jusqu'au dix-septième siècle ils jouissaient des mêmes droits que les Turcs. Mais ayant, à cette époque, comploté l'expulsion de leurs pères, ils furent bien encore reçus dans la milice, mais exclus à jamais de toutes charges et dignités, et traités avec beaucoup de dureté. Leur langue, leur religion, leurs mœurs et leurs usages ne diffèrent en rien de ceux des Maures; mais ils sont détestés de ces derniers pour leur vie débauchée. Ils savent cacher sous le masque d'une apparente honnêteté le libertinage, l'ivresse, la colère, la lâcheté, l'orgueil, l'envie et l'avarice.

IV. LES NEGRES.

Leur nombre est peu considérable, ils sortent de l'intérieur de l'Afrique, principalement de la Nigritie, et font le métier de manouvriers, de porte-faix et de commissionnaires, tout comme les Savoyards en France. Ils professent le mahométisme, et vivent à peu près de la même manière que les autres peuples de cette contrée. Beaucoup d'entre eux ont servi dans l'armée française; ils peuvent passer pour de très-bons soldats.

V. LES JUIFS.

Ce peuple, fortement opprimé sous le règne du dernier dey, porte ici, comme partout ailleurs, son empreinte particulière. On ne les rencontre que dans les villes où ils s'occupent exclusivement du commerce, qui est leur unique élément. Quoique forcés, pour se soustraire à la cupidité des Turcs, de cacher dans les réduits les plus obscurs de leurs maisons tous les objets précieux, ils sont cependant parvenus à amasser de grandes richesses. Il leur était défendu, sous peine de mort, de porter des

habits de couleur claire, des bas et le turban. S'ils rencontraient un Turc, ils étaient obligés de se tenir dans une posture d'esclave. Ils pouvaient être maltraités, mutilés et même tués par leurs oppresseurs, sans qu'eux ou les leurs pussent espérer obtenir justice. En 1806 le dey Mustapha Pacha ne vit d'autre expédient pour étouffer la révolte des Turcs, que de livrer aux rebelles et les biens et les personnes des Juifs. Trois cents de ces derniers périrent, et la valeur du butin fait par leurs assassins s'éleva à la somme de trente millions de francs. Il est vrai qu'aujourd'hui, par le luxe de leurs habits et le dédain avec lequel ils traitent leurs anciens maîtres, ils savent se venger de l'oppression dans laquelle ils ont gémi si longtemps.

Le costume des Juives est le même que celui des Mauresses, à l'exception de la coiffure. Cette dernière est un cône percé de fer ou de fil d'argent, tel qu'on le voit souvent dans les tableaux représentant la fille d'Hérode. Les riches sont comme surchargées de bagues, de chaînes, de bracelets d'or et de perles.

Leur religion, leurs mœurs, leurs costumes, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités sont absolument les mêmes que celles de leurs coreligionnaires de toutes les régions de la terre.

LEUR MANIÈRE DE FAIRE LA GUERRE.

Vaillants et indomptables, aimant la liberté par-dessus tout, les Kabyles surtout, du haut de leurs montagnes, voient avec regret les Européens avancer de plus en plus dans le pays, que leurs prédécesseurs ont habité depuis des milliers d'années. Ils promènent tristement leurs regards sur les habitants des plaines et des villes, qui se soumettent aux nouveaux venus ou même font cause commune avec eux. Des prêtres fanatiques s'efforcent d'irriter encore davantage les esprits farouches de ces montagnards, et de transformer la lutte contre les Chrétiens en une guerre, non-seulement pour la liberté, mais encore pour la religion. Animés par les cris de leurs femmes et de leurs enfants qui les suivent, ils se jettent dans la mêlée avec une fureur aveugle, mais leur courage échoue contre le calme de la tactique européenne. Les nombreuses guerres civiles dans lesquelles les différentes tribus s'exterminent les unes les autres, rendent presque nulle la résistance que leurs forces réunies pourraient opposer. La rapacité, l'ambition, la haine et la vengeance particulière des chefs sont les causes de ces guerres intérieures. Dès que les hostilités sont déclarées à une tribu et que la troupe ennemie envahit son territoire, tout homme possédant des armes marche à sa rencontre, tandis que les vieillards, les femmes et les enfants lèvent les tentes avec une vitesse incroyable, les chargent sur des chameaux ou des mulets, et se réfugient avec leurs troupeaux dans un lieu sûr. Il n'est pas rare que la guerre se termine par l'extirpation de l'une des deux tribus belligérantes, surtout si la haine ou la vengeance en ont été la cause.

Toute leur tactique se réduit à prendre l'ennemi au dépourvu, ou à l'attendre dans des lieux impraticables, derrière les rochers et les buissons. Ils fondent sur lui par masses irrégulières et en poussant des cris féroces, puis, ayant déchargé leurs fusils, ils se retirent en toute hâte s'ils rencontrent une résistance sérieuse. Ils attaquent rarement avec le sabre, et ne se servent de leur yatagan que pour immoler les prisonniers. Ils n'ont pas coutume non plus d'attaquer de nuit; les Kabyles, cependant,

CARTE DE LA RÉGENCE D'ALGER.



l'ont déjà fait plusieurs fois. Ils retirent leurs morts du champ de bataille, et se servent, à cet effet, de crochets de fer attachés à leurs selles au moyen de longues cordes: cette circonstance empêche de préciser les pertes qu'ils font dans les combats. Comme ils n'ont point d'artillerie, à l'exception de quelques vieilles pièces mal servies, de calibre inégal, et encore dans les villes seulement, le moindre blockhaus, le plus petit ouvrage en terre devient pour eux un poste inattaquable. Dans les plaines, les effets meurtriers de la mitraille les retiennent constamment à des distances respectueuses; et ce n'est que quand ils sont fort supérieurs en nombre, qu'ils peuvent être dangereux pour les Européens.

Dans les fêtes il se fait quelquefois une espèce de tournoi par la cavalerie des tribus. Sortant d'une masse irrégulière, les cavaliers décrivent un cercle au galop, et arrivés au point le plus élevé de ce cercle, ils déchargent leurs fusils. Après les avoir brandis plusieurs fois au-dessus de leurs têtes, comme font nos lanciers avec leurs lances, ils rejoignent leurs compagnons au galop. Leurs femmes assistent à ces exercices, et en sont les juges; les héros du jour sont par elles comblés de louanges, les moins habiles, au contraire, sont poursuivis par des sarcasmes et des injures.

Les Kabyles, dans les combats, sont presque toujours à pied; les Bédouins et les Maures, au contraire, se trouvent sur des chevaux qu'ils montent avec assurance, mais sans grâce aucune. Toute leur habileté consiste à les faire arrêter tout à coup au plus fort de la course ou à leur faire suivre une direction tout opposée.

Leurs armes se composent de longs fusils sans baïonnette, de pistolets, de sabres, de yatagans, de couteaux et de massues. Les pommeaux de leurs selles sont tellement élevés qu'ils couvrent presque toute la partie inférieure du corps. Les étriers, portés courts, sont larges et garnis de longues pointes dont le cavalier se sert en guise d'éperons.

Les indigènes qui ont pris service dans l'armée française sont ou fantassins ou cavaliers; les premiers sont nommés *Zouaves*, les autres, *Spahis*. Leur habillement ne se distingue de celui du pays que par la couleur rouge et une coupe plus régulière. Ces fantassins et ces cavaliers sont agiles, infatigables et braves, et plus d'une fois ils ont été fort utiles aux Français. Des officiers français les commandent.

CLIMAT.

Dans ce pays il n'y a que deux saisons, l'hiver et l'été. Elles se suivent d'une manière presque imperceptible. Les jours peu nombreux qui les séparent, sont ordinairement très-beaux.

Quand, par les chaleurs brûlantes de l'été, presque tout est desséché, et que les végétaux sont en partie morts, comme dans les régions septentrionales de la terre à l'époque de l'hiver, alors, au mois de septembre, les vents du nord, du nord-ouest et de l'ouest amènent la saison des pluies, et bientôt après la terre se recouvre d'une verdure qui offre les nuances les plus belles et les plus variées. Si alors, invités par une de ces charmantes journées, vous vous promenez dans les campagnes, de larges vallées, des plaines fertiles arrosées par des ruisseaux et des rivières, de riants coteaux et des vues ravissantes se pré-

sentent à vos regards étonnés, l'air est embaumé, et vous vous croyez transportés sur le sol classique de l'Italie. Mais vos illusions vont se dissiper aussitôt que dans ces vastes plaines vous voulez rechercher quelque demeure humaine, et que vos yeux tombent tristement sur un Douar isolé où le Bédouin s'abandonne à une molle indolence, ou traverse le pays sur son coursier rapide, sans daigner jeter un seul regard sur les beautés de la nature.

L'hiver qui se signale par une suite de pluies non interrompues, et qui presque jamais n'amène ni neige ni glace (on ne les trouve que sur les sommets les plus élevés de l'Atlas), dure jusqu'au mois d'avril. Les vents du nord, du nord-ouest et de l'ouest soufflent avec beaucoup de violence dans cette saison et rendent alors la navigation très-périlleuse, toutes les rades étant exposées à ces coups de vent.

L'été, remplissant le reste de l'année, est extrêmement chaud et sec. Le sirocco règne au mois d'août, mais il ne dure que peu de temps; son souffle est tellement pernicieux que la sève de tous les végétaux en est desséchée au bout de quelques heures. Tempéré par l'air des montagnes, il est moins malfaisant dans le pays d'Alger que dans les immenses déserts de la Sahara. C'est là qu'il soulève des tourbillons d'un sable très-fin. Languissants de soif, les hommes et les animaux sont forcés de tenir la bouche fermée, pour ne pas être étouffés par son souffle enflammé, mais le sable leur entre par les narines et les oreilles. Surpris tout à coup par ce terrible vent, ils disparaissent quelquefois sous d'énormes masses de sables brûlants, et quelques mois plus tard, leurs ossements, blanchis par la chaleur du soleil, indiquent le lieu où ils avaient lutté en vain contre une mort affreuse.

Outre les terrains fertiles dont nous avons parlé plus haut, il y a, dans le pays d'Alger, de vastes contrées où, pendant une marche de plusieurs heures et même de plusieurs jours, l'on ne trouve ni source d'eau douce, ni arbre donnant de l'ombre, mais rien que des broussailles et des fougères. Exposé à une chaleur insupportable et tourmenté par une violente soif, l'Européen peut porter longtemps ses regards de tous côtés, avant de trouver un peu d'eau fraîche ou un arbre qui le reçoive sous son ombrage. Si enfin il en découvre, ses forces épuisées se raniment, il bénit la mémoire de l'Arabe qui a planté l'arbre ou creusé le puits, et son âme se porte, sur les ailes du souvenir, au delà des mers, dans la patrie que peut-être il ne reverra plus jamais. L'image de sa famille se présente à ses regards, et son esprit erre dans les vastes champs du passé. Mais bientôt ses rêves se dissipent à l'approche de la Bédouine qui, portant son enfant sur le dos, vient chercher de l'eau. Sa vue lui rappelle le souvenir de la malheureuse Agar accompagnée de son fils Ismaël. Il se relève lentement, se met en route, et, tout pensif, il traverse l'affreuse solitude pour rejoindre le camp et ses compagnons.

AGRICULTURE.

Le sol n'est cultivé que dans les terrains arrosés ou qui se trouvent au pied des montagnes.

Aussitôt que les premières pluies commencent à tomber, les Arabes labourent leurs champs. Ils ne sèment que du seigle, de



[illegible] sur le sol classique de l'Italie. [illegible]

[illegible] les beautés de la nature.

[illegible] presque [illegible] de l'Italie [illegible]. Les vents du nord [illegible] très pernicieuse [illegible]

[illegible]

[illegible] que dans ces immenses déserts de [illegible] les hommes et les animaux [illegible]

[illegible] masses de sables [illegible]

[illegible] de vastes [illegible]

[illegible]

[illegible] la mémoire de [illegible]

[illegible] dans les vastes [illegible]

[illegible]

[illegible] Calliope.

[illegible] Il ne [illegible]

Pl. 9



Jungmann del. — Sandmann Lith. — Lith. de Simon fils

UN COULOUGLIS

Costume d'hiver.

[illegible]

l'orge, un peu de riz, beaucoup de maïs, du tabac et des légumes. L'avoine, qui chez nous sert de nourriture aux chevaux, y est remplacée par l'orge. Après avoir jeté la semence sur la terre inculte, ils ne labourent cette dernière que très-légèrement. Leurs charrues sans roues, pourvues d'un soc rond qui souvent est en bois, sont tirées par des mulets, des ânes ou des vaches. Ces charrues, quoique très-imparfaites, sont cependant assez propres à faire passer la semence sous la terre légère. Pour engraisser les champs, on brûle les restes de la dernière récolte et on en répand les cendres.

Quand, sur la fin de mai ou au commencement de juin, les blés sont mûrs, on les coupe avec des faucilles, puis on les fait fouler par le bétail pour séparer les grains d'avec la paille, et l'on conserve les premiers dans des trous souterrains. Ces trous, en forme de cônes, ont à la surface de la terre un diamètre de 2 à 3 pieds, au fond de 6 à 7, et sont profonds de 10 à 12 pieds. Dans la proximité des lieux habités l'on rencontre souvent 2 à 300 de ces magasins souterrains, portant dans la langue du pays le nom de *Matamores*. Ils sont quelquefois, surtout de nuit et quand ils sont vides, très-dangereux aux détachements de cavalerie qui ont l'imprudence d'en approcher.

Les Arabes plantent beaucoup de fèves, de pois et de lentilles. Ces légumes font, pendant le printemps, la principale nourriture de toutes les classes d'habitants. Les navets, les carottes, les choux viennent très-bien et en abondance; les choux-fleurs surtout y sont fort beaux. Les pommes de terre, qu'auparavant on ne rencontrait tout au plus que dans les jardins des consuls européens, sont aujourd'hui cultivées presque partout avec avantage.

Malgré la quantité énorme de fourmis, de rats et d'autres petits animaux voraces, malgré l'indolence des habitants, il se fait chaque année une récolte abondante de ces différents légumes, et quelquefois même plusieurs.

Les melons ne sont pas très-bons, mais les melons d'eau (*dillah*) semblent être tout particulièrement destinés par la Providence à rafraîchir, pendant les fortes chaleurs, les habitants de ce pays, et à les soulager dans les fièvres et autres maladies inflammatoires.

De tous les arbres fruitiers le palmier occupe le premier rang. Ses fruits, cependant, n'atteignent leur parfaite maturité que dans le désert. Provenu de rejeton, il porte des fruits dès la septième année; venu du noyau, il n'en produit que dans la seizième. Ces fruits consistent en quinze à vingt grappes de dattes, pesant quelquefois chacune jusqu'à vingt livres. Après en avoir porté pendant soixante-dix ans, il commence à dépérir, et meurt à l'âge de deux cents ans. Cet arbre doit être arrosé tous les quatre à six jours, et il faut avoir soin d'en couper les branches mortes. De son suc on prépare une boisson appelée vin de palme, que les Algériens aisés servent à leurs hôtes dans les jours de fête. Cette boisson a la couleur d'un sirop clair, elle est plus douce que le miel, mais elle s'épaissit et s'aigrit facilement. On en distille une liqueur d'un goût fort agréable, que les indigènes nomment *araki*, nom que du reste ils donnent à toutes les autres liqueurs.

Les fruits ne sont pas aussi bons qu'on pourrait le croire. Les prunes, les groseilles, les gadelles et les fraises manquent entièrement. Les pommes et les poires sont petites et à moitié sauvages; les cerises sont également petites et aigres; les abricots savoureux, mais malsains; les figues, moins bonnes que dans le sud de l'Europe; mais les oranges sont excellentes.

Un fruit tout particulier à ce pays, c'est la figue dite de Barbarie. Elle croît sur un arbre dont le tronc et les branches sont garnis de feuilles lisses et ovales, sortant les unes des autres, comme dans le cactier. Le fruit jaune d'or, doux et de la grosseur d'un œuf, est couvert d'une écorce verte, charnue et garnie de piquants; il est un des principaux aliments des Bédouins.

Les grenades et les jujubes sont bonnes. Les noyers et les oliviers existent en grande quantité. Mais les Algériens, ne sachant traiter convenablement les olives, n'en retirent que des huiles rances qui ne peuvent servir qu'à l'éclairage et à la confection du savon. Les châtaigniers, quoique peu nombreux dans ce pays, portent des fruits moins grands, mais tout aussi bons que ceux de l'Europe.

Le raisin mûrit au mois de juillet, on le mange ou en prépare tout au plus du vinaigre, l'usage du vin étant interdit aux Mahométans. Les essais qu'on a faits ont montré que ces raisins seraient propres à fournir d'excellents vins. La culture de la vigne se fait ici avec aussi peu de soin que celle de toutes les autres plantes. Tout ce qu'on fait, c'est de remuer un peu la terre, au mois de février, pour extirper les mauvaises herbes; puis, de couper, au mois d'avril, le sarment jusqu'à la souche: de nouveaux jets poussent peu de temps après, et il n'est pas rare qu'un seul cep porte jusqu'à quinze et même vingt livres de raisin.

Les citronniers sont pendant toute l'année couverts de fleurs et de fruits. Le cotonnier et la canne à sucre viennent très-bien; si on les cultivait avec soin, on en retirerait d'immenses profits.

On trouve dans le voisinage d'Alger dix à douze mille jardins qui, vus de loin, présentent le plus bel aspect. Des maisons de campagne d'une blancheur éblouissante, et bâties dans le style oriental, percent à travers la douce verdure des arbres et des arbrisseaux dominés çà et là par un palmier ou un cyprès gigantesque. Le thym, la romarin, les roses remplissent l'air de leurs parfums. Mais si vous entrez dans les jardins, ils vous fourniront une nouvelle preuve de la déplorable indolence des indigènes. En vain y chercheriez-vous quelque parterre, quelque allée d'arbres, quelque partie arrangée avec ordre et symétrie; vous n'y trouvez, au contraire, qu'un bizarre assemblage d'arbres fruitiers, de seigle, d'orge, de choux, de navets, etc. Presque tous ces jardins sont pourvus d'un puits. Un mulet ou un âne en fait monter l'eau au moyen d'une roue. Versée dans un bassin d'où partent des tuyaux dans différentes directions, cette eau est répartie par tout le jardin.

ANIMAUX.

La richesse des Bédouins consiste dans la possession de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, de brebis et de chameaux, tout comme chez leurs premiers ancêtres du temps d'Abraham.

Les chevaux, si renommés dans les guerres des Romains contre ce peuple, sont aujourd'hui dégénérés. N'étant point traités comme ils devraient l'être, ils sont maigres et beaucoup moins beaux que les chevaux arabes; cependant, ils sont lestes, dociles, faciles à nourrir et supportent très-bien les fatigues. La coutume de châtrer ce noble animal est inconnue dans ce pays.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

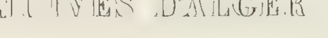
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



JUIVES D'ALGER

Les ânes sont petits, mais vigoureux; les mulets sont de taille médiocre. La dextérité et l'agilité avec lesquelles ces derniers portent leurs cavaliers par-dessus les rochers, sont vraiment étonnantes. Ces deux animaux ne demandent pas autant de soins que les chevaux.

Mais de tous les animaux celui qui procure le plus d'avantages aux habitants, c'est le chameau. Surnommé par les Bédouins la *barque du désert*, cet animal demande fort peu de soins, et fournit à l'homme presque tout ce qu'il lui faut. Les habitants se nourrissent de son lait et de sa viande, de son poil ils tissent les couvertures de leurs tentes, et son fumier remplace le bois dans les contrées qui en manquent. L'usage des voitures étant inconnu dans le pays et les chemins y étant pour ainsi dire impraticables, on se sert, pour transporter les effets, d'ânes, de mulets et de chameaux. Ce dernier porte des fardeaux de sept à huit cents livres. Quand on veut le charger, il s'agenouille, et il se relève de lui-même aussitôt que la charge menace de dépasser ses forces. Puis il marche pendant une demi-journée sans qu'on ait besoin de l'exciter. La structure de son corps indique que la nature l'a créé tout exprès pour le désert. Sa tête s'élève considérablement au-dessus des sables mouvants, un épiderme garantit ses yeux de l'effet nuisible des sables, la plante de ses pieds est large et épaisse. Tandis que les autres animaux ne se traînent que péniblement à travers ces sables brûlants, le chameau les traverse facilement et sans se fatiguer. Malgré les chaleurs étouffantes, il peut, sans succomber, se passer d'eau pendant six à sept jours. Il ne lui faut qu'un peu d'orge et de fèves pour sa nourriture journalière. Toutes ces bonnes qualités font que dans ce pays on entretient une grande quantité de ces animaux.

Les bêtes à cornes sont plus petites et plus maigres que celles de l'Europe; aussi leur viande est-elle moins bonne, car il n'y a point de bœufs, mais seulement des taureaux et des vaches. Ces dernières sont peu fécondes, fournissent peu de lait et n'en donnent plus du tout, aussitôt qu'on leur enlève le veau. La manière de préparer le beurre est simple, mais fatigante: la crême est battue de verges, ou, renfermée dans des peaux de chèvre, on la travaille des mains jusqu'à ce que le beurre se forme. Mais la seule vue de ce beurre excite du dégoût chez les Européens.

Les chèvres et les brebis fournissent beaucoup plus de lait que les vaches. On en fait des fromages, mais d'une manière tout aussi malpropre que celle dont on prépare le beurre.

Il y a des tribus qui possèdent trois à quatre cents chevaux, autant de milliers de chameaux, et des troupeaux de bêtes à cornes et de brebis trois à quatre fois plus nombreux. Les habitants tuent rarement ces animaux et ne se nourrissent que de leur lait et du beurre qu'ils en préparent. La laine de ces brebis est très-propre à la teinture.

Parmi les animaux domestiques, le chat est l'objet d'une attention toute particulière, et cela, parce qu'il doit avoir été l'animal favori du Prophète. Les chiens, au contraire, sont méprisés et maltraités. C'est pour cette raison qu'ils se sont placés sous la protection des soldats français qui les nourrissent copieusement et en sont suivis dans leurs expéditions.

Les poules se trouvent ici en très-grande quantité. Les oies et les canards ont été acclimatés depuis peu par les Européens.

Parmi les animaux féroces, le lion, la panthère et l'hyène occupent le premier rang; mais on les rencontre bien moins le long des côtes que dans l'intérieur du pays. Le chacal, nommé *djib* en arabe, vit par bandes dans le voisinage des lieux ha-

bités; ses hurlements font retentir les airs pendant la nuit; il a la taille et la structure du renard, mais son poil est plus foncé; il se nourrit de racines, de fruits et de charogne.

On y rencontre également des singes, des porcs-épics, des renards (*thaleb*), des belettes, des taupes, des rats, etc.

Les chasseurs y trouvent une grande quantité de sangliers, de lièvres et de perdrix, mais les animaux de ces deux dernières classes sont plus petits que ceux de l'Europe. Les gazelles, ces animaux si doux, si faciles à apprivoiser, se rencontrent en très-grande quantité. Leur taille est si gracieuse, leurs yeux sont si expressifs, que les dames de l'Afrique se sentent singulièrement flattées quand on les appelle gazelles.

Les tortues de terre et de mer sont fréquentes; on les mange.

Les caméléons sont également fréquents. Ils se nourrissent de mouches, de fourmis et d'autres insectes, qu'au moyen de leur langue étendue ils savent prendre avec beaucoup d'adresse et sans changer de position. Ils peuvent se passer de nourriture pendant quatre ou cinq mois et restent quelquefois très-longtemps sur une même branche sans faire le moindre mouvement.

Parmi les oiseaux on rencontre l'aigle, l'épervier, le corbeau du désert (*graab*), le schagarak. Le dos de ce dernier est brunâtre; sa tête, son cou et son ventre sont d'un vert pâle; ses ailes et sa queue sont marquées d'anneaux et de taches d'un bleu foncé; on le trouve fréquemment sur les rives du Bouberak, du Schélif et d'autres ruisseaux. — Le raad ou safsaf, de la grandeur d'une poule, se nourrit de graine; il a le ventre blanc, le dos et les ailes marqués de taches brunes, la queue d'un brun clair rayé de noir; cette dernière et le bec sont un peu plus forts que ceux de la perdrix, les tarses de derrière lui manquent. — Le houhara, de même grandeur, se nourrit d'insectes; il a les plumes d'un jaune pâle et tachetées de brun; les grosses plumes de ses ailes sont noires et marquées dans leur milieu de points blancs; celles du cou sont blanchâtres et rayées de noir; les tarses de derrière lui manquent également. — Le kitawiah qui, par sa forme et sa grandeur, ressemble au pigeon, se nourrit de graine et séjourne dans des lieux stériles et isolés. Sa couleur est d'un jaune pâle rayé de noir, le ventre est noirâtre, le cou d'un beau jaune. — La perdrix est plus petite qu'en Europe, elle a le bec et les pieds rouges. — La caille est d'une couleur plus claire que la caille européenne, les tarses de derrière lui manquent. Elle appartient, ainsi que la bécasse et la perdrix, à la classe des oiseaux de passage. Ces oiseaux arrivent au mois d'octobre et partent au mois de mars. — On y rencontre aussi l'alouette, la grive, le francolin, le pélican, le butor, et une certaine espèce de moineaux, appelés *kagsa*, dont la voix est plus agréable que celle des moineaux européens.

Les insectes fourmillent dans ce pays. Des millions de poux, de puces, de mouches et de cousins importunent les habitants, de jour et de nuit. Le scorpion dont la piqûre est si dangereuse, est tellement fréquent qu'on le rencontre presque sous chaque pierre enfouie dans le sol. L'huile dans laquelle on a fait mourir et dissoudre un scorpion, sert de remède à sa piqûre.

Les poissons sont les mêmes que ceux de toutes les autres côtes de la Méditerranée. Les testacés et les crustacés sont peu fréquents, et les huîtres, dont autrefois on pêchait une grande quantité, ont entièrement disparu.

MINÉRAUX.

Les nombreuses sources salées, salines et schibkas qu'on rencontre dans ce pays, sont la cause apparente de la fertilité prodigieuse du sol. Les schibkas sont des terrains étendus imprégnés de sel, couverts d'eau pendant l'hiver et formant ainsi des lacs. Lorsque en été ces eaux se sont évaporées, le voyageur marche souvent sur des champs de sel cristallisé, comme sur des champs de glace. Mais les indigènes ne se donnent guère la peine de séparer de ce sel les parties terreuses qui y sont mêlées, pour le rendre plus propre à être employé dans les ménages.

Les montagnes renferment du plomb, du fer et du cuivre. Plusieurs traces que l'on a trouvées font présumer l'existence de métaux plus précieux. Il est réservé à un peuple intelligent et laborieux, tel que les Français, de les retirer des entrailles de la terre.

On y rencontre aussi la sélénite, l'iris, le talc et différentes espèces de cristaux; mais il n'y a ni marbre ni pierres à feu.

Les eaux minérales existent en grande quantité, elles sont ou tièdes ou chaudes, et l'on s'y baigne. Les exhalaisons chaudes semblent affaiblir les effets destructeurs des matières inflammables renfermées dans le sein de la terre; cependant les tremblements de terre sont assez fréquents dans ces contrées. Les secousses qu'on y a éprouvées en 1716, 1720, 1723, 1724, 1790 et 1825 ont été tellement fortes que des villages entiers ont été détruits et que beaucoup de sources ont tari. Presque tous ces tremblements de terre ont eu lieu en automne après les premières pluies.

IV.

COMMERCE ET INDUSTRIE, ÉTAT DES SCIENCES ET DES ARTS.

1° COMMERCE ET INDUSTRIE.

Le commerce se trouve entre les mains des Maures et des Juifs. Les objets que l'on importe de la France et de l'Italie, sont: le café, le sucre, les épiceries, le riz, le vin, l'alun, les draps et les marchandises de fer. Les objets que l'on exporte, sont: le blé, le raisin et autres fruits, le miel, la cire, l'huile, le tabac, des cuirs, des étoffes de soie et de coton. La poudre d'or et les plumes d'autruche y arrivent de l'intérieur de l'Afrique.

Les Algériens entendent très-bien l'art de préparer et de teindre les cuirs. Ils sont également fort habiles dans la confection de petits bonnets ronds de velours et de laine, qui sont exportés en grande quantité dans le Levant. Leurs broderies d'or et d'ar-

gent sont belles. Il en est de même des tissus d'or et de soie, de soie et d'argent, de la mousseline brodée dont on fait des écharpes et des ceintures; mais tous ces articles, étant faits à la main, coûtent fort cher. Les tapis d'Alger et de Collah rivalisent avec ceux de la Turquie. Les Algériens sont fort avancés dans l'art de la teinture. La teinturerie la plus considérable se trouve établie à Dellys, petite ville de la province d'Alger. Les armes confectionnées par les Kabyles sont solides, mais travaillées sans goût. La poudre n'est pas très-bonne, ses effets sont d'un quart plus faibles que ceux de la poudre européenne.

Il existe dans chaque maison un atelier où la femme tisse les toiles dont la famille se revêt, et un moulin à bras, au moyen duquel elle moud le blé qui se consomme journellement. Les moulins à vent n'existent que depuis l'arrivée des Européens; avant la prise d'Alger il n'y avait qu'un très-petit nombre de moulins à eau.

Les artisans des diverses professions, si vous en exceptez les brodeurs, les cordonniers et les tourneurs, ne fournissent que des ouvrages médiocres et imparfaits.

Sous un gouvernement qui prendrait à tâche d'encourager l'industrie et de protéger le commerce, Alger, par sa situation entre l'Europe et l'intérieur de l'Afrique, pourrait, en peu de temps, devenir une des villes les plus florissantes de la terre. L'industrie pourrait également faire de rapides et d'immenses progrès, et rivaliser avec celle de tous les autres pays.

Quand une fois la guerre sera terminée et que la civilisation s'étendra sur ce pays si favorisé de la nature, la France en retirera d'inappréciables avantages.

2° ETAT DES SCIENCES ET DES ARTS.

Les sciences et les arts sont tout à fait négligés: le gouvernement despotique des Turcs, d'un côté, et l'indolence des habitants, de l'autre, en sont la cause. Cette remarque est triste et affligeante pour l'observateur qui se rappelle l'état florissant des sciences dans cette contrée, à l'époque où elle fut la maîtresse de l'Espagne.

A l'âge de six ans les garçons sont envoyés à l'école où ils apprennent à lire, à écrire, à faire des additions et des soustractions. Le seul livre avec lequel on les familiarise, c'est le Coran. Au bout de trois à quatre ans, ils quittent l'école pour se faire soldats ou pour apprendre un métier, de sorte qu'ils perdent bien vite le peu de connaissances qu'ils s'étaient acquises.

Le savoir des érudits du pays n'embrasse qu'un peu de géographie, l'histoire du Prophète, et quelques faits peu intéressants de l'histoire moderne d'Alger, depuis les temps des deux Barbarossa. Les manuscrits arabes sont pour la plupart sans importance et écrits avec partialité.

La théologie et la jurisprudence sont étroitement liées; elles sont fondées, l'une et l'autre, sur le Coran. Toutes les lois civiles sont tirées de ce dernier, soit directement, soit d'après l'interprétation des commentateurs. Aussi les Cadis des villes sont-ils regardés comme une espèce de théologiens, et jouissent quelquefois d'une plus grande considération que les Imans ou les

prêtres proprement dits. Dans les tribus des campagnes, les Marabouts remplissent tout à la fois les fonctions de juge et de prêtre. Les peines qu'ils infligent pour toutes sortes de délits et de crimes, sont: les amendes, le rasement de la barbe, la bastonnade, le bannissement et quelquefois le supplice. La bastonnade se donne de la manière suivante: le délinquent est couché sur le ventre, ses pieds sont liés et élevés de manière que les plantes des pieds se trouvent dans une position horizontale; puis, les exécuteurs, armés de cannes et placés des deux côtés, frappent les plantes aussi longtemps qu'ils en ont reçu l'ordre. Toutes les affaires criminelles, sans distinction et jusqu'aux plus graves, sont jugées en peu d'instants, et la sentence est exécutée sur le champ. Autrefois les Juifs et les Chrétiens, condamnés pour crimes, étaient brûlés vifs; les Mahométans, empalés, pendus ou décapités. Les femmes adultères étaient cousues dans un sac et noyées.

L'art de la médecine est inconnu aux Algériens. Il n'y a chez eux ni médecins ni chirurgiens. Quand un Maure ou un Koulouglis tombe malade, il fait demander à son barbier des pilules de jalap: c'est là le remède souverain pour toutes les maladies. Qu'après l'emploi de ce remède il guérisse ou meure, c'est égal, ni lui ni le barbier n'a le moindre reproche à se faire. Les Kabyles et les Bédouins, quand ils sont malades, se mettent sous la protection de leurs Saints qui leur vendent des mots mystérieux écrits sur du papier ou sur de la soie. Ces amulettes, ils les renferment soigneusement dans des bourses de cuir, les portent sur la poitrine et les regardent comme des préservatifs contre tous les maux physiques et moraux. Outre cela, ils emploient les bains, les cautères, et différents remèdes populaires dictés par l'ignorance et la superstition.

La chimie, cette science favorite de leurs ancêtres, établis en Espagne, se réduit aujourd'hui à l'art de préparer l'eau de rose par distillation.

La physique et l'histoire naturelle sont tout à fait inconnues, on en ignore jusqu'aux noms. Tout homme muni du moindre petit appareil de physique expérimentale passerait bientôt pour un sorcier des plus habiles.

Tout ce qu'on sait en fait de mathématiques, consiste en un peu d'arithmétique et quelques règles concernant la navigation. De tous les instruments mathématiques qui peuvent servir à cette dernière, ils ne connaissent que l'octant. Les astronomes du pays savent tout au plus indiquer la position du soleil dans l'écliptique; l'art de calculer les éclipses de soleil et de lune est bien au-dessus de leurs forces.

Les habitants des villes se servent d'un calendrier imprimé à Constantinople. Leurs années, comme celles de tous les Mahométans, sont des années lunaires, composées de douze mois de 29 et de 30 jours. Leur ère commence par le 16 juillet 622, jour de la fuite du Prophète de la Mecque à Médine. Comme ils manquent d'horloges et qu'ils ont une grande aversion pour les cloches, la division du temps par heures dépend uniquement du *Mouezzin* ou crieur public qui, du haut des minarets et d'une voix forte et chantante, appelle, à certaines heures du jour, les croyants à la prière.

De tous les arts l'architecture est celui qui est le moins négligé. Les grandes portes, les chambres vastes, élevées et pavées de tuiles ou de carreaux de marbre, les cours fermées et pourvues de fontaines conviennent parfaitement au climat du pays. La jalousie excessive des maris est cause que presque toutes les fenêtres donnent sur les cours ou se trouvent d'un côté qui

n'est point opposé à une autre maison. Les rues sont étroites et bordées des deux côtés de petites boutiques qui se trouvent dans l'intérieur des maisons. Si vous entrez dans une de ces maisons, qui presque toutes sont bâties en forme de carré, vous passez d'abord dans un vestibule où le maître de la maison reçoit les visites et soigne ses affaires. Vient ensuite une cour carrée, pavée de briques ou de carreaux de marbre, ornée dans son milieu d'une fontaine avec un bassin de marbre blanc, et entourée de tous côtés d'une colonnade. Pendant le jour on la couvre d'un grand tapis, pour la garantir de la chaleur. Quand il y a des fêtes, on s'en sert comme d'une salle de réunion. Derrière chaque colonnade se trouve une chambre pavée de la même manière que la cour. Comme ils n'ont pas de chaises, les habitants, quand ils veulent se reposer ou prendre les repas, s'assoient, les jambes croisées, sur des tapis étendus sur le carreau. Une balustrade élevée de trois à cinq pieds, avec quelques marches qui y conduisent, se trouve dans presque chaque chambre et sert de dortoir. Le plafond de ces chambres est en bois, les murs sont blanchis et sans ornements; elles ne communiquent pas directement entre elles, et l'on se rend dans chacune par une porte donnant sur la cour. Le deuxième et le troisième étage sont disposés de la même manière que le rez-de-chaussée. Toutes les maisons sont blanchies tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les toits sont en terrasse et garnis de parapets. C'est là qu'on sèche le linge et les fruits, qu'on jouit de la fraîcheur du soir et qu'on fait la prière. Si la ville est bâtie sur un terrain uni, l'on peut, parce que les rues sont très-étroites, passer par les toits d'un quartier de la ville dans un autre.

Les mosquées (*Mesgjid*) sont également blanchies tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, leurs toits sont aussi en terrasse; mais elles sont, en outre, surmontées de coupoles. En vain chercherait-on dans leur intérieur quelque banc ou quelque chaise: il n'y en a point, les croyants qui y entrent pieds nus pour faire leurs prières, s'assoient sur des tapis. Une grande chaire à laquelle conduisent sept à huit marches, s'élève au milieu. [illegible] ici que chaque vendredi (le jour saint des Mahométans) l'Iman interprète les doctrines et les préceptes de l'Alcoran, et qu'il exhorte les auditeurs à pratiquer les bonnes œuvres. Quelques passages du Coran sont écrits sur les murs en gros caractères dorés. Les vitres des croisées sont en verre de couleur. Des colonnes de beau marbre blanc ornent l'intérieur, et le carreau est également pavé de marbre. Une niche se trouve dans celui des murs qui est tourné du côté de la Mecque. Du côté opposé et à l'extérieur de la mosquée s'élève une tour haute et carrée, surmontée d'un mât de pavillon, au bout duquel est quelquefois attaché un croissant. C'est du haut de cette tour, terminée en terrasse, que le Mouezzin appelle les croyants à la prière.

Les langues qu'on parle dans le pays, sont: le turc, plusieurs dialectes de l'arabe, l'hébreu, et dans les villes la langue franque, sorte de jargon mêlé d'arabe, d'italien, d'espagnol, etc. Le langage des Maures diffère plus ou moins de celui des Bédouins, et les Kabyles parlent un idiome inconnu à tous les autres habitants. Quoique la langue arabe soit très-poétique, les Algériens ne possèdent qu'un petit nombre de poésies qui toutes proviennent de leurs ancêtres.

Leur chant et leur musique sont monotones. L'air le plus long est fait sur deux ou trois phrases dont les paroles, sans cadence, sont improvisées. On rencontre dans le pays une espèce de troubadours qui, aux sons d'une guitare espagnole, chantent, dans les maisons publiques et particulières, les productions de leur muse presque toujours licencieuse. Quand le Bédouin,



Pl. 14



Jungmann del

Lith. de Simon fils

HUSSEIN PACHA

dernier Dey d'Alger

chez Bernard éditeur à Strasbourg.

après avoir vendu ses denrées dans la ville, retourne sur son mulet vers sa hutte éloignée, quand des Kabyles réunis labourent les champs, moissonnent les blés ou gardent les troupeaux, alors vous les entendez souvent entonner leurs chants monotones dont les charmes de l'amour font ordinairement le sujet. Leurs épithalames ont quelque ressemblance avec le Cantique des cantiques, et leurs chants funèbres avec les Lamentations de Jérémie.

Leur musique, comme nous l'avons déjà remarqué, est fort monotone et peu agréable, ce qui ne peut guère être autrement avec les instruments dont ils se servent. Ces instruments consistent en tambours de différentes grandeurs, en violons à une ou à deux cordes *(Arabébah)*, en chalumeaux *(Gaspah)*, faits de bois ou de roseau et ayant deux à trois trous, en tambourins *(Tarr)*, bassins de cuivre, castagnettes, sonnettes, etc. Comme ils n'ont pas de notes, ils n'apprennent les airs qu'à force de les avoir entendu chanter. Les particuliers qui veulent faire donner un concert, engagent des musiciens de profession, et ces derniers, après avoir chanté les louanges du maître de la maison, s'empressent à l'envi d'écorcher, avec leurs instruments grossiers, les oreilles des assistants.

Tous les Algériens s'élevant un peu au-dessus du commun regardent la danse comme un amusement avilissant, aussi n'y a-t-il que les gens de la dernière classe et les Nègres qui s'y livrent. Les musiciens dont nous venons de parler, sont tout à la fois danseurs et jongleurs, et cherchent à divertir le public algérien par toutes sortes de sauts, de grimaces, de contorsions, de poses et de gestes indécents. Les fêtes pendant lesquelles ils jouent, durent souvent plusieurs jours de suite. Et ici l'on ne sait vraiment ce qu'il faut admirer le plus: ou de la gravité et de la patience des spectateurs qui, pendant tout le temps que durent ces représentations, sont assis par terre, les jambes croisées, gardant le plus profond silence, caressant leur longue barbe, fumant la pipe, humant le café, leur boisson favorite, et ne se relevant que quand des besoins pressants les y obligent ou que la fête est finie; ou bien de la persévérance des acteurs qui ne se lassent point de danser, de sauter et de crier. Remarquons encore qu'en assistant à ces fêtes, les femmes occupent une place distincte de celle des hommes.

La superstition fait que la peinture et la sculpture sont négligées par les Algériens, ainsi que par tous les autres peuples mahométans.

ANCIENNE FORME DE GOUVERNEMENT DE L'ÉTAT D'ALGER.

Khaïr Eddin ou Hariadin, frère et successeur du fameux corsaire Harourj Barbarossa, craignant de succomber aux Espagnols et se voyant menacé de la sédition de ses sujets, s'était placé sous la protection de la Porte.

Plus tard, les Turcs, ayant secoué le joug des Pachas que le Sultan leur avait donnés, obtinrent de la part de ce dernier la permission d'élire dans leur sein même un chef auquel ils associèrent un Conseil appelé *Divan*. Ce Conseil, composé d'officiers et de soldats, devait être convoqué toutes les fois que des affaires de quelque importance se présenteraient. Mais les Deys, gouvernant tout seuls, et surtout dans les derniers temps ne convoquaient le Conseil que pour la forme ou quand ils se trouvaient dans une situation embarrassante. Outre sa solde, chaque membre du Divan recevait par semaine une certaine quantité de riz, de pain, de beurre et de viande.

Le pouvoir exécutif se trouvait tout entier entre les mains du Dey. Mais quoique ce dernier gouvernât d'une manière tout à fait despotique, il se voyait néanmoins assujetti aux caprices de la soldatesque effrénée qui l'avait nommé chef. Le moindre sujet de mécontentement pouvait le perdre. Plusieurs Deys furent quelquefois nommés et assassinés, l'un après l'autre, dans l'espace d'une journée, et une fois même le nombre de ces chefs éphémères s'éleva jusqu'à huit. Aussitôt après la mort d'un Dey, les différents partis soutenaient ceux d'entre les prétendants qui étaient le plus aimés des soldats ou qui faisaient le plus de promesses. Celui des candidats qui parvenait à arborer le grand drapeau au-dessus de la porte d'entrée de la *Kassauba* (château de résidence), et qui pouvait encore entendre les coups de canon dont on avait coutume de saluer ce signal, était proclamé chef légitime de l'État d'Alger. Les portes de la Kassauba s'ouvraient, le Divan s'assemblait, et tous, jusqu'à ceux qui encore quelques heures auparavant avaient opposé la plus vive résistance, s'empressaient de féliciter le nouveau chef et de lui baiser les mains. La première chose que ce dernier entreprenait, c'était de piller la famille de son prédécesseur. Puis, il envoyait à Constantinople un député chargé de présents pour le Sultan, qui rendait la pareille et accordait au nouveau Dey la permission de faire enrôler des troupes dans ses États.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Jungmann del. Sandmann

LE CAMP FRANÇAIS

... éditeur à Strasbourg

A mesure que des conscrits arrivaient de la Turquie européenne ou asiatique, ils furent présentés au Dey, puis, répartis dans les casernes, et fournis, chacun, d'une chemise, d'un bournous, d'un haïk et d'une paire de pantoufles. Ils recevaient par jour une solde de trente centimes, deux livres de pain, et, dans des occasions particulières, une ration de riz ou de gruau. L'achat des armes, de la poudre et du plomb, était à leur propre charge. Gauches, timides et retenus au commencement, ces nouveaux venus, quand ils avaient observé pendant quelque temps la conduite de leurs compagnons enrôlés avant eux, tâchaient bientôt de les imiter et même de les surpasser.

Quand un soldat turc voulait se marier, il obtenait la permission de quitter la caserne, d'exercer une profession quelconque, et de vivre au sein de sa famille; mais au premier appel, il devait être prêt à prendre les armes. Les soldats ne pouvaient prétendre ni à des distinctions militaires ni à des pensions de retraite, mais, par contre, ils cherchaient à s'en dédommager par le pillage.

Si les occasions de piller manquaient, si une expédition militaire n'avait pas réussi, si le butin avait été partagé d'une manière partiale ou que la solde des troupes était arriérée: c'en était fait du Dey. En vain s'efforçait-il alors d'apaiser les esprits courroucés: on le détrônait et le moment de sa destitution était aussi celui de sa mort.

L'on ne se disputait pas toujours le trône, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, au contraire, la dignité de Dey était quelquefois imposée à un homme qui n'en voulait point; ce dernier avait beau protester contre l'acceptation d'une charge aussi périlleuse: on le forçait de monter sur le trône encore souillé du sang de son prédécesseur, pour lui ménager un sort non moins déplorable, à la première occasion qui s'en présenterait. C'est ainsi qu'un jour le choix tomba sur un pauvre maître d'école. En vain supplia-t-il qu'on le laissât dans sa sphère modeste mais tranquille: on le força de prendre les rênes du gouvernement. Mais comme il était d'un caractère doux et paisible, et que sous son règne l'occasion de faire du butin ne se présenta point, il ne tarda pas à s'attirer la haine des soldats. Ceux-ci se révoltent, le Dey quitte aussitôt les rênes de l'État, espérant par là calmer la fureur des rebelles. Tentative inutile! Les soldats lui crient: « Tu as été Dey, tu ne le seras plus, et tu mourras selon l'usage! » La mort naturelle d'un Dey était chose tellement rare et extraordinaire, que celui qui en mourait, était rangé au nombre des Saints.

Chaque jour de la semaine, les jeudis et les vendredis exceptés, le Dey, après avoir fait la prière du matin, se rendait à la salle du Divan ou à la halle aux glaces, où, s'étant assis sur un trône recouvert d'une peau de lion, il recevait le baisemain des assistants. Quand cette cérémonie était finie, les ministres d'État s'avançaient auprès du Dey pour lui rendre compte de leur administration, puis ils s'éloignaient pour exécuter les ordres qui leur avaient été donnés. Le premier ministre et les quatre secrétaires d'État restaient seuls avec le Dey. Celui-ci délibérait avec eux sur les affaires courantes, puis, il donnait audience à ses sujets, et exerçait la justice avec zèle et promptitude. Le jeudi était consacré aux affaires domestiques, et le vendredi au culte divin qui se célébrait ou au palais ou à la grande mosquée.

Les principaux fonctionnaires étaient:

Le *Kasnadj*, premier ministre et grand trésorier. Il remplaçait le Dey quand celui-ci était absent, comptait tout l'argent qui entrait dans le trésor ou qui en sortait, et présidait à un tribunal particulier.

L'*Aga* ou général en chef de l'armée. Il avait droit de vie et de mort sur tous les habitants du pays à l'exception de ceux de la ville d'Alger. Il décidait les affaires civiles et criminelles, et en rendait au Dey tel compte qu'il lui plaisait. Ses audiences se donnaient au palais dans une petite chambre qui n'avait guère plus de quatre-vingts pieds carrés. C'est là qu'assis sur un vieux sopha et à côté de son secrétaire, il prononçait les sentences qu'on exécutait sur le champ.

Le *Kodja-Cavallo*, administrant la fortune particulière du Dey. Il portait ce nom parce qu'il était chargé du soin de vendre les chevaux dont on avait fait présent au Dey.

L'*Oukil-el-Ardj*, grand-amiral et intendant de la marine, ayant sous ses ordres un secrétaire et un inspecteur des magasins. Le lieu de ses audiences était dans les magasins du port, où, assis sur un sopha, il donnait ses ordres.

Le *Bétel-Medjo* ou receveur des parties casuelles. Il lui était défendu de se marier, et comme sa charge lui fournissait les moyens de rassembler des richesses immenses, c'était le Dey qui en héritait.

Le *Kodja des blés*, intendant-général, ne pouvait non plus se marier.

Le *Kodja-Arab*, inspecteur-général des marchés, recevait les impôts que le gouvernement avait mis sur les vivres.

Les appointements de ces divers fonctionnaires étaient assez minimes; mais leur position leur offrait tous les moyens de s'enrichir aux dépens de leurs administrés.

Les *Cadis* (juges) décidaient des affaires ordinaires; mais comme leurs jugements étaient sujets à être cassés par le Dey, le premier ministre et le Moufti, les parties, pour échapper a l'inconvénient de payer une seconde fois, préféraient se soumettre à la décision immédiate du Dey. Cependant, pour être admis, il fallait tout d'abord acheter les faveurs d'un grand, qui, de même que la justice et les emplois, se vendaient pour de l'argent.

Le *Moufti*, chef des prêtres (*Scheikh-el-Islam*), et les *Imans*, ou prêtres, jouissaient d'une haute estime; mais quand ils avaient commis quelque faute, on n'avait aucun égard pour la dignité de leur ministère, ils perdaient leur emploi et étaient punis tout comme un autre Turc.

La maison du Dey se composait:

1° De deux officiers de bouche qui devaient être Turcs de naissance, et qui avaient sous leurs ordres trente à quarante jeunes esclaves chargés de l'arrangement intérieur du palais et surtout de la cuisine.

2° Du *Kosnadar*, trésorier privé et valet de chambre du Dey; il devait également être Turc de naissance.

3° Du *Kodja-el-Krib*, ou secrétaire de la porte, qui commandait en même temps la garde du Dey (*Nubachi*), composée de cinquante Turcs armés chacun d'un sabre et d'un pistolet. Ce chef avait le même uniforme et la même solde que ses subalternes, et, comme eux, il était nourri dans la cuisine du Dey. Si celui-ci en était mécontent, il le destituait et le remplaçait par un autre, qui, quand il était assez adroit pour se maintenir dans son poste important, pouvait parvenir avec le temps à monter sur le trône.





CABYLES

Toutes les fois que les portes du palais s'ouvraient, la garde formait haie et ne quittait qu'après la fermeture des portes. Elle couchait au palais, soit au-dessous des portes, soit à la halle aux glaces; mais il lui était interdit, sous peine de mort, de pénétrer dans l'intérieur des appartements du Dey. Il n'y avait que le premier officier de bouche, le Kosnadar, les ministres et un petit nombre d'intimes qui pouvaient y entrer. Les portes qui y conduisaient, étaient gardées par des esclaves chrétiens à qui le Dey préférait confier sa sûreté personnelle, plutôt qu'aux hommes turbulents de sa propre nation.

Quand le Dey sortait, il ne se faisait jamais accompagner de la garde (celle-ci semblait plutôt destinée à veiller sur le trésor), mais de quelques valets et des *Chiaux*. Ces derniers, au nombre de seize, étaient choisis parmi les plus beaux hommes de la milice, et portaient le nom de *Chiaux verts*. Ils étaient commandés par l'*Aga des deux lunes*, ainsi appelé parce que ses fonctions ne duraient guère plus de deux mois. Chaque fois, à la fin de cet intervalle, les Chiaux recevaient leur solde, et le jour du payement était aussi celui de l'élection d'un nouvel Aga pris parmi les Chiaux les plus anciens. Cet Aga était chargé de surveiller la conduite des Turcs et de tenir la main à ce que les ordres du Dey, portés par les Chiaux, fussent exécutés.

Tous les militaires et fonctionnaires étaient Turcs. Les indigènes, exclus de toutes charges et dignités, étaient tyrannisés par une poignée de misérables aventuriers dont le nombre s'élevait tout au plus à sept ou huit mille hommes.

Aujourd'hui les Turcs sont bien moins nombreux dans le pays, le général Bourmont en ayant expulsé la plus grande partie. Ceux qui y sont restés, ont pris service dans l'armée française; mais ils se mutinent à chaque instant contre leurs chefs et traitent leurs inférieurs d'une manière dédaigneuse. Ils ont l'esprit lourd et borné, et s'adonnent à toutes sortes de vices; une cupidité insatiable est un des principaux traits de leur caractère.

Les provinces de Constantine, d'Oran et de Titteri étaient gouvernées par des *Beys*, qui y exerçaient le même pouvoir que le Dey dans le territoire d'Alger. Regnant au nom du Dey, ils tyrannisaient les malheureux habitants dont les cris, poussés pour obtenir justice, pénétraient rarement à travers les murs épais de la Kassauba, et à qui l'or de leurs oppresseurs fermait les portes du palais.

Les tristes effets que le gouvernement despotique devait nécessairement produire dans ce pays, se manifestent partout. Jamais ces contrées, malgré la fertilité du sol et la richesse des produits, n'ont-elles pu s'élever à un certain degré de prospérité. Les champs sont mal cultivés, parce que leurs propriétaires, vexés depuis des siècles, ont fini par s'adonner à une molle indolence. Tout ce que les cultivateurs cherchent à retirer de leurs terres, c'est leur subsistance journalière, rien de plus: car les richesses qu'autrefois ils en obtenaient par un travail fatigant, ne manquaient jamais de tenter l'envie et la rapacité de quantité de petits tyrans qui les tourmentaient de toutes manières.

Dans cet heureux climat où une population dix fois plus forte aurait pu vivre dans la prospérité, ne se trouvait qu'un petit nombre d'habitants tous surchargés d'impôts (*Garama*). Parmi ces derniers il y avait, entre autres, celui sur les personnes qui était de 5 fr. 50 c.; la même somme se payait pour chaque mulet, cheval et taureau; les terres cultivées étaient grevées de taxes arbitraires, quelquefois excessives, et ces taxes étaient perçues avant ou immédiatement après la récolte.

Comme les Beys étaient obligés d'envoyer au trésor du Dey toutes les sommes qu'ils percevaient, sans en retirer le moindre bénéfice, ils cherchaient et employaient d'autres moyens pour s'enrichir. Si un Arabe quelconque possédait un beau cheval, le Bey le lui faisait demander en présent; et malheur à lui s'il avait la hardiesse de le refuser: on trouvait moyen de lui intenter un procès, et s'il osait porter plainte au Dey, celui-ci prenait pour lui-même ce que le gouverneur avait voulu prendre avant lui.

La maison de ces Beys se composait d'un *Kaïft* ou lieutenant, nommé par le Dey, d'un *Sous-Kaïft*, d'un *Kosnadar* ou trésorier, de quatre *Chiaux*, et d'une nombreuse domesticité formée d'esclaves chrétiens et nègres. Quand il s'agissait de défendre les frontières, ils armaient plusieurs corps d'indigènes auxquels ils donnaient pour chef un *Scheikh.* Mais ces troupes n'étaient pas d'une bien grande utilité: car les soldats qui les composaient, servant à contre-cœur et ne pouvant compter sur aucun dédommagement après l'expédition, cherchaient à piller tant qu'ils pouvaient et à s'en retourner au plus vite dans leur tribu avec le butin qu'ils avaient fait.

Les Beys percevaient les impôts que les différentes tribus de leur province avaient à payer. Les Scheikhs ou chefs de tribu, conduits par un *Kaïa*, officier turc, les leur remettaient en propre personne. Aux mois de mai et d'octobre le Kaïft les versait dans le trésor d'Alger, et tous les trois ans le Bey lui-même allait dans cette ville pour y rendre compte de son administration. Mais pour s'assurer une bonne réception, il ne devait point oublier d'emporter avec lui des présents pour le Dey, les grands et les soldats.

Les revenus de l'État s'élevaient à environ onze millions de francs. Les maisons, les boutiques, les jardins, les établissements publics, et surtout les Juifs, payaient des impôts très-considérables. La fortune des particuliers morts sans héritiers était versée dans le trésor du Dey. Chaque importation ou exportation rapportait deux et demi pour cent, et tout bâtiment entrant dans un des ports de l'État, payait vingt dollars. Qu'on ajoute à tout cela le honteux tribut que, durant des siècles, les puissances européennes envoyaient chaque année à Alger, ainsi que les sommes que devaient rapporter la piraterie et le commerce des esclaves. Outre cela, le Dey était le premier négociant de l'État. La cire, les cuirs, les laines et autres objets de commerce étaient tous déposés dans ses magasins et n'en pouvaient sortir sans sa permission expresse.

Pour rester en bonne intelligence avec le Dey, la France, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, le Danemarc, la Suède et les États-Unis entretenaient des Consuls à Alger. Mais cette bonne intelligence était troublée chaque fois que les présents annuels, consistant en diamants, bijoux, montres, draps, etc., ou les sommes destinées au trésor, n'arrivaient pas à temps. Un terme était alors assigné au Consul, et si à l'échéance de ce terme l'argent et les présents n'étaient point rentrés, le Consul était chassé et la guerre déclarée à sa nation.

Sous le règne de Hussein-Pacha, le dernier des Deys, la marine algérienne se composait d'une frégate de 44 canons, d'une corvette de 40, de deux polacres de 22, de deux bricks de 14, et, enfin, de trois goëlettes de 12. Le corps des marins était de 3,260 hommes.



Pl. 16



POINT DE VUE PRÈS DE MUSTAPHA PACHA,

à Alger.

[illegible]

Chaque bâtiment était commandé par un *Raix* ou capitaine, ayant sous ses ordres un *Bascha-Raix*, un *Sassa-Raix* et un maître d'équipage; venaient ensuite douze *Sotto-Raix*, un *Chiaux* et un *Kodja* ou secrétaire. Un *Iman*, se trouvant sur presque chaque navire, appelait, à certaines heures du jour, les croyants à la prière. Les matelots, pris pour la plupart parmi les Arabes, étaient excités au travail et tenus dans le respect moyennant le bâton. Les indigènes, exclus de toute dignité civile et militaire, pouvaient, dans la marine, parvenir au poste le plus élevé; mais dans ce cas même, la prudence leur commandait de traiter avec la plus grande indulgence les Turcs placés sous leurs ordres.

Les corsaires étaient munis de sabres, de pistolets et de grappins d'abordage. Ils entendaient si peu l'art de la navigation, que dans toutes leurs excursions ils se faisaient accompagner par des esclaves chrétiens capables de les diriger. Quand ils avaient capturé un navire, ils le dirigeaient immédiatement sur Alger; les personnages les plus marquants de l'équipage étaient envoyés au Dey, les autres étaient conduits au marché *(Batistan)*, où, après leur avoir examiné les membres, les yeux, les dents, etc., comme en Europe on fait des chevaux, on les vendait au plus offrant. Les femmes elles-mêmes n'échappaient point à cet ignoble traitement.

Les malheureux, devenus la propriété du gouvernement, recevaient une chemise grossière, un pantalon de laine brune, un surtout et une couverture. Leurs pieds restaient entourés d'un anneau de fer, et leur nourriture journalière consistait en une livre de pain noir et un peu d'huile ou de vinaigre. Après avoir travaillé toute la journée, on les enfermait, pendant la nuit, dans des écuries où, incommodés par la vermine, ils cherchaient en vain à se reposer. D'autres, condamnés à travailler dans les ports, les carrières et les tuileries, y succombaient par milliers.

Le sort de ceux qui étaient achetés par des particuliers, était encore plus affreux. On leur donnait pour tout habillement un morceau de drap grossier: la tête, les bras et les pieds étaient découverts et exposés aux rayons ardents du soleil. Chargés de fers et attelés à la charrue, à côté d'un âne ou d'un mulet, ils succombaient souvent sous le fouet de leurs bourreaux. Ils couchaient à la belle étoile dans la cour de la maison du maître, et étaient nourris de pain. Si quelqu'un d'entre eux tombait malade, il était mal soigné, et s'il venait à mourir, son cadavre, jeté à la voirie, devenait la proie des chacals. Dans les derniers temps seulement, on permettait aux esclaves d'enterrer leurs compagnons morts.

Des moines espagnols avaient fondé à Alger un hôpital destiné à recevoir les esclaves malades de toutes les nations et confessions, et avaient rendu par là un service éminent à l'humanité souffrante.

DESCRIPTION DES PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTAT D'ALGER.

I. ALGER.

Ce n'est pas sans éprouver des impressions d'une nature toute particulière qu'on approche de cette ville, du sein de laquelle sortait un petit nombre d'intrépides aventuriers qui, pendant plusieurs siècles, infestaient les eaux de l'Europe méridionale et septentrionale, et dont le seul nom inspirait la frayeur et l'épouvante.

L'existence de cet ancien repaire de pirates était tolérée, à la honte de l'humanité, par les premiers États de l'Europe, dans la coupable intention de paralyser le commerce des États moins forts. Seulement, quand l'insolence des Algériens s'attaquait à quelque nation puissante, celle-ci se mettait en devoir de la châtier; mais le châtiment, n'étant jamais assez sévère, restait presque toujours sans effet. La capture des navires européens faisait entrer dans le trésor d'Alger des sommes immenses. Des milliers de Chrétiens languissaient dans une captivité affreuse dont la mort seule pouvait les délivrer; et c'est tout au plus si quelques gouvernements européens permettaient à un petit nombre de religieux mendiants de quêter pour les malheureuses victimes d'une politique vraiment infernale.

Les armes victorieuses de la France ont enfin précipité le croissant du haut des minarets de ce repaire. La prise d'Alger est inscrite avec éclat dans les fastes de l'histoire française: elle a mis fin à la piraterie des barbares, elle a anéanti la domination d'une poignée de tyrans sur un peuple esclave, elle a soumis un grand et beau pays à la salutaire influence de la civilisation. Qu'il nous soit permis de donner quelques détails sur la conquête du pays et de sa capitale.

La France, vivement offensée dans la personne de son Consul, entreprit dès l'année 1827 le blocus d'Alger. Le Dey, loin de donner la satisfaction demandée, ordonna même un jour de faire feu sur un parlementaire français. Dès ce moment la prise d'Alger était résolue. Le 25 mai 1830, une armée de 35,000 hommes s'embarque sur les côtes de la France, et le 13 juin, la





VUE D'UNE PARTIE DE LA PLACE D'ALGER

flotte française, composée de plus de 400 navires, arrive devant Alger. Le lendemain, sans éprouver une résistance sérieuse de la part des indigènes, les troupes débarquent sur la presqu'île de *Sidi-Ferruch* où ils prennent aussitôt quelques batteries, treize canons et deux mortiers.

Cette presqu'île tire son nom d'un Marabout, mort en odeur de sainteté, que les croyants y ont enterré et sur la tombe duquel ils ont élevé une mosquée surmontée d'un minaret. Les Espagnols l'appellent *Torre-Chica*. Elle est située à cinq lieues d'Alger, vers l'ouest; ses rivages sablonneux sont couverts de broussailles. La baie a une étendue de deux lieues, elle ne peut recevoir que les petits navires et n'est accessible que pendant quelques mois de l'année, car les vents de l'ouest en rendent souvent l'entrée périlleuse.

On s'étonnait généralement du peu de résistance que les Algériens opposaient au débarquement des Français. On en apprit la cause de la bouche de quelques indigènes qui arrivaient au camp, recherchant la protection des Français pour leurs tribus qui ne demandaient pas mieux que de se retirer dans les montagnes. Suivant leur rapport, «les principales forces des Algériens, commandées par l'*Aga*, gendre du Dey, se trouvaient réunies au camp de *Staoueli*, à deux lieues de l'armée française. Les troupes des Beys de Titteri et de Constantine les avaient augmentées. Le Dey, se confiant dans la valeur de ses janissaires, n'avait opposé aucune résistance sérieuse au débarquement de l'armée française, parce qu'il prétendait l'anéantir d'autant plus facilement sur le continent même. Des prières publiques avaient été faites dans les mosquées; les ossements d'un saint Marabout qui, dans le temps, avait prédit la destruction de la flotte de Charles-Quint, avaient été exposés aux regards des croyants. Cent piastres étaient promises à tout Arabe pour chaque tête française qu'il rapporterait. Plusieurs tribus kabyles avaient quitté les montagnes et s'étaient réunies aux troupes de l'Aga.»

Des nuées de poussière ne tardèrent pas à confirmer la vérité de ce rapport; le nombre des tentes qu'on découvrait au moyen de lunettes, augmentait à tout moment; et quelques jours après, les cadavres décapités de plusieurs imprudents qui s'étaient trop avancés, apprirent aux Français ce qu'ils devaient attendre d'un pareil ennemi, et leur inspirèrent la ferme résolution de ne pas non plus faire de quartier.

Un feu de tirailleurs s'engagea aussitôt et dura jusqu'au 18 sans aucune interruption. Environ cent hommes furent mis hors de combat, du côté des Français. Le nombre de ceux restés, du côté de l'ennemi, est inconnu; puisque les Arabes, comme nous l'avons dit plus haut, ne manquent jamais de retirer les morts et les blessés du champ de bataille. Durant ces combats, les Français établirent un camp retranché sur la presqu'île.

Le 19 juin, l'armée ennemie se composait d'environ 40,000 hommes, et ce jour-là, d'après les menaces du Dey, le soleil devait luire pour la dernière fois sur l'armée française. De grand matin, les hordes barbares, poussant des cris affreux, fondirent sur elle. Les janissaires et l'infanterie arabe, avançant avec une hardiesse incroyable jusqu'aux retranchements des Français, essuyèrent, après un combat opiniâtre, des pertes très-considérables et furent repoussés avec une telle violence qu'ils n'avaient plus le temps d'emporter les bagages de leur camp composé de 400 tentes. Ces bagages tombèrent au pouvoir du vain-

queur, le Bey d'Oran et quelques-uns des principaux chefs arabes périrent, et l'armée barbare fut réduite à 20,000 hommes. Les Français ne perdirent que 800 hommes.

L'armée française se dirigea aussitôt sur Alger, quoique chaque pas lui fût disputé. Vers la fin de juin elle atteignit les hauteurs dominées par le Château de l'Empereur. Les Turcs y avaient établi un camp retranché défendu par 36 canons de gros calibre. Le 29 juin, ce camp fut enlevé à la baïonnette, et les Turcs se retirèrent dans le Château. On ouvrit aussitôt la tranchée, et le 4 juillet on se mit à bombarder le Château. L'artillerie turque répondit pendant trois heures à cette attaque. Mais sur les dix heures une partie du Château sauta en l'air, la garnison l'avait évacué quelque temps auparavant et s'était retirée dans la ville.

Pressé par terre et par mer, le Dey se vit forcé de capituler. Il envoya des parlementaires auprès du général Bourmont, proposa la paix et offrit de payer les frais de la guerre. Avant de négocier, le général en chef demanda l'évacuation de la Kassauba. Mais comme on tardait à satisfaire à sa demande, il menaça, le 5, de réduire la ville en cendres. Cette menace ne manqua point son effet; car le même jour, à onze heures du matin, le Château était occupé par les Français.

Le Dey dont la fortune et la liberté furent respectées, s'embarqua aussitôt pour Livourne, avec quatre-vingt-dix personnes de sa suite, au nombre desquelles il y avait cinquante femmes.

Le trésor trouvé dans la Kassauba était très-considérable et couvrait une partie des frais de la guerre; cependant il est plus que probable qu'une grande portion en avait été détournée.

La ville d'Alger, appelée dans les temps anciens *Julia Cæsarea*, ou, selon d'autres, *Icosium*, *Jomnium*, et nommée par les Arabes *Al-Djezaïr*, la Sublime, a une population d'environ 50,000 âmes, et est bâtie sur la pente nord-est du Budjaréah, en forme d'amphithéâtre. Les maisons surmontées de terrasses et construites d'une manière uniforme, s'élèvent, comme par couches, les unes au-dessus des autres, depuis les eaux de la mer jusqu'au haut de la côte, et présentent de loin l'aspect d'une carrière étendue. L'enceinte de cette masse d'édifices, entassés les uns au-dessus des autres, est à peine d'une lieue.

C'est sans contredit du côté de la mer que la ville offre le plus bel aspect. C'est de là que se présentent, de la manière la plus favorable, les maisons avec leur construction originale, les coupoles et les minarets des mosquées brillant avec éclat aux rayons du soleil, le port couvert d'une forêt de mâts, la rade sillonnée, dans toutes les directions, de nacelles, de gondoles, de navires de toute espèce. Des rivages beaux et fertiles, couverts de collines toujours vertes, sur les pentes desquelles on découvre des maisons de campagne toutes blanches, perçant à travers les orangers, les figuiers et les citronniers, s'étendent des deux côtés de la ville, et se perdent dans le lointain jusqu'à l'endroit où les cimes élevées de l'Atlas, toujours couvertes de neige, bornent l'horizon.

Le port est sûr, mais il ne peut recevoir que des navires de grandeur moyenne. Les bâtiments de guerre de première classe ne peuvent entrer que dans la rade. Les batteries du port, parmi lesquelles on remarque une tour ronde à l'épreuve de la bombe, le phare et l'arsenal avec ses ateliers, sont situés sur une île qui, sous le règne de Khaïr-Eddin, a été réunie avec le continent par une digue longue et belle, construite par des prisonniers de guerre espagnols.





CORSAIRES ALGÉRIENS

Si vous quittez le port et que vous entrez dans la ville, une foule immense se présente à vos regards. Vous y trouvez, l'un à côté de l'autre, le Maure sérieux, le Nègre curieux, le Bédouin à demi sauvage, le Juif cauteleux, le Français éveillé, le grave Espagnol, le sombre Italien, le Grec astucieux. Des hommes de toutes conditions, des soldats, des marchands, des mendiants presque nus, des hommes et des femmes, d'honnêtes gens et des fripons, revêtus des costumes les plus divers et les plus contrastants, circulent dans les rues et sur les marchés. A peine peut-on fendre la foule animée. Il est vrai qu'on ne risque pas, comme dans les grandes villes de l'Europe, d'être arrêté à tout moment par des voitures de toute espèce; mais le *O ouarda* de l'Arabe, portant des fardeaux ou conduisant un chameau ou un mulet chargé, retentit sans cesse dans vos oreilles.

Dans les principales rues de la ville se trouvent de nombreuses boutiques. Dans les unes, des marchands juifs et arabes vendent des oranges, des figues, des raisins de Corinthe, du tabac, de l'essence de roses, des pantouffles de maroquin; dans les autres, des marchands européens étalent, devant les regards étonnés des Algériens, des articles de luxe provenant des divers pays de l'Europe.

Ça et là on voit, par une porte ouverte, l'intérieur d'un café ou la boutique d'un barbier où les hôtes, assis sur les talons, les jambes croisées, fumant la pipe et humant le café, passent leur temps à jouer aux échecs, ou s'amusent à regarder la foule qui circule dans les rues. Mais le local de ces cafés n'est point une belle salle, ornée de glaces, de lustres de cristal et de billards, comme cela se voit dans presque toutes les villes de France; vous n'y voyez, au contraire, que quatre murs noircis par la fumée, et dans un coin le cafetier qui, les manches retroussées, prépare sur un foyer la boisson favorite de l'Arabe, au prix d'un sou la tasse; au lieu de meubles, il n'y a que des nattes étendues sur le carreau. Assis sur ces nattes, les hôtes, caressent leurs longues barbes, s'entretiennent de bagatelles avec la même gravité que s'il s'agissait des choses les plus importantes, et passent quelquefois des journées entières sans se lever.

Les barbiers, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, jouissent à Alger d'une considération particulière, et passent pour de profonds politiques, de la bouche desquels tout le monde est avide d'apprendre les nouvelles du jour. Ici encore l'Algérien, assis sur le carreau, fume la pipe, et pour ne point se passer de sa boisson favorite, il la fait venir d'un des cafés du voisinage. Les boutiques des barbiers se trouvent toujours au rez-de-chaussée, n'ont presque jamais de porte, et ne sont séparées de la rue que par une espèce de grille. Dans la salle se trouve, du côté le mieux éclairé, un banc de pierre. C'est sur ce banc que se place celui qui veut se faire raser. Il pose sa tête sur le genou du barbier; puis, celui-ci, après l'avoir frottée avec du savon odoriférant, la rase avec une telle agilité que le spectateur ne peut guère s'empêcher de souhaiter la même dextérité à bon nombre de barbiers européens dont le rasoir impitoyable fait, hélas! si souvent venir les larmes aux yeux.

Une grande place d'armes et une autre place publique près de la porte de *Bab-Azoun* sont les seules que renferme la ville. Les rues dans lesquelles les voitures peuvent circuler (mais seulement depuis quelques années), sont celles de *Bab-Azoun*, de *Bab-el-Oued* et la *rue de la marine;* toutes les autres sont étroites et escarpées, se perdent l'une dans l'autre et forment un véritable labyrinthe.

Les maisons sont bâties d'après le plan que nous avons déjà indiqué; elles ne diffèrent, les unes des autres, que par leur dimension et les matériaux plus ou moins chers qui ont servi à leur construction; elles n'ont jamais plus de trois étages. Leur porte basse et les murs sans croisées leur donnent un air sombre et triste. Les édifices qu'on bâtit aujourd'hui dans le style européen, font un peu disparaître l'ennuyeuse uniformité qui jusque-là avait régné dans l'architecture mauresque.

La ville possède actuellement une imprimerie où paraît le *Journal d'Alger*, en français et en arabe, plusieurs lithographies, librairies, cabinets de lecture, de beaux cafés avec billards, des hôtels, un théâtre et d'autres édifices publics, qui tous n'existent que depuis l'occupation des Français.

Parmi les anciens bâtiments publics on remarque la *Kassauba* ou *Kasbah*, château où résidaient les Deys d'Alger. Située dans la partie la plus élevée de la ville et entourée de hautes murailles, elle ne forme qu'une masse irrégulière de maisons ornées de fontaines, de colonnes de marbre, etc. Aujourd'hui on y a établi des magasins et des casernes, et du haut de ses murs, garnis de canons, on pourrait réduire en cendres toute la ville, à la première révolte qui y éclaterait.

Parmi les mosquées on en distingue une très-grande, située sur la place d'armes, et une autre plus petite dont, depuis, on a fait une église chrétienne.

L'extérieur des casernes et des hôpitaux ne diffère en rien de celui des maisons environnantes.

Il y a beaucoup de bains à Alger, le principal est celui qu'on appelle *bain de l'Empereur*. Cet établissement et la manière dont on y est traité, méritent que nous entrions dans quelque détail à leur égard. On est reçu d'abord dans la salle de réunion: c'est une grande salle ronde, éclairée d'en haut par l'ouverture d'une coupole, supportée par des colonnes de marbre blanc. Le carreau de marbre est recouvert de nattes et de tapis, sur lesquels les hôtes s'assoient pour fumer et pour boire le café qui est préparé dans la salle même. Puis, un Arabe déshabille chaque hôte, l'un après l'autre, le recouvre d'un drap et d'un bournous et le coiffe d'un turban. Un Maure le conduit alors à la salle de bain, qui est convenablement chauffée et couverte d'eau jusqu'à une certaine hauteur. Deux Arabes bizarrement vêtus le font asseoir sur des draps de laine, puis, chantant quelque chanson d'une voix peu élevée, ils tournent, retournent et frottent son corps pendant une demi-heure. Après cela ils le couchent et frottent de nouveau ses membres, d'abord avec le plat de la main, puis avec une étoffe de laine et des savons odoriférants. Quand il a pris son bain, on l'essuie, on le revêt une seconde fois du bournous et du turban, et on le fait asseoir pendant quelque temps sur une dalle chauffée, pour le soumettre à la salutaire influence de la transpiration. Après cela il passe de nouveau à la salle de réunion, fume sa pipe, boit du café et s'entretient avec les autres personnes.

Tous les bains publics sont très-fréquentés par les hommes de tout âge, par les riches et par les pauvres. Outre ces bains, il existe dans chaque maison de campagne, un bassin bâti de brique, où le propriétaire se baigne dans l'eau froide.

Quand on sort de la ville par la porte de *Bab-el-Oued*, on rencontre à sa gauche la mosquée de *Sidi Abderahman*, et à droite, sur le rivage de la mer, le *Nouveau Fort*, séparé du *Fort des Vingt-Quatre Heures* par une place de mille pieds de long sur autant de large, place qu'on a l'intention de changer en promenade publique.





CAFÉ MAURE

Non loin de là, les Français ont établi plusieurs moulins à vent, mais qui, étant situés très-bas, ne peuvent être mis en mouvement que par les vents de mer.

A quelque distance on découvre les anciens jardins du Dey, qui ne se distinguent des autres jardins que par leur étendue. Dans leur enceinte se trouve un grand et beau bâtiment, qui était la maison de campagne du Dey, et qui aujourd'hui est transformé en hôpital militaire; on l'a entouré de quelques baraques, puisqu'il ne suffisait pas à lui seul à recevoir les malades dont le nombre est toujours très-considérable, surtout en automne. Tout près il y a un autre hôpital, qu'on appelle la *Salpétrière*. En longeant le rivage, on arrive à la *Pointe pescade*, et au *Fort anglais*.

Une route nouvellement établie s'étend tout autour de la ville.

Quand on descend de la montagne, on entre dans le faubourg de *Bab-Azoun*. C'est là que les teinturiers et les maréchaux-ferrants ont établi leurs ateliers. C'est encore là que se trouvent les gargotes tenues dans la rue par des Négresses malproprement habillées, où, pour quelques sous, les Arabes se régalent de leur mets favori, le *Kuskusowe*, espèce de ragoût fait de mouton, d'oignons, de pommes d'amour, etc. De nombreux mendiants aveugles jouent du chalumeau et du tambourin et chantent des passages de l'Alcoran, afin d'exciter la compassion des passants.

Les murs de ce faubourg sont garnis d'un grand nombre de crocs de fer auxquels on pendait autrefois les criminels. Ces malheureux étaient descendus le long du mur au moyen d'une corde, on faisait entrer le croc dans la partie inférieure du menton, et on les laissait dans cette position jusqu'à ce qu'au bout de quelques jours une mort affreuse eût terminé leur vie.

On trouve encore dans le faubourg de *Bab-Azoun* un marché aux blés et un marché aux bestiaux, un grand magasin de fourrage et deux casernes de Spahis. A quelques centaines de pas du faubourg il y a le Fort de *Bab-Azoun* que les indigènes appellent *Fort du Renégat*, c'est un des meilleurs des environs. De là une chaussée conduit à *Mustapha-Pacha*, autrefois belle maison de campagne qu'on a transformée, depuis, en une caserne de cavalerie, et plus loin, à la *Plaine de Mustapha-Pacha*, ainsi appelée du nom du gendre du dernier Dey, qui y possédait plusieurs maisons de campagne. De cette plaine, où se font les manœuvres des troupes françaises, on jouit d'une fort belle vue. Les collines qui, du côté de la terre, entourent la plaine, sont couvertes jusqu'à leurs sommets de figuiers, d'aloès, de jardins et de maisons de campagne. C'est là, sans contredit, une des plus belles contrées de la partie septentrionale de ce pays. De nombreux ruisseaux sortent en murmurant des gorges des montagnes et arrosent les végétaux qui pendant toute l'année sont en fleurs, portent des fruits et remplissent l'air de leurs parfums. Sur les pentes des montagnes, des chemins et des sentiers se croisent dans tous les sens, ils sont continuellement couverts de monde et animent ce beau paysage d'une manière prodigieuse.

Sur une hauteur à droite s'élève le *Château de l'Empereur*, nommé par les indigènes *Sultan Kalassi*. Il fut bâti en 1541, par Charles-Quint, pendant sa malheureuse expédition d'Alger; c'est un des meilleurs forts qui dominent la ville; aussi sa prise a-t-elle décidé de la conquête d'Alger.

Presque toutes les maisons de campagne de Mustapha-Pacha et des environs ont été transformées en casernes qui, pendant

l'été, procurent aux militaires surchargés de service un séjour fort agréable. Les principales de ces anciennes maisons de campagne sont le *Grand* et le *Petit Mustapha-Pacha*, la *Maison riche* habitée encore aujourd'hui par son propriétaire, l'*Orangerie*, l'ancienne *Infirmerie* de la légion étrangère, ayant une vue très-pittoresque sur la ville et la mer, les *Arcades* et des milliers d'autres maisons de campagne qui, depuis qu'elles sont habitées par des Européens, offrent un aspect plus riant.

Au pied de la hauteur occupée par l'infirmerie se trouve un café situé sous l'ombrage de quelques platanes gigantesques, et qui, pour cette raison, porte le nom de *Café des Platanes*. D'ici la route de Mustapha conduit au camp de *Kuba* et à un village de même nom, qui, fondé par des Européens, a été abandonné depuis.

Dans la plaine de Mustapha on a bâti plusieurs casernes, en partie dans le style africain, et quinze grandes baraques en bois. Ces dernières, entourées de murs, étaient originairement destinées à servir d'hôpitaux militaires, mais, depuis on en a fait également des casernes.

En poursuivant la route de Mustapha, le long du rivage, on arrive, après une marche de deux heures, à un pont au-dessus de l'Aratsch, qu'on dit avoir été construit par les Romains. A un quart de lieue de là, sur la rive droite de l'Aratsch, on rencontre sur une colline, la *Maison carrée*, grand bâtiment de forme carrée, autrefois le haras du Dey, aujourd'hui le point de ralliement de la ligne des avant-postes. Les environs, quoiqu'ils ne soient point stériles, ne sont cependant pas cultivés. Les collines y sont couvertes de buissons, les gorges et les vallées, arrosées par des sources et des ruisseaux, produisent des herbes jusqu'à hauteur d'homme.

La vaste et belle plaine de *Mithidjah* qu'on découvre de ce point, est très-fertile, mais peu cultivée: car les tribus arabes qui l'habitent, se livrent presque exclusivement à l'éducation des troupeaux. Mais les nombreux restes d'aqueducs et de canaux qu'on rencontre dans les marais, prouvent assez que cette contrée a été autrefois le grenier du pays.

A une bonne lieue de la Maison carrée, sur le rivage de la mer, se trouve le *Fort de l'eau*, et à une lieue plus loin, vers le nord, la *Maison blanche*. Cette dernière, située dans la plaine de *Rassauta*, est habitée par le prince *Mirski*, réfugié polonais qui, secondé par les *Arib*, chassés du désert, a entrepris de défricher le sol des environs.

Non loin de là on rencontre les ruines de *Rustanium*, ancienne colonie romaine, et le cap *Matifou*, l'extrême limite de la rade d'Alger. Les bords de cé cap sont, de distance en distance et dans une étendue de huit à dix lieues, garnis de batteries très-fortes qui empêchent ou, du moins, rendent extrêmement difficile toute tentative de débarquement.

En sortant par la *Porte neuve*, située dans la partie la plus élevée de la ville, et en poursuivant la nouvelle route, on rencontre, après une marche d'une demi-heure, les maisons de campagne des Consuls européens. Toutes ces maisons dont la plus belle est celle du Consul suédois, sont entourées de jardins magnifiques arrangés dans le goût européen. Plus loin, cette route conduit à plusieurs petits villages nouvellement fondés et placés sous la protection des camps d'*Ibrahim*, de *Douera* et d'*Erlon*.

Les Français ont établi autour de la ville d'Alger, dans un rayon de quelques lieues, une ligne d'avant-postes. Les soldats, distribués dans des blockhaus, sont chargés du soin de protéger les habitants contre les invasions des tribus pillardes qui



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

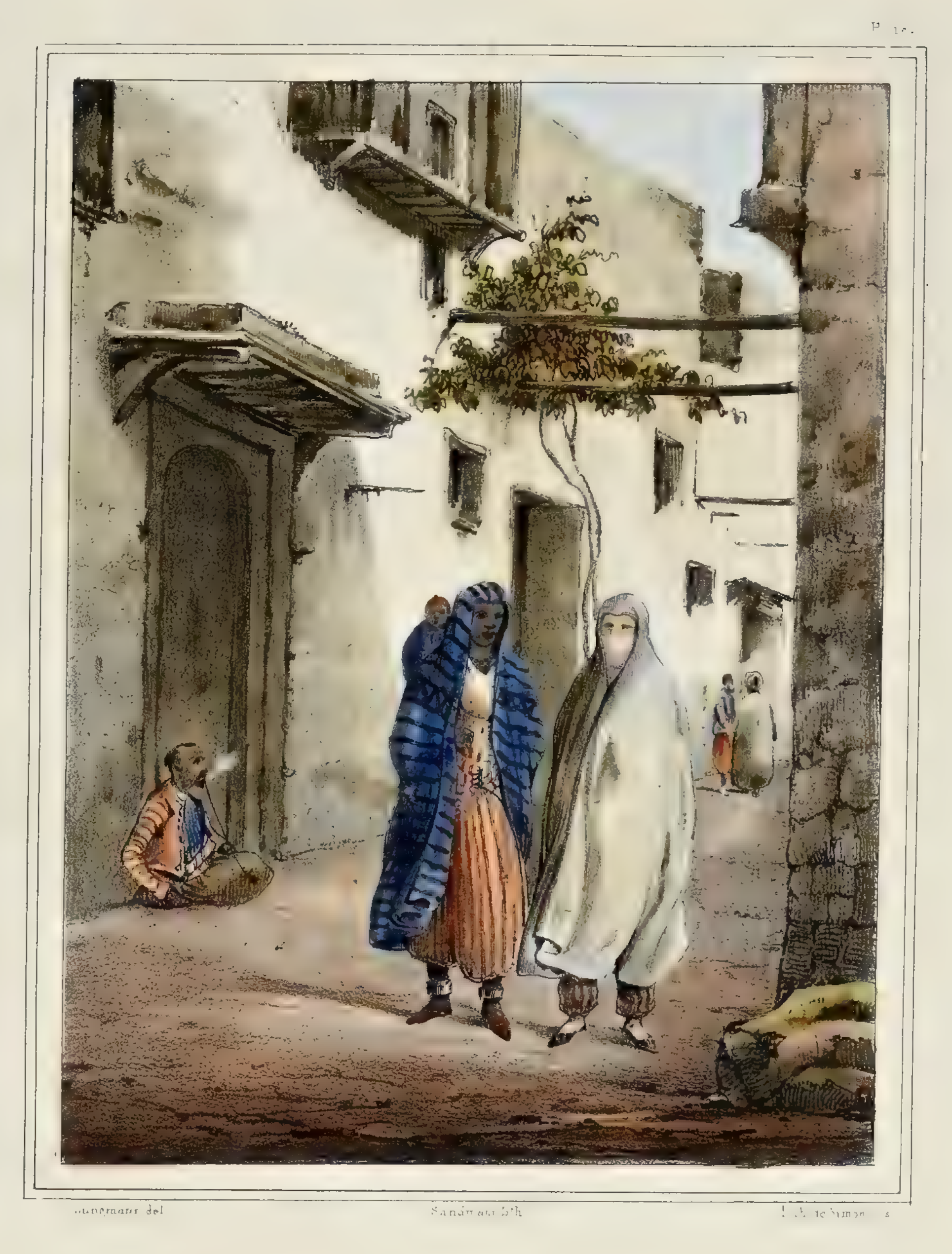
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



FEMMES MAURES hors de chez elles

Chez Bernard éditeur à Strasbourg

ont lieu, surtout en automne, quand les fruits sont mûrs. Ces blockhaus ont, outre le rez-de-chaussée, un premier étage, et peuvent recevoir, chacun, de trente à quarante hommes. Faits avec des madriers très-forts, ils sont garnis d'embrasures et défendus par une élévation, un fossé et des chevaux de frise, quelquefois aussi par une ou deux pièces de moyen calibre. Ils sont élevés sur des hauteurs et éloignés, l'un de l'autre, d'une double portée de canon. Quelque peu propres que seraient ces blockhaus à servir dans les guerres européennes, ils sont ici plus que suffisants pour retenir les Arabes à une distance respectueuse.

Le terrain sur lequel ils sont bâtis est tout à fait stérile et ne porte que des broussailles et des bruyères. Souvent, pendant des journées entières, on ne découvre ici aucun être animé, si ce n'est un chacal remplissant la vaste solitude de ses hurlements, ou un Bédouin qui, sur un âne ou sur un mulet, conduit des denrées à la ville.

Ce que nous observons ici sur le morne silence, régnant autour de ces blockhaus, s'applique particulièrement à ceux d'entre eux qui, depuis la Maison carrée, se dirigent vers l'intérieur du pays.

Quand le soldat, après avoir dormi pendant la chaleur de la journée, veut jouir de l'agréable fraîcheur du soir, et monte, à cet effet, sur le parapet de l'élévation qui entoure le blockhaus, son esprit se livre à de tristes réflexions, dès qu'il compare la solitude de ces contrées avec la vie qui anime les régions de l'Europe. Aucune maison ne se présente ici aux regards de l'observateur, aucune tour ne s'élève à l'horizon, aucunes moissons ondoyantes ne couvrent le sol, aucune route ne sillonne la campagne. Les airs aussi sont déserts, et l'on y voit tout au plus quelques oiseaux de proie qui, descendant des cimes de l'Atlas, planent sur la vaste solitude. Rien ne vient interrompre la triste uniformité de cette contrée que, sans exagérer, l'on peut appeler un vaste champ de mort. C'est ici que tant de jeunes guerriers se voient condamnés à passer les plus belles années de leur vie, sous le joug d'un service à la fois pénible et sans gloire. Les vapeurs malignes qui s'élèvent des marais, empoisonnent l'existence de beaucoup d'entre eux. Des milliers déjà ont rendu l'âme sur ce sol inhospitalier: personne ne reçut leurs derniers soupirs, aucune main amie ne leur ferma les yeux; atteints quelquefois de balles ennemies, ils moururent abandonnés: leur mort n'a point été pleurée, les derniers honneurs ne leur ont point été rendus, et leurs cadavres sont devenus la proie des chacals.

Du haut d'un de ces blockhaus l'auteur a eu l'occasion de voir un de ces terribles incendies qui, allumés en automne par les Bédouins, dans l'intention de se procurer du charbon pour l'hiver, portent la destruction sur toute une contrée, aussi loin que l'œil peut s'étendre.

Un soir, à une distance d'environ six lieues, dans la partie septentrionale de la plaine de Mithidjah, nous découvrîmes un feu qui d'abord ne fixa nullement notre attention, car les Arabes en allument souvent. Cependant nous fûmes bientôt frappés en voyant les effrayants progrès que firent les flammes sur un terrain recouvert de joncs et de broussailles impénétrables. Soufflé par la brise, le feu se répandit avec une rapidité incroyable; en moins de trois heures toute la plaine était envahie par une mer de flammes, le ciel était rouge comme du sang, et la lumière de la lune disparaissait derrière les immenses colonnes de fumée qui s'élevaient dans l'air: c'était un spectacle tout à la fois sublime et effroyable. Le feu ne pouvait arriver jusqu'auprès de nous: des marais situés entre la hauteur occupée par notre blockhaus et le théâtre de l'incendie, l'en empêchaient;

mais les nuages de fumée que le vent chassait de notre côté, nous faisaient presque perdre la respiration, et les feuilles brûlantes tombaient, comme une pluie de feu, sur notre blockhaus. Les hurlements des chacals qui cherchaient en vain à échapper à une mort certaine, les voix perçantes et criardes des Bédouins qui, revêtus de leur costume fantasque et montés sur des coursiers rapides, paraissaient tantôt dans la plaine, et tantôt disparaissaient, semblables à des fantômes: tout cela, joint à l'impétuosité du vent et au pétillement du feu, donnait à cette scène un caractère tout à fait particulier. Ce ne fut qu'au bout de deux jours que les flammes, arrêtées par des ruisseaux et des marais, s'éteignirent.

Plusieurs de ces blockhaus sont gardés par les *Zouaves* ou fantassins arabes au service de la France. La sécurité avec laquelle on leur abandonne des postes aussi importants démontre jusqu'à quel point on est persuadé de l'attachement et de la fidélité de ces troupes. Aussi ont-elles justifié dans bien des occasions la confiance pleine et entière qu'on leur accorde.

Rejetons de quelques tribus exterminées dans les guerres civiles, les Zouaves portent une haine implacable à leurs anciens oppresseurs. Agiles, endurant les fatigues de toute espèce et parfaitement habitués à un climat si souvent funeste aux Européens, ils forment presque toujours, dans les expéditions dirigées sur l'intérieur, l'avant-garde de l'armée, et la soif de la vengeance les entraîne quelquefois beaucoup trop loin. Ils sont divisés en compagnies et équipés d'une manière tout à fait conforme à leur destination. Leur uniforme consiste dans un petit bonnet rouge, une blouse de toile bleue couvrant une veste d'étoffe et de couleur pareille, un pantalon rouge, court et garni de larges plis: le tout coupé d'après la taille usitée dans le pays. Ils sont chaussés de souliers; des guêtres en cuir, montant depuis la cheville du pied jusqu'au jarret, défendent leurs jambes contre les épines des broussailles qu'ils sont quelquefois dans le cas de parcourir. Un havresac renferme leur bagage, et leur armement se compose d'un briquet et d'un fusil garni de baïonnette.



[illegible]

[illegible]

[illegible]



PORTE FAIX D'ALGER

[illegible] Bernard [illegible] à Strasbourg

UNE NUIT A ALGER.

Comme à Alger il n'y a point de croisées qui donnent sur les rues, et que ces dernières ne sont pas éclairées, un règlement de police exige que tout homme sortant de nuit se munisse d'une lanterne, sans quoi il est exposé à être arrêté. On se sert à cet effet de petites lanternes dont le fond ainsi que le haut sont en bois, et les côtés en papier blanc peint de diverses fleurs, de sorte qu'on peut facilement les plier et les mettre en poche. Cette qualité et le bas prix auquel on les achète, font que tout le monde en est pourvu.

On ne rencontre dans les rues ni voitures ni cavaliers, mais seulement des piétons dont les pas sur le sol non pavé se font à peine entendre. De distance à autre on découvre de petits groupes de pauvres couchés sur le seuil des maisons ou sous des arcades, pour y passer la nuit: car ces malheureux n'ont pas d'autre retraite pour se reposer; le gain est peu considérable, les loyers sont chers, et, outre cela, il n'y a point d'auberge pour recevoir les indigènes.

A l'entrée de la nuit, les cafés tenus par les indigènes se remplissent de Maures, d'Arabes et d'Européens. Le cafetier sert à tout entrant une longue pipe et une tasse de café. Les uns jouent aux échecs, d'autres se livrent à la conversation. Les Musulmans pieux quittent à minuit pour se rendre au bain: car ce n'est qu'après avoir purifié leur corps qu'ils croient pouvoir adorer dignement Allah et son prophète. Entre deux et trois heures du matin, les Mouezzim, du haut des minarets, font retentir l'air du cri de: *El ali eli Allah, Mahomed racoul Allah* (Dieu est le seul Dieu, et Mahomet est son prophète)! Puis le service divin commence; c'est le plus important de la journée.

Les hôtels et cafés tenus par les Européens sont également bien plus fréquentés de nuit que de jour. Les amateurs s'y rendent en foule, pour y jouir de la fraîcheur du soir et pour se régaler. De même que dans les cafés arabes on rencontre des Européens, l'on trouve ici des indigènes en assez grand nombre, principalement des Juifs et des Maures. Ces derniers, sans trop se gêner, prennent avec le café un petit verre de liqueur; ils vont même quelquefois jusqu'à boire du vin; j'en ai déjà vu qui s'en sont enivrés. Les Juifs à qui le vin des Chrétiens est également interdit, le préfèrent cependant, à ce qu'il paraît, au leur propre: car on leur en voit prendre fréquemment.

Malgré le grand nombre d'individus qui circulent pendant la nuit dans cette ville populeuse, malgré les rues étroites et profondément obscures, on n'entend cependant jamais parler d'excès, de vols ni d'assassinats. Je ne sais s'il faut l'attribuer au caractère des habitants ou plutôt à la vigilance de la police française secondée par les indigènes.

II. BLIDA.

Cette ville est située à huit lieues d'Alger, dans la partie méridionale de la plaine de Mithidjah, sur une pente du Petit-Atlas, dans une contrée charmante au milieu de quelques bois d'orangers et de citronniers. Son étendue comprend environ le tiers de celle d'Alger; elle est bâtie à l'instar de cette dernière, quoiqu'avec un peu plus de simplicité. L'on y voit jusqu'à ce jour les traces du tremblement de terre, qui, en 1825, menaça de la détruire. Les habitants, au nombre de 15,000, sont laborieux et industrieux; ils s'adonnent à la fabrication de différentes étoffes et font le commerce de blé; la position favorable de la ville entre la capitale et l'intérieur du pays lui a donné un certain degré d'aisance et de prospérité.

Les noms de *Blida* et de *Médéah* (Médéah est situé deux lieues plus loin vers le Sud), réveillent de tristes souvenirs dans l'âme de tout guerrier qui a fait les campagnes d'Afrique. C'est ici que périrent des milliers de Français, assassinés par le fer d'indigènes perfides à qui, par un manque de précaution inexplicable, on avait livré une garnison française et des armes, pour les protéger contre les invasions des Kabyles. Les Arabes, conduits par un Cadi et un Bey institué par les Français, dirigèrent ces armes contre ceux-là mêmes qui les leur avaient fournies. Ces derniers, entourés de tous côtés dans les rues étroites de ces villes, tombèrent victimes des hordes furieuses qui, avec une joie féroce et infernale, se plaisaient à faire mourir les malheureux blessés par des tourments lents et cruels.

Le jour de la vengeance fut déterminé et l'on dirigea, quelque temps après, une expédition contre ces misérables. Comme ici l'occasion se présente de faire connaître avec quelques détails la manière dont les indigènes font la guerre, ainsi que les fatigues auxquelles le soldat européen est continuellement exposé dans ce pays, l'auteur va donner une courte relation de cette expédition, d'après le journal d'un de ses compagnons d'armes, lui-même n'ayant pu faire partie de l'expédition.

« Dans la première quinzaine du mois d'octobre 1831, dit mon ami, nous commençâmes vers minuit notre marche sur Blida: car c'est dans cette ville que le complot avait été tramé. L'Aratsch, alors peu profond, était traversé en peu de temps et sans aucun danger. L'eau ne nous allait que jusqu'au haut des cuisses, de sorte que les armes et les munitions ne souffraient nullement pendant le trajet, et que nos habits séchaient assez vite. Après une nouvelle marche de deux heures dans la plaine de Mithidjah, sur un terrain inégal, raboteux et fendu ça et là par l'effet des chaleurs, nos védettes, pendant qu'il faisait encore sombre, découvrirent l'ennemi disposé, comme à l'ordinaire, en groupes irréguliers. On fit faire halte pour attendre le point du jour et pour prendre toutes les mesures convenables en cas de surprise. Puis on envoya la cavalerie à la rencontre de l'ennemi; mais à peine l'infanterie avait-elle pris position, que déjà le combat était engagé entre nos cavaliers et ceux de l'ennemi. Animés d'une ardeur dont ils n'étaient plus les maîtres, les chasseurs fondirent sur les Arabes. Mais ceux-ci, beaucoup plus nombreux

[illegible]

[illegible] et l'on [illegible] de cette cavité, qui [illegible] l'on [illegible] jusqu'à ce point [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



JUIFS D'ALGER

que les nôtres, et favorisés par l'obscurité de la nuit qui nous empêchait d'user de toutes nos ressources, les dispersèrent et les forcèrent à une retraite qui peut-être serait devenue le signal d'une déroute complète, si nos cavaliers n'eussent trouvé le temps de se rallier derrière les bagages et les bataillons de l'infanterie.

« Enhardis par le succès qu'ils venaient de remporter, les Arabes poussant des cris affreux se précipitèrent sur l'infanterie. Ils se flattaient sans doute de venir facilement à bout de cette arme que jusque-là ils n'avaient regardée qu'avec dédain. Un feu de peloton bien nourri dirigé contre eux ne put ni les repousser, ni même les intimider. Mais l'usage de la baïonnette produisit cet effet tant désiré : ils se retirèrent, et ce ne furent plus que quelques insensés qui essayèrent, mais en vain, de rompre nos rangs, tentative qu'eux et leurs chevaux payèrent de la vie.

« Cependant le soleil commençait à paraître, et ses premiers rayons devaient éclairer une nouvelle scène de carnage. On pouvait maintenant faire jouer tous les ressorts de la tactique; c'était à elle à tracer et à exécuter le meilleur plan possible. Jamais la bravoure déréglée ne peut rien sur l'ordre et la discipline : c'est ce que les Africains devaient bientôt éprouver d'une manière désastreuse.

« Voyant l'impossibilité absolue de rien entreprendre contre les baïonnettes croisées de l'infanterie, les chefs arabes cherchèrent d'autres moyens de réussite; on les voyait se porter de tous côtés pour donner des exhortations et des conseils à leurs soldats. Mais là où chacun agit séparément, comme bon lui semble, toute réussite est impossible. La masse énorme de nos ennemis était semblable à un troupeau qui, menacé par quelque animal féroce, n'écoute plus la voix du berger et se disperse de tous côtés.

« Profitant de ce désordre, nos artilleurs, avec six pièces et de la distance de trois cents pas seulement, mitraillaient l'ennemi. Ici aucun coup n'était manqué, chacun produisit de terribles effets; hommes et chevaux, tout fut écrasé. A l'instant même le découragement s'empara des Bédouins, et beaucoup d'entre eux se retirèrent.

« Aussitôt l'infanterie avança à pas doublés, chargeant et tirant continuellement pendant la marche; l'artillerie en fit autant. Le feu de l'ennemi dont les effets avaient été, en général, peu considérables, parce que les coups tirés par des cavaliers sont toujours moins sûrs, devenait de plus en plus faible et la retraite fut bientôt générale.

« Dès ce moment notre cavalerie se mit à exécuter une manœuvre fort bien conçue. S'étant ralliée, après son premier échec, derrière les rangs de l'infanterie, elle chercha, en partant de notre aile gauche, à prendre l'ennemi par la droite. Cette manœuvre réussit complétement. Deux escadrons de lanciers, soutenus par deux autres escadrons armés de carabines, de sabres et de pistolets, se jetèrent sur l'ennemi déjà en déroute, le culbutèrent et, par une conversion subite, le prirent encore sur les derrières. Il ne resta plus aux Bédouins qu'une seule issue pour se sauver. La retraite, si on ne voulait pas perdre trop de monde, ne pouvait être opérée que du côté de notre aile droite, là où le bataillon des Zouaves était posté : car, attaqués de front par trois bataillons d'infanterie soutenus par les pièces d'artillerie tant redoutées, assaillis par les chasseurs sur le flanc droit et sur les derrières, l'issue indiquée était la seule qui leur resta.

« Cependant elle leur fut également fermée par un changement de direction que les Zouaves exécutèrent à la course. Cette

opération fut le signal d'un carnage affreux, dans lequel notre cavalerie rivalisa de bravoure et de férocité avec les cavaliers ennemis. J'ai vu des furieux qui, ayant perdu toutes leurs armes, se servaient de leurs mains et même de leurs dents, pour démonter et égorger leurs adversaires. J'ai vu des Bédouins grièvement blessés qui, ne pouvant plus faire aucun mal au cavalier ennemi lui-même, pratiquaient des incisions aux pieds de son cheval sous le ventre duquel ils étaient couchés.

« Voyant que tout était perdu, l'ennemi fit une dernière tentative désespérée pour se frayer un passage. Elle ne resta pas sans succès; nous ne pouvions l'empêcher, le nombre de nos soldats rangés vis-à-vis de l'aile gauche de l'ennemi et sur ses derrières étant trop faible. La fuite s'opéra dans le plus grand désordre, et les fuyards, longtemps poursuivis par nos cavaliers, éprouvèrent des pertes très-considérables.

« Quoique la défaite des Bédouins eût été complète, je n'ai cependant pu compter plus de vingt morts; les autres, selon l'usage, avaient été retirés par leurs camarades avec une vitesse et une dextérité étonnantes. Quoi qu'il en soit, le nombre des blessés et des morts a dû être fort considérable, les Bédouins eux-mêmes ayant fait mention de huit cents morts. Quant aux blessés, leur nombre ne saurait être précisé: car ceux dont les blessures étaient peu graves, parvenaient pour la plupart à se sauver, et les autres qui se trouvaient dans un état désespéré, furent achevés par les leurs.

« Pendant toute cette scène de carnage je n'ai entendu proférer à aucun de nos ennemis le moindre cri de douleur, je n'ai pas remarqué de leur part le moindre effort pour obtenir grâce. Mais l'aspect que présentaient les mourants était horrible: leurs grands yeux noirs et étincelants exprimaient la fureur et la vengeance, ils grinçaient des dents, montraient le poing à leurs adversaires et serraient avec une force étonnante le couteau ou le yatagan.

« Il n'est point d'usage dans ce pays de faire des prisonniers de guerre; et quant aux chevaux, nous n'en pûmes prendre un seul. Les ennemis, sous ce rapport, furent plus heureux que nous; car tous les chevaux des chasseurs démontés ou tués retournaient auprès de leurs vieilles connaissances: circonstance qui d'ailleurs se présente dans presque tous les combats.

« Parmi nos morts nous ne comptions guère plus de dix-sept chasseurs, trois Zouaves et six fantassins. Ce nombre n'est donc rien en comparaison de celui des ennemis tués.

« Outre la réserve qui ne fut point employée, il y avait eu, de notre côté, tout au plus, quinze cents combattants, tandis que l'ennemi en avait eu au moins dix mille.

« La distance du champ de bataille jusqu'à Blida était d'environ cinq lieues. Malgré le combat que nous venions de livrer, la marche fatigante qui l'avait précédé, et les chaleurs de plus en plus accablantes, nous fîmes le trajet en moins de quatre heures. A neuf heures, les bois d'orangers, de citronniers, d'oliviers et de figuiers qui se trouvent à l'entour de Blida, nous reçurent sous leurs frais ombrages.

« De là nous comptions pouvoir entrer de suite dans la ville, ou, s'il le fallait, la prendre d'assaut, puis nous remettre de nos fatigues, et rassembler de nouvelles forces pour nous en retourner; mais, comme il arrive si souvent, nous avions compté sans notre hôte. Les émissaires et les patrouilles que nous avions envoyés vers Blida vinrent bientôt nous apprendre, que la ville était





Jungmann del. Sandmann lith. Lith. de Simon fils

LA PORTE BAB-EL-OUED.

chez Bernard éditeur à Strasbourg.

abandonnée et que les habitants, avec leurs biens, leurs femmes et leurs enfants, s'étaient retirés dans les montagnes qui se trouvent derrière la ville.

« La cavalerie reçut aussitôt l'ordre d'entourer Blida et d'observer l'ennemi ; le bataillon des Zouaves et les deux compagnies d'élite du deuxième régiment d'infanterie légère, entrèrent dans la ville ; le reste des troupes, dont les deux bataillons de la légion étrangère faisaient partie, occupèrent l'entrée de la ville et formèrent la réserve.

« Fatigués, souffrant de faim et de soif, nous fûmes obligés de rester sous les armes[1] pendant trois mortelles heures. Il nous était impossible de nous procurer de l'eau : car il était défendu à qui que ce fût de s'écarter. Nous eûmes donc recours aux oranges et aux citrons à moitié mûrs, qui d'abord nous rafraîchirent bien un peu, mais qui bientôt augmentèrent notre soif. Toute autre nourriture nous manquait également : car le pain qui, la veille de l'expédition, nous avait été distribué, avait été mangé soit pendant la nuit, soit pendant la marche.

« Blida était abandonné, et l'on n'y trouva que quelques enfants et vieillards. Le pillage avait été défendu, mais la défense ne fut pas rigoureusement observée. Les Zouaves surtout, familiarisés avec la manière de vivre et les mœurs de leurs compatriotes, savaient tirer avantage de leur séjour en cette ville ; on les voyait emporter toutes sortes d'ustensiles, des harnais, des manteaux, des châles, des pots de beurre et de lait, des poules, etc. Les chasseurs et les deux compagnies d'élite du deuxième régiment d'infanterie légère ne s'étaient pas oubliés non plus. J'ai vu entre autres un chasseur, muni d'un châle que plus tard il doit avoir vendu pour douze cents francs. D'autres, enfin, à ce qu'on prétend, ont emporté de l'argent qu'ils avaient découvert sous les dalles qui se trouvent au milieu des chambres d'habitation, lieu où les Arabes ont coutume de cacher leurs trésors.

« Avant le pillage, les Zouaves, chargés de reconnaître le terrain situé au sud de la ville, vers les montagnes, avaient encore perdu trois des leurs par des coups de fusil tirés par des Arabes embusqués. Les ennemis reparurent çà et là et occupèrent les montagnes voisines, du haut desquelles ils voyaient avec regret leur ville au pouvoir des Français, sans être en état de s'y opposer.

« Le général leur fit dire aussitôt par des interprètes, que s'ils continuaient à nous harceler, il ferait incendier Blida et massacrer les enfants et vieillards qui y étaient restés. Cette menace ne manqua pas son effet. Les Arabes, qui dans cette journée avaient éprouvé des pertes très-considérables, et qui par cela même étaient découragés, cessèrent à l'instant même toute hostilité. Nous pouvions dès lors agir sans être inquiétés le moins du monde, et notre retour pouvait se faire dans le plus grand ordre et avec une sécurité parfaite.

« Nous quittâmes Blida à une heure de l'après-midi pour rejoindre notre camp. La soif, la faim et la chaleur nous tourmentèrent encore beaucoup pendant la marche. Si, sur notre chemin, il y avait eu des villages et des auberges, ou si d'un autre

[1] Le narrateur faisait partie de la légion étrangère.

côté il y avait eu moins de danger à se séparer du gros de l'armée, il est très-probable que pas dix hommes ne seraient arrivés de suite au camp.

« Cette fois-ci les habitants de Blida et de Médéah semblaient ardemment et de bonne foi désirer la paix. Ils avaient éprouvé des pertes très-considérables, tous leurs projets avaient été anéantis, et, pour comble de malheur, plusieurs tribus, jusqu'ici leurs alliées, les avaient abandonnés. Il ne leur restait donc plus d'autre ressource que de se rendre à la discrétion du vainqueur et de se soumettre à toutes les conditions que ce dernier leur imposerait.

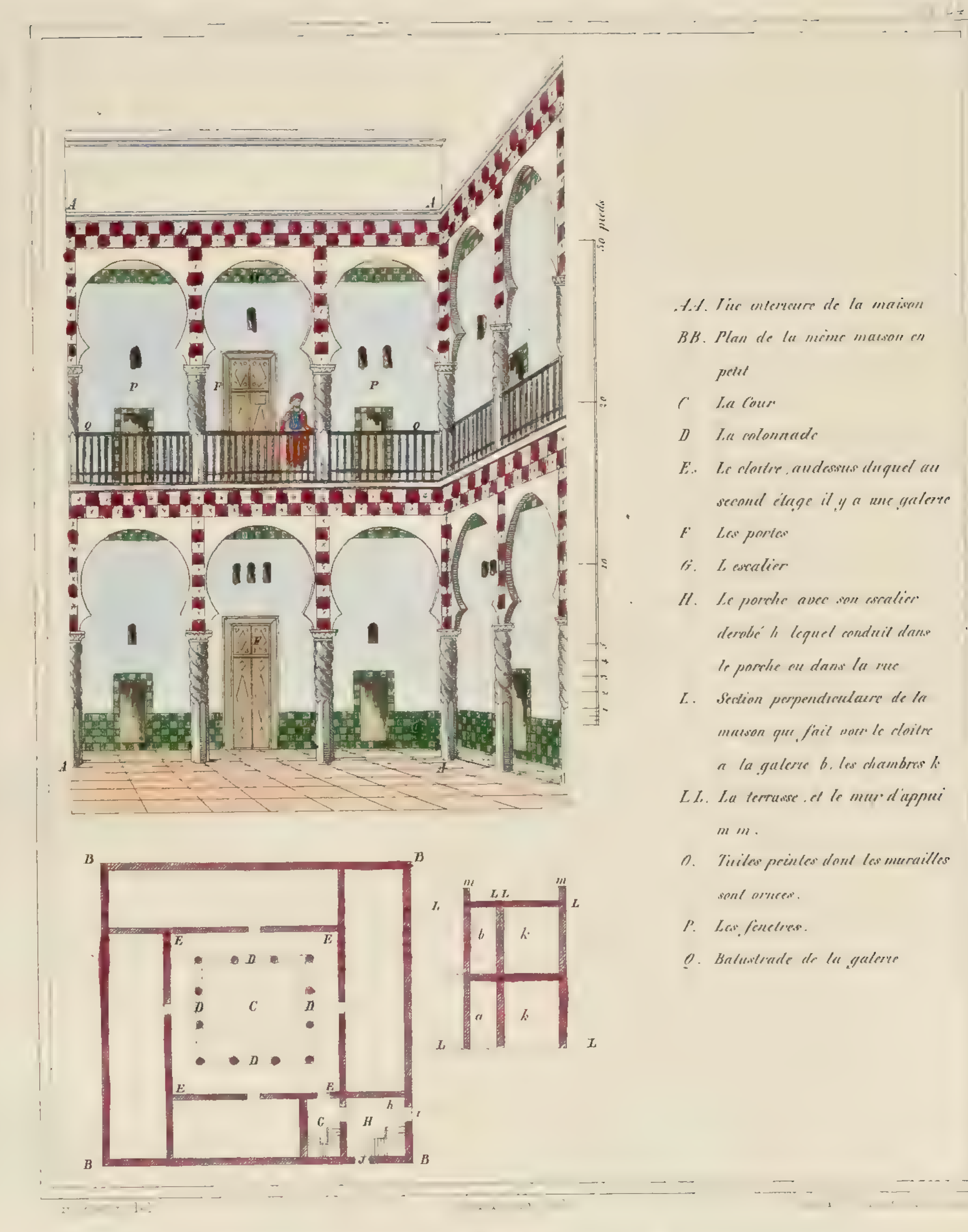
« Le bey et le cadi qui avaient été à la tête de la sédition, furent livrés pour être plus tard décapités à Alger, et les habitants prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité. »



[illegible] le danger [illegible] de l'armée, il serait probable que [illegible]

[illegible] très [illegible] meilleur, plusieurs [illegible] à la [illegible]

[illegible] pour être plus [illegible] à Alger [illegible]



A.A. Vue interieure de la maison

BB. Plan de la même maison en petit

C La Cour

D La colonnade

E. Le cloître, audessus duquel au second étage il y a une galerie

F Les portes

G. L'escalier

H. Le porche avec son escalier derobé *h* lequel conduit dans le porche ou dans la rue

I. Section perpendiculaire de la maison qui fait voir le cloître *a* la galerie *b*, les chambres *k*

L.L. La terrasse, et le mur d'appui *m m*.

O. Tuiles peintes dont les murailles sont ornees.

P. Les fenetres.

Q. Balustrade de la galerie

CONSTRUCTION DES MAISONS DE BARBARIE

DE L'ARCHITECTURE MAURESQUE.

La gravure n° 24 représente une maison, qui nous porte à faire les observations suivantes sur l'architecture mauresque.

De tous les arts l'architecture est le plus cultivé dans ce pays, et ce sont principalement les Maures qui réussissent le mieux. Cependant les *malumus* ou architectes sont considérés comme des espèces d'artisans, ou comme des marchands plutôt que comme des gens qui exercent une science ou un art libéral. On tient surtout à être logé commodément et au large, et la manière de bâtir en Barbarie paraît être celle des temps les plus anciens, sans qu'elle ait subi le moindre changement. En effet, comme autrefois, on voit de grandes portes, des appartements spacieux, des pavés de marbre, des cours clôturées tout autour, ornées quelquefois de jets d'eau; tout cela convient parfaitement à la nature du climat où l'on ressent en été une chaleur suffoquante; ajoutez à cela que l'humeur jalouse des hommes de ce pays s'accommode assez de ce que toutes les fenêtres donnent sur une cour fermée, à l'exception d'un balcon ou d'une seule jalousie qui donne quelquefois du côté de la rue. Encore ces jalousies et ces balcons ne sont-ils ouverts que pendant la célébration de quelque *Zeenah* ou d'une grande fête: alors on se donne plus de liberté. Les divertissements où se commettent les plus grandes extravagances, se prolongent bien avant dans la nuit, et tout le monde se fait un point d'honneur de décorer sa maison en dedans et en dehors, de se couvrir de magnifiques vêtements et de courir pêle-mêle, hommes et femmes, dans le plus riche appareil, entrant et sortant par troupes partout où ils veulent, sans aucune cérémonie. La licence est telle, pendant les fêtes, que les femmes n'ont pas la figure voilée, comme l'indique la figure n° 18. A l'entrée des grandes maisons, on trouve d'abord un porche avec des bancs des deux côtés, c'est là que le chef de famille reçoit ceux qui viennent lui parler et expédie ses affaires. Peu de personnes, pas même les plus proches parents, ont la permission d'entrer plus avant, à moins que ce ne soit dans quelque circonstance extraordinaire; même dans les grandes cérémonies, comme pour un mariage ou la circoncision d'un enfant, où l'on est obligé de recevoir beaucoup de monde, il arrive rarement ou peut-être jamais que la compagnie entre dans un appartement; on se contente de l'introduire dans la cour dont le pavé est couvert, à cet effet, de nattes ou de tapis. En été, et toutes les fois qu'on attend beaucoup de monde, on est dans l'habitude de garantir la cour contre l'ardeur du soleil, ou contre la pluie, en la couvrant d'une *umbrella* ou d'une voile. Les appartements n'ont presque jamais de porte de communication. Une chambre sert souvent de domicile à toute une famille, aussi les villes de ce pays sont très-populeuses et la peste y exerce les plus terribles ravages. L'ameublement des grandes maisons est très-riche, les appartements sont tapissés de velours et de damas; on y trouve çà et là des passages de l'alcoran; à l'un des bouts de chaque appartement est une petite estrade élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du plancher et entourée d'une balustrade; c'est la place des lits. L'Écriture sainte fait souvent mention de cette estrade. Les escaliers sont toujours dans l'intérieur de la maison, et souvent une seule porte sert d'entrée dans la cour et par

là dans les appartements; les toits des maisons sont plats et couverts d'un bon plâtre. Lorsqu'il s'agit de construire un édifice de quelque importance, on prépare une espèce de ciment ou mastic très-durable et solide que l'on peut comparer à ceux des anciens.

TOMBEAU DE SYDE-YAKOUB, PRÈS D'ALGER.

Parmi les curiosités des villes qui sont en possession des Français, et principalement d'Alger et de ses environs, nous ne pouvons passer sous silence un endroit fameux par ses miracles, et qui peut donner une idée des mœurs et coutumes des habitants de la régence.

Au nord-ouest du magasin à poudre d'Alger s'élève un rocher de schiste, sur lequel est établi le marabout de Syde-Yakoub, ombragé par un olivier magnifique qui étale ses branches à la manière du cèdre. Ce marabout est très-estimé, non-seulement par les Musulmans, mais encore par les Juifs, pour toutes les guérisons qu'on lui attribue. A l'ouest, et au-dessous, jaillit une grande fontaine, recouverte d'une voûte circulaire et à laquelle Syde-Yakoub doit avoir donné la propriété de guérir toutes sortes de maladies. C'est tous les mercredis que les pèlerins se rendent à la fontaine de Syde-Yakoub, et quelquefois en si grand nombre que le chemin en est encombré. Étant sorti de la ville un mercredi, vers six heures du matin, je vis quelques Nègres et une grande quantité de Juifs se diriger de ce côté, sans savoir ce qu'ils allaient y faire; je les suivis me doutant bien qu'il s'agissait de quelque cérémonie intéressante; je marchais avec deux familles juives tout entières, hommes, femmes et enfants. En arrivant près de la fontaine les hommes s'arrêtèrent, mais les femmes ôtèrent leurs souliers, et prenant à la main des paniers que les maris avaient posés à terre, elles s'approchèrent avec recueillement de la fontaine; chacune tira alors de son panier un mauvais pot de terre, dans lequel elle fit du feu avec de l'amadou et un peu de charbons; ayant ensuite allumé une petite bougie jaune, elle alla la placer sur une pierre à côté du petit trou duquel jaillissait un jet d'eau et cria *you-you*. Ces femmes revinrent après jeter quelques grains d'encens sur le réchaud, et, le prenant à la main, elles passèrent plusieurs fois devant la fontaine en la parfumant; elles retournèrent ensuite de nouveau à leurs paniers, les unes en tirèrent des œufs, des fèves cuites et du pain, d'autres des plumes et du sang de poulet, etc., qu'elles jetèrent dans le bassin en criant toujours *you-you;* enfin elles se placèrent sur la dernière marche baignée par l'eau, se lavèrent le visage et les mains, en burent, en firent boire aux enfants, et allèrent rejoindre leurs maris qui les attendaient à la même place où nous les avions laissés en arrivant. Je vis aussi plusieurs Nègres et Nègresses venir faire des cérémonies tout à fait semblables, mais à la précipitation et au peu de ferveur qu'ils y mettaient, il était facile de voir qu'ils n'agissaient pas pour leur propre compte.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pl. 30



ZOUAVES

...ernard éditeur à Strasb...

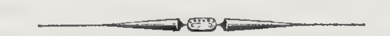
En tournant autour de la fontaine, je trouvai assis sur une pierre un vieux Maure bien sale, qui me remit un morceau de papier qu'il tenait à la main; c'était le billet signé du général en chef de l'armée française, qui l'autorisait, lui marabout, à stationner les mercredis et les jeudis devant la sainte fontaine de Syde-Yakoub pour recevoir les offrandes des pèlerins. En lui rendant son papier, je lui demandai si les offrandes étaient nombreuses. Non, me dit-il, je ne reçois presque rien, il vient ici plus de Juifs que de Musulmans.

En me retirant j'entendis beaucoup de bruit sur le bord de la mer, j'allai voir ce que c'était, et je fus bien surpris de trouver là plusieurs familles juives occupées à boire et à manger, en poussant de temps en temps des cris de joie et en chantant à gorge déployée. Je m'approchai d'eux pour avoir quelques explications; aussitôt plusieurs hommes s'élevèrent, m'offrirent de partager leur repas champêtre, et malgré mon refus ils m'obligèrent à manger une petite pomme, et à boire avec eux un verre d'anisette. J'appris alors qu'après être venu implorer la protection de Syde-Yakoub, on devait passer toute la journée à boire, manger et se divertir avec ses parents et ses amis, et cela au milieu de la campagne. Le soir, étant retourné sur le lieu pour voir si mes camarades du matin remplissaient ponctuellement leurs devoirs, je trouvai dans les champs, tout le long du chemin qui conduit auprès de Syde-Yakoub, des réunions de plusieurs familles, où tout le monde était ivre. Plusieurs musiciens étaient venus augmenter le vacarme, et les convives les accompagnaient en chantant ou plutôt en hurlant tous à la fois. Les hommes, les femmes et les enfants, ne pouvant plus se soutenir, se roulaient les uns sur les autres.

Je m'entretins à ce sujet avec un Algérien qui me dit avec beaucoup d'assurance que Syde-Yakoub est un marabout très-puissant, qu'il guérit toutes les maladies et chasse le diable quand il est dans le corps de celui qui l'implore lui-même ou par quelqu'un qu'on envoie, mais qu'il faut remplir exactement la prescription suivante: Tuer deux poules, une blanche et une noire, ou bien une seule poule blanche et noire, recueillir le sang, en frotter les bras ou les jambes du malade et porter le reste, ainsi que les plumes, à la fontaine, l'y jeter avec un peu de fleur d'oranges, manger la poule sur le bord de la mer, y jeter ensuite les os, et passer le reste de la journée à se divertir, pour se réjouir de la guérison que vous avez obtenue ou que vous obtiendrez peu de temps après. Une pareille manière de se guérir doit être souvent mortelle, surtout pour les malades attaqués d'affections gastriques. — Il y a dans les environs d'Alger plusieurs autres sources réputées sanitaires, surtout la fontaine qui se trouve sur le marché des bestiaux, dans le faubourg Bab-Azoun, guérissant, dit-on, toutes les maladies de la peau; cependant l'eau qui en sort n'est pas sulfureuse.

III. TAMELCEN.

A cinq lieues au Sud-Est de l'embouchure de la Tafna est la ville de Tamelcen ou Tlan-Sen, ainsi que l'appellent les Arabes et les Maures. Elle est située sur une éminence au-dessous d'une chaîne de roches escarpées. Sur ces roches il y a une assez grande plaine, qui est toute remplie de sources d'eau, lesquelles se réunissent et forment des ruisseaux et des cascades que l'on voit en allant à Tamelcen. Le ruisseau Edrisi fait tourner un grand nombre de moulins. Il y a aussi dans la ville une fontaine abondante, dont l'eau passe par un conduit souterrain, qui suffit pour l'usage des habitants; on la fait venir par des tuyaux dans les châteaux, les mosquées et les autres lieux publics de la ville. Presque tous les murs de Tamelcen sont faits d'un mortier composé de sable, de chaux et de petites pierres [1], qu'on jette dans des moules, et ce mortier bien fait et bien travaillé acquiert la solidité de la pierre. Tamelcen était autrefois partagé en plusieurs quartiers, pour arrêter le plus aisément les révoltes intestines, ou prolonger le siége, dans le cas où la ville serait attaquée. Chacun de ces quartiers pouvait être regardé comme une ville à part, formant une enceinte carrée ou oblongue, et entourée d'un haut mur, semblable à celui qui clôt toute la ville. En 1670, Hassan, Dey d'Alger, détruisit presque toute cette ville pour punir les habitants de ce qu'ils lui étaient contraires, de sorte qu'il ne reste plus aujourd'hui qu'une sixième partie de l'ancien Tlemsen. Aux environs de la ville on trouve un assez grand nombre d'antiquités romaines, surtout des autels dédiés aux dieux mânes, et ce sont les mieux conservés.



IV. CONSTANTINE OU CIRTA CHEZ LES ROMAINS.

Avant de parler de l'état actuel de cette ville, je vais dire quelques mots sur son antiquité.

Cette ville est appelée, par Pline, Cirta; elle est située à quatre-vingt-seize lieues du bord de la mer. Elle nous est représentée dans l'histoire comme l'une des principales et la plus forte ville de Numidie. L'étendue de ses ruines nous montre encore qu'elle était fort grande, et sa situation indique qu'elle était très-forte. La plus grande partie de la ville était bâtie sur une espèce de

[1] Ce qui est préférable à la chaux hydraulique que nous employons en Europe pour les constructions faites dans les endroits humides, car ce ciment se durcit par l'humidité.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pl. 28



MARABOUT DE SYDE IAKOTB

promontoire, qui formait comme une presqu'île inaccessible de tous côtés, excepté au sud-ouest. La ville se terminait au nord par un précipice de 100 mètres de hauteur. Regardant de ce côté-là, on découvre, à une grande distance, un paysage magnifique formé par un grand nombre de vallées, de collines et de rivières. La rivière Rummel passe au sud-est; on y voyait autrefois un superbe pont. La principale porte de la ville est en ruines. Telle est la situation et l'étendue de l'ancienne Cirta. Parmi les antiquités les plus remarquables, sont les citernes, les aqueducs et les ruines d'un grand portique, un passage souterrain, les restes d'un arc de triomphe, et le pont qui était un chef-d'œuvre dans son genre; les colonnes et les arches étaient ornées de corniches et de festons, de têtes de bœufs et de guirlandes; les clefs des arches étaient chargées de caducées et d'autres figures. Entre les deux principales arches on voit encore en relief, très-bien exécuté, une dame assise sur deux éléphants et sous une grande coquille qui lui sert de dais. Les éléphants ont la tête tournée l'un contre l'autre et leurs trompes entortillées; la dame qui paraît coiffée en cheveux, porte un habillement fort juste et relève ses jupes de la main droite en regardant la ville d'un air moqueur. Si ce morceau d'architecture se trouvait en tout autre endroit, on aurait pu croire, qu'il aurait servi à l'ornement de quelque fontaine, où l'on voit souvent des sujets comiques et badins. Constantine, telle qu'elle est aujourd'hui, n'est point fortifiée, il n'y a pas même à l'entour un mur en briques comme en ont toutes les autres villes des États d'Alger. A l'entrée, du côté d'Alger, on trouve une batterie occupée par quelques Turcs, et armée de sept ou huit mauvais canons. On assure qu'il n'y a pas d'autre artillerie dans la ville. L'aspect de Constantine est tout à fait le même que celui de Medeya; toutes les maisons sont couvertes de tuiles creuses, et leurs murs ne sont pas blanchis. Les rues sont larges et assez droites, et l'on n'y voit pas cette infinité de petits impasses comme dans celles d'Alger; le sol de la ville est plat, mais on est obligé de descendre beaucoup pour aller jusqu'à la rivière, sur laquelle il y avait un très-beau pont en pierre construit par les Romains. Il en existe encore des restes très-remarquables. Les édifices les plus remarquables sont le palais du Bey, la Karba, occupée par une garnison turque, les mosquées et plusieurs chenovas. Parmi les maisons particulières, plusieurs méritent d'être remarquées. On voit dans les rues beaucoup de boutiques qui sont au moins aussi bien fournies que celles d'Alger. Il n'y a pas une seule fontaine dans l'intérieur de Constantine; toute l'eau qu'on y consomme, vient de la rivière, où on est obligé d'aller la chercher dans des outres que l'on transporte à dos de mulets; ceux qui vont chercher l'eau la vendent dans les rues, absolument comme à Paris. Il existe sur la rivière plusieurs moulins qui suffisent à la consommation de la ville. Les deux rives sont bordées de beaux jardins, de maisons de campagne, parmi lesquelles on remarque celle du Bey, dont les jardins sont parfaitement tenus et plantés d'une grande quantité d'arbres. Au sud et à une demi-lieue de la ville, il y a un camp de Turcs, dont les tentes sont élevées le long de la rivière; ce camp est établi afin de surveiller les Arabes de la plaine, ainsi que les Bédouins, qui descendent quelquefois des montagnes pour piller les cultivateurs.

Constantine est une ville, grande à peu près comme la moitié d'Alger, et a une population de vingt-cinq à vingt-huit mille âmes; cette population se compose d'un assez grand nombre de Turcs, qui s'y sont mariés avec des Arabes, de Nègres et d'au moins deux mille Juifs. Ces derniers s'occupent du commerce, et paraissent jouir d'une certaine considération et d'une

grande liberté; j'en ai vu venir à Alger, dont le costume ne différait point de celui des Arabes et dont les traits de la figure n'annonçaient pas des hommes habitués à se courber sous un joug honteux d'esclavage. Les habitants de Constantine sont de braves gens, sur la parole desquels on peut compter; ils se livrent à l'agriculture, et s'occupent aussi du commerce. On amène beaucoup de blé, de bestiaux, de laine et de cire au marché de Constantine; une grande partie de ces marchandises sont envoyées à Bone d'où on les expédie en Europe et au Levant. Le principal objet d'exportation est le blé, dont on recueille une très-grande quantité dans toute la province. On amène aussi beaucoup de dattes fraîches et sèches, quelques plumes d'autruche, des esclaves et de la poudre d'or. Constantine tire d'Europe, et même de France, des calicots et des étoffes de soie.

La partie appelée Sahara formait autrefois les États de la province de Constantine, et il paraît que le Bey de Constantine possède encore au moins quelques cantons, surtout celui de Beni-Beo-Taleb qui est assez étendu et habité par des Kabyles, qui sont puissants et guerriers. Ces cantons ou provinces possèdent de belles mines de plomb, et pourraient faire la richesse des habitants; mais les Kabyles, par ignorance ou par jalousie, n'en exploitent que ce qu'il leur faut pour leur propre usage ou pour payer leur tribut.

V. BOUGIE.

Boujeiah ou Bougie, comme l'appellent les Européens, est bâtie sur les ruines d'une grande ville de la même manière et dans une situation semblable à celle de Dellys[1]. Une grande partie de l'ancien mur subsiste encore, et monte jusqu'au haut de la montagne. Outre le château qui domine la ville, il y en a deux autres au bas de la montagne pour garder le port. On voit encore sur les murs d'un de ces châteaux les marques des boulets de canons que le chevalier Edouard Sprag y tira dans son expédition mémorable contre cette place. Bougie est une ville où l'on entretient une garnison; il y avait constamment trois Soufrahas, mais cette garnison était si faible que les Kabyles, le peuple le plus puissant de ce pays, et d'autres peuplades du voisinage tenaient la ville continuellement bloquée. Aujourd'hui une plus forte garnison de Français et la supériorité de leurs armes rendent ces attaques fort rares. Ces tributs factieuses y causent de grands désordres chaque jour de marché. Il est vrai que tant que le marché dure, tout est tranquille, mais dès qu'il est fini, il se fait beaucoup de bruit, et le jour se termine rarement sans qu'il se commette quelques cruautés ou quelques vols.

[1] On présume que c'est sur la place de l'ancienne Saldes des Romains.



[illegible]

[illegible] toute la province. On [illegible] aussi beaucoup de [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



[illegible]

[illegible] des Spahis.

[illegible]



Les habitants font un grand commerce de socs de charrue, de bêches et d'autres ustensiles, qu'ils font du fer qu'on tire des montagnes voisines. Les Kabyles apportent aussi tous les jours de marché une grande quantité d'huile et de cire qu'on transporte dans le Levant. La rivière Boujeiah, nommée par Ptolomée, Nassara, se jette à côté de cette ville dans la mer par plusieurs embouchures. D'après le témoignage de tous les auteurs anciens, cette ville est plus ancienne qu'Alger, au moins avait-elle déjà quelque importance, lorsque cette dernière n'était encore que fort peu considérable.

Sersel ou *Cherchel* est une petite ville située au bord de la mer, bâtie dans une plaine étroite, comprise entre la côte et le pied des montagnes. Cette ville est construite dans le genre de Blida, et possède quatre mosquées; tout autour il y a beaucoup de jardins, clos de haies d'agavés et de cactus; la montagne qui domine la ville est couverte de champs cultivés. Il n'y a point de port devant Sersel, mais un petit mouillage, défendu par deux batteries, dont la plus basse n'a que huit embrasures; la seconde, située plus à l'ouest, a huit embrasures et six casemates, mais il n'y a de canons ni dans l'une ni dans l'autre. Entre ces deux batteries on voit un vieux fort ruiné, de construction espagnole. A l'est, sur le bord de la mer, sont deux marabouts magnifiques entourés de murs blancs et ombragés par des arbres, au milieu desquels on voit s'élever plusieurs palmiers. A deux lieues de cette ville, vers les côtes d'Oran, se trouve une petite vallée, traversée par un aqueduc romain, dont la plus grande partie des arcades est encore debout. Entre Sersel et Oran il y a encore trois petites villes au bord de la mer, *Tennis*, *Mortagan* et *Arzeo*; mais elles sont encore moins considérables que celles dont je viens de parler.

VI. BONE.

Blaid-el-Aneb ou Bone est située à huit lieues de l'ancien Hippi ou Promontorium des Romains. D'après l'historien Léon, cette ville est bâtie sur la place de l'ancienne Hippone, et encore aujourd'hui la plus grande partie de la ville est bâtie dans le goût romain et peut-être par les Romains eux-mêmes. Devant la ville de Bone est une grande rade; à l'est, il y avait autrefois un petit port assez commode sous les murailles de la ville, mais la grande quantité de lest que les vaisseaux y ont jeté, l'a mis hors d'usage; on a aussi négligé de nettoyer la rade, de sorte qu'elle n'est pas sûre. Malgré ces inconvénients on envoie à Bone, par mer, une grande quantité de blé, de laine, de cuir et de cire, et on pourrait aisément en faire la ville la plus florissante de toute la régence et la rendre très-agréable si l'on y conduisait de l'eau douce dont elle manque. Bone est située à quatre-vingt-quinze lieues d'Alger, bâtie sur un promontoire et entourée d'une muraille haute de dix mètres environ; cette muraille, faible en quelques endroits, accessible sur plusieurs points du côté de la mer, offre cependant une bonne défense

contre les habitants de la contrée. Quatre portes donnent entrée dans la ville; l'une d'elles regarde sur le port, l'autre sur la route de Constantine, et deux autres sont en face de la citadelle. Les rues sont étroites comme dans toutes les villes d'Afrique. La Kasba (citadelle) couronne une haute colline que l'on aperçoit du côté du sud; ses murs, élevés et fort épais, sont adossés au sol naturel, et il serait difficile d'y faire brèche; ses faces sont bien dirigées pour battre la rade et le débouché de la vallée: elle commande entièrement la ville. L'intérieur de cette citadelle est vaste et renferme quelques maisons. La campagne qui s'étend devant la ville est très-favorable à la défense. Un banc de sable étroit qui la sépare de la mer, un pont de pierre jeté dans la direction de la route de Constantine, sont les seules avenues de la place. Au pied de la Kasba le terrain est beaucoup plus avantageux à l'ennemi; il est coupé dans tous les sens de haies, de fossés, dont les bords élevés peuvent facilement couvrir un homme. A l'ouest de la ville est une chaîne de montagnes très-élevées qui descend brusquement dans la mer; on en remarque une sur laquelle se trouvait jadis le couvent de Saint-Augustin, dont on voit encore les ruines. Trois rivières se jettent dans la mer près de la ville: ce sont la Seybouse et la Seibose, dans la rade tout près de Bone, et la Saba ou Mafraga, à quatre lieues plus à l'ouest.

Les habitants de Bone étaient des Maures, qui faisaient jadis, avec l'Europe, un assez grand commerce de grains, de bestiaux, de pelleteries, etc., mais le blocus des Français paralysa leur commerce; ils se livrent maintenant à l'agriculture, qui forme leur principale industrie. A l'arrivée des Français quelques-uns seulement abandonnèrent la ville en se retirant dans les montagnes; le reste de la population resta paisiblement chez elle, reçut nos troupes avec de véritables démonstrations de joie, et se prêta très-volontiers à tout ce que les circonstances exigeaient, tant pour la défense de la place que pour le logement des soldats. Quand les tribus de la campagne vinrent attaquer la ville, les habitants nous donnèrent beaucoup de preuves de dévouement, et ils tinrent surtout le général commandant au courant de toutes les manœuvres de l'ennemi; il est vrai qu'ils étaient alors un peu intéressés à se conduire ainsi, car ils craignaient de tomber au pouvoir du Bey de Constantine, qui était venu les attaquer et les sommer de se rendre déjà plusieurs fois depuis la chute d'Alger, et qui avait invité toutes les tribus des montagnes qui combattaient alors contre les Français, à prendre les armes. Mais quand le général reçut l'ordre d'abandonner la ville, ils donnèrent des preuves de leur bonne foi et montrèrent qu'ils aimaient mieux s'exposer à toute la fureur de leurs ennemis, qui les menaçaient de leur faire payer cher leur attachement pour les Français, que de trahir ceux à qui ils avaient juré la fidélité dans le moment même où ils les abandonnaient à toutes les chances de la guerre. Tout le monde était embarqué, on s'apprêtait à lever l'ancre, déjà les Arabes et les Bédouins environnaient la ville du côté de la terre, et le canon de la citadelle, dans laquelle s'étaient enfermés une cinquantaine d'hommes, avait tiré plusieurs coups pour disperser les hordes barbares, qui s'avançaient avec audace contre les portes de la ville, lorsqu'on vit les habitants faire des signaux du haut des remparts pour demander qu'on envoyât une embarcation à terre. Quelques marins, affrontant tous les dangers qui les menaçaient, se jetèrent dans un canot et gagnèrent le pied des murs, où ils trouvèrent plusieurs Maures occupés à descendre avec une corde un canonnier, qui, étant resté endormi dans la ville, ne s'était point aperçu du départ de ses camarades;



rt, l'autre sur
›utes les villes
et fort épais,
' débouché
ᵃam-

Pl. 5



Jungmann del. | Sandmann lith. | Lith. de Simon fils

UNE RUE D'ALGER

chez Bernard éditeur à Strasbourg.

comme cet homme était ivre, un Maure descendit avec lui et avait bien soin d'écarter avec la main la corde de la muraille, pour qu'il ne se fît point de mal. Après le départ des Français les habitants de Bone défendirent courageusement leur ville contre le Bey de Constantine, et envoyèrent plusieurs fois des députés au général en chef de l'armée française, pour lui demander du secours. A la fin on se décida à leur envoyer un détachement de cent vingt-cinq hommes, lequel fut en grande partie massacré par les tribus sauvages qui s'étaient introduites dans la ville[1]; mais les habitants les avaient reçus de leur mieux.

Si Bone est habitée par des hommes d'une civilisation déjà avancée, il n'en est pas de même de la campagne environnante, qui est peuplée par des tribus bédouines et arabes extrêmement cruelles et belliqueuses. Avant l'arrivée des Français, ces tribus tentèrent plusieurs fois de s'emparer de la ville pour la piller; mais les murs dont elle est environnée, le canon des forts et le courage des habitants la préservèrent de leurs cruautés jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. Le débarquement des Français sur les côtes de leur territoire fut pour eux le signal de la guerre; toutes les tribus prirent les armes pour repousser l'ennemi, s'avançèrent contre la ville, et ne laissèrent à nos soldats de repos ni jour ni nuit; on les a vus venir se faire tuer jusqu'au milieu de nos redoutes, et entrer dans la mer jusqu'au-dessous des aisselles pour attaquer la ville par un endroit faible. Dans la guerre d'Alger, nous n'avons presque jamais été attaqués pendant la nuit: à Bone, au contraire, c'était précisément pendant la nuit que se livraient les combats les plus acharnés.

Tout ceci porte à croire qu'une expédition contre Constantine, partant du fort de Bone ou de celui de Stora, qui est plus à l'est, est beaucoup plus périlleuse qu'on ne le pense; on a à traverser un pays montagneux où il n'existe que des sentiers impraticables pour les voitures et l'artillerie montée. Les régiments n'y peuvent marcher que par le flanc et sont obligés de traîner à leur suite une grande quantité d'animaux pour porter les vivres et les munitions, et ils sont exposés à être continuellement harcelés par des ennemis courageux qui coupent toutes les communications avec la côte. Si les vivres et les munitions viennent à manquer, l'armée accablée de fatigue et de besoins, ne trouve aucune ressource dans un pays, dont tous les habitants fuient à son approche, emportent avec eux jusqu'aux meubles de leurs maisons; elle est obligée de revenir sur ses pas, et a sur le dos des nuées de Barbares qui ne lui laissent aucun repos ni jour ni nuit.

[1] Voyez la relation de la guerre en Afrique.

LE LIEUTENANT-COLONEL MAREY.

Je dois dire ici quelques mots sur un homme qui rend de grands services à la France, tant par sa bravoure que par son influence sur les Arabes chez lesquels il jouit d'une entière confiance. — Marey, dit-on, est d'origine française, mais depuis longtemps il a embrassé la religion musulmane, et aujourd'hui il est plus fidèle observateur de l'islamisme qu'aucun des naturels de la Barbarie. Voici la circonstance qui m'a fait connaître de plus près ce brave militaire. — Pendant mon séjour en Afrique, des soldats de notre légion avaient quitté le drapeau de la France, pour vivre de pillage au milieu des Arabes, mais ceux-ci, après les avoir mutilés et massacrés, en rejetèrent les restes dans les lignes du camp français. Mon imagination s'épouvante encore aujourd'hui au souvenir de cet horrible spectacle, qui frappa ma vue devant les casernes des Zouaves, situées hors de la ville non loin de la porte Babazoun. Une douzaine de Kabyles groupés sur mon passage, arrêtèrent ma marche, et les éclats effrayants de leur rire guttural attirèrent mon attention; je suivis leurs regards dirigés avec une inconcevable expression de férocité vers un objet élevé. C'étaient trois têtes d'hommes, clouées par les oreilles, sur la grande porte d'entrée du quartier; je voyais ces têtes laisser tomber goutte à goutte du nez, de la bouche et du cou tranchés, un sang noir et épais. Voilà la justice française et la justice arabe, dit le chef des spahis, qui vint s'approcher de notre groupe: justice française, dis-je, oui justice française, et justice arabe répéta avec le calme le plus parfait, le commandant Marey, aujourd'hui colonel, chef de trois escadrons de spahis et Aga des Arabes de la plaine. Justice arabe, dit-il, car ils ont la tête tranchée, et justice française, car c'est moi qui fis clouer ces têtes sur cette porte, afin de faire comprendre à tous les soldats que la désertion est punie doublement et de telle manière.

Il m'invita à entrer chez lui; son logement était situé dans l'intérieur du quartier. Un mauvais escalier découvert, de douze marches en pierres non cimentées conduit à une terrasse longeant le carré des bâtiments de la caserne, et faisant face à la rue. Au niveau de cette terrasse est une espèce de galerie avec plusieurs portes; l'une d'elles, voisine de l'escalier, s'ouvre sur le logement du colonel Marey. Il y a d'abord une petite antichambre, dont les murs, blanchis à la chaux, sont tapissés de cordes, de bâtons, d'une forte traverse ronde, le tout taché de sang, et indiquant les instruments disciplinaires destinés aux Arabes. Jamais, me dit le commandant, un Arabe ne pénètre dans ma chambre, avant d'avoir passé quelques minutes d'attente dans cette pièce; il se rappelle en regardant la muraille, que le châtiment suit la faute, et j'ai plus de foi dans cette réflexion intuitive que dans l'effet religieux d'un passage du Coran. La chambre du commandant offre à la vue autant le désordre d'un appartement de garçon que le témoignage de l'insouciance d'un Arabe. Des armes en grande quantité, et de grand prix, sont suspendues dans toute la longueur de la chambre, poignards, fusils, yatagans, handjars, pistolets, javelots, tout un arsenal; un petit divan orné de coussins maures, une table de bois blanc couverte d'un tapis turc laminé d'or, et chargée de papiers,

[illegible]



FONTAINE AUX ENVIRONS D'ALGER

[illegible]

de livres, de cigares, de chapelets turcs en feuille de rose, un Coran, et quelques ouvrages arabes. Çà et là des chaussures, des éperons arabes, des pipes de toute grandeur, un porte-manteau, plusieurs costumes très-riches d'officier de spahis, puis des bournous noirs, blancs et rouges, et en outre, la chambre pleine de fumée de tabac turc, capable de vous saisir à la gorge ou au cerveau. Le commandant Marey m'a fait complètement illusion, avec sa belle et noble tête, sa longue barbe tombant sur la poitrine, son regard calme et sévère; le maintien grave de sa physionomie est tel, que dans la gaîté même, il ne laisse voir qu'un demi-sourire. Dans la conversation il me parla des déserteurs et de la peine qu'on inflige aux coupables, et dont nous avions vu devant les casernes un si terrible exemple.

VII. MEDEA.

Avant de parler de cette ville je décrirai la route qui y conduit et toutes les difficultés qu'a rencontrées l'armée française avant la prise de cette place. Le chemin qui conduit d'Alger à Medea, va perpendiculairement à la chaîne du petit Atlas qu'il traverse tout entière; à une lieue de ces montagnes, près du chemin, coule un ruisseau assez considérable, bordé par des champs cultivés, plantés d'oliviers qui sont si nombreux au commencement de la pente qu'ils forment un bois assez épais, mais que nos bivouacs nombreux ont un peu éclairci. Quand on est entré dans les montagnes, le sentier n'est plus praticable que pour les bêtes de somme, cependant toute notre cavalerie y passa et nous sommes parvenus à faire suivre notre artillerie de montagne. Ce sentier est dominé à gauche par les monts de Mouraya qui s'élèvent presque perpendiculairement; à plus de trois cents mètres, au-dessus, se trouve une vallée profonde, et de temps à autre il se présente des ravins escarpés; on arrive, enfin, au col de Tenia, si célèbre par la défaite du Bey de Titteri. On ne trouve le long de ce sentier que quelques groupes de misérables cabanes, avec des haies de cactus. Dans la vallée de droite on voit quelques petites maisons construites en pierres et couvertes en chaume, autour desquelles il y avait des jardins et des champs assez bien cultivés. Toute la surface des montagnes est couverte de broussailles ou de forêts composées de chênes verts et de lièges. Beaucoup de petits ruisseaux, dont l'eau est excellente à boire, coulent le long des flancs pour se rendre dans le fond de la grande vallée. Çà et là, de grosses masses de roches calcaires sortent du milieu des broussailles, et, suspendues au-dessus du chemin, semblent menacer le voyageur qui le suit.

Environ trois heures après avoir quitté la Haouche de l'Aga, on rencontre une barre au-dessus de laquelle s'élèvent deux montagnes en pain de sucre, très-pointues, qui laissent entre elles un col vers lequel on voit se diriger le chemin: c'est le col de Tenia, par où on est obligé de passer pour franchir la crête; on arrive jusqu'auprès de ce col par une pente assez douce,

9.

mais ensuite il faut gravir, pendant un quart d'heure, un escarpement à pic, le long duquel le chemin fait beaucoup de sinuosités. Quand on a atteint la partie supérieure, on passe dans les rochers par une coupure qui n'a pas plus de deux mètres de large, et où une cinquantaine d'hommes bien déterminés pourraient arrêter une armée pendant plusieurs jours; cependant le général Achard y passa à la tête d'un bataillon du 37e régiment de ligne, quoique le passage fût défendu par deux mille Turcs, Arabes et Barbares, et par deux pièces de campagne. Après avoir franchi le col, on arrive sur un petit plateau dominé par deux montagnes en forme de pain de sucre et une autre couverte de bois, qui se trouve sur la gauche. Les alentours du col de Tenia sont boisés de même que tout le pays que l'on a encore à traverser jusqu'au pied de la chaîne du côté du sud; les bois sont toujours composés de liéges et de chênes verts. C'est ici que se trouvent les plus beaux de ces arbres qu'on rencontre en Afrique; il y en a quelques-uns qui peuvent avoir un mètre de diamètre, et douze ou quinze de hauteur, mais ils ne sont pas droits, et l'on aurait beaucoup de peine à en choisir qui fussent propres à la charpente. Nous ne trouvâmes sur le col de Tenia d'autres traces d'habitations que les ruines d'une petite maison en maçonnerie. Il n'y a pas non plus une seule goutte d'eau, mais un ruisseau assez grand coule dans le fond d'une grande vallée que l'on rencontre en descendant, à un quart de lieue plus loin. Pour y arriver, l'on suit un chemin frayé à travers les rochers, mais presque impraticable, quoiqu'il soit à peu près droit et que la pente soit peu rapide; on marche ensuite par un chemin tortueux, qui tantôt est pavé et tantôt ne l'est pas, dans lequel il faut avoir bien soin de tenir les chevaux par la bride pour qu'ils ne tombent pas; nous y avons cependant fait passer notre artillerie de montagne, que nous avions beaucoup de peine à monter au col. En continuant à descendre, on va jusqu'à une lieue du col, sans rencontrer aucune habitation ni un champ cultivé. A cette distance, on trouve à droite et à gauche des groupes de cabanes en roseau et en branches d'arbres, qui appartiennent à la tribu de Tenia; celles de gauche sont au milieu du bois, mais celles de droite sont entourées de jardins et de champs cultivés. En jetant alors ses regards devant soi, on voit un pays extrêmement aride, composé de collines marneuses dont la partie supérieure est couverte de sables et de grès: ce sont les collines tertiaires subatlantiques.

Une demi-lieue plus loin, après avoir passé par un endroit où le chemin allant en serpentant conduit au-dessus d'un ravin profond dans lequel coule un ruisseau abondant, on trouve les filons de cuivre carbonaté. Ensuite sans trouver rien de remarquable, pas même une cabane, on arrive en moins d'une heure au pied des montagnes; là s'étend une plaine longue et étroite, de chaque côté de laquelle partent deux grandes vallées, dont l'une se dirige à l'est, et l'autre à l'ouest. Au milieu de la petite plaine qui sépare les montagnes des collines, se trouve un très-beau bois d'oliviers, dans lequel il y a plusieurs mauvaises cabanes; cet endroit s'appelle Zeboudazara.

En sortant du bois, on monte doucement sur un sol incliné; le plateau du Nador est entièrement aride, à l'exception d'un autre bois d'oliviers qui se trouve à peu près au milieu de la pente. Ce plateau est bordé par deux grandes vallées dans lesquelles on aperçoit des bosquets d'oliviers épars qui défendent quelques cabanes contre les rayons brûlants du soleil. En



[illegible]

[illegible] Strasbourg

arrivant à la ligne de partage des eaux de Nador, on passe à côté de deux petits mamelons qui dominent le chemin. Après avoir dépassé ces mamelons, on marche sur un sol plat, et on trouve bientôt un ruisseau assez considérable qui descend de la montagne et coule dans la vallée de droite. Peu après on en rencontre un autre, et le chemin qui jusque-là s'était presque constamment dirigé vers le nord, tourne à l'est, et l'on a alors devant soi une grande vallée au milieu de laquelle on aperçoit la ville de Medea, bâtie sur un petit mamelon, et située à une lieue de distance.

En arrivant à cette ville, on voit sur la gauche quelques maisons de campagne, situées au milieu de vignes et de vergers, entourés de haies; ces maisons sont construites en pierres et couvertes en tuiles. Avant d'entrer dans la ville, on passe sous un aqueduc très-élevé qui amène les eaux des collines qui sont au nord; cet aqueduc se compose de deux rangs d'arcades à plein cintre dont le premier est beaucoup plus élevé que le second. Il est construit très-solidement en chaux et en sable, avec des pierres et des briques mélangées; parmi ces pierres on en remarque plusieurs très-grosses, taillées en parallélipipèdes rectangles et qui paraissent provenir d'anciennes constructions romaines. L'aqueduc aboutit à une batterie dont la maçonnerie est fort grossière; elle paraît avoir été élevée là pour empêcher que les ennemis ne viennent détruire l'aqueduc. Deux portes pour entrer à Medea se trouvent du côté de l'aqueduc, une près de la batterie, et l'autre un peu plus bas à gauche, et à laquelle on arrive en suivant la route; ces portes sont larges, mais un peu basses, voûtées circulairement et couvertes en tuiles. En entrant par celle de la route, on arrive dans une rue assez large, de chaque côté de laquelle il y a de petits trottoirs, un canal se trouve au milieu. Cette rue traverse la ville dans toute sa longueur, et plusieurs autres plus petites viennent y aboutir; elles sont toutes garnies de trottoirs avec un canal au milieu.

Medea est bâtie sur une colline, dont la hauteur ne dépasse guère celle de l'aqueduc, escarpée à l'ouest et descendant doucement vers l'orient, en sorte que de ce côté, on découvre la ville entiere; la couleur brune de ses maisons et les tuiles dont elles sont couvertes, lui donnent tout à fait l'aspect des bourgs de la Bourgogne. Le pays environnant ressemble aussi à celui de cette contrée: ce sont des champs entourés de haies et d'épines, puis des vignes au milieu desquelles on remarque les mêmes arbres qu'en France. Les agavés, les cactus, les grenadiers, les orangers ont entièrement disparu, et le voyageur étonné se croit transporté en Europe. Quoique les maisons de Medea, construites en pierres, aient un aspect bien différent de celles d'Alger et de Belida, elles sont cependant distribuées de la même manière dans l'intérieur. Chacune se compose d'une cour carrée, autour de laquelle les appartements sont disposés; elles n'ont toutes qu'un rez-de-chaussée et un premier étage; les galeries qui sont autour de la cour sont presque toujours soutenues par des piliers au lieu de colonnes, ce n'est que dans le palais où il y a des colonnes en grès blanchi à la chaux. En général, tout l'intérieur des maisons est blanchi de cette manière, mais à l'extérieur on ne s'en donne pas la peine. L'entrée de chaque maison est presque toujours une étable à vaches par laquelle on est obligé de passer. Il y a dans la ville plusieurs fontaines alimentées par l'aqueduc; ces fontaines sont beaucoup moins élégantes que celles d'Alger; elles se composent toutes d'un renfoncement dans le mur, avec un robinet en cuivre, qu'on ouvre et ferme à volonté. Les boutiques sont presque toutes dans la grande rue, et sur une place longue et

étroite à laquelle touche cette rue; elles sont absolument les mêmes qu'à Alger, et presque toutes occupées par des Juifs épiciers et marchands de tabac. Sur la place où se tient le marché, on remarque un assez joli café moresque avec plusieurs rangées de colonnes en pierres, au milieu duquel jaillit un très-beau jet-d'eau. On compte quatre mosquées à Medea; elles sont couvertes de tuiles creuses comme toutes les maisons, mais l'intérieur est tout autrement disposé que celui des mosquées d'Alger. On y remarque trois corps de bâtiments perpendiculaires entre eux, dont les deux parallèles forment de petites ailes sous lesquelles il y a des arcades. Dans celle de gauche on voit l'entrée d'une école publique; il en existe ainsi plusieurs dans les rues de la ville. Le mode d'éducation est absolument le même qu'à Alger, chaque maître n'a que douze ou quinze élèves au plus.

Medea était la résidence du Bey de Titteri. Il y avait dans cette ville une caserne de janissaires entièrement semblable à celle d'Alger, plusieurs belles maisons occupées par les principaux officiers turcs, un grand bâtiment carré non fortifié, contenant des magasins, que l'on appelait Kasba, enfin un palais qui, lors de notre arrivée, était habité par le fils du Bey; son père occupait une jolie maison de campagne située à une demi-lieue de la ville. L'extérieur de ce palais ne diffère point de celui des maisons particulières, on y entre par deux portes voûtées, dont la première a un petit porche surmonté d'un corps avancé avec une croisée grillée, la seule que l'on aperçoive à l'extérieur du bâtiment. Après avoir passé cette porte, on arrive par un corridor dans une grande cour carrée, pavée en marbre blanc, entourée d'une galerie avec des arcades d'architecture mauresque, à un seul étage et dans lesquelles donnent les portes et les fenêtres des appartements. Cette cour communique à une autre plus petite, par un corridor, garni également d'un double rang de galeries, mais qui n'ont point de colonnes et de voûtes en ogive; ce sont tout simplement de gros piliers en pierre, supportant les pièces de bois qui forment un plancher, sur lequel est construit le premier étage, c'étaient là l'office, les magasins et la basse-cour du palais. Nous y trouvâmes plusieurs grandes chambres remplies d'orge et de blé, et quelques cabinets, dans lesquels il y avait des peaux de mouton et de vieux tapis. Une quarantaine de poules et une douzaine de pigeons blancs erraient au milieu de la cour, et dans les galeries il y avait aussi une gazelle que nous laissâmes échapper. Devant la seconde porte d'entrée se trouvait une étable à vaches. L'office était une des grandes pièces du rez-de-chaussée; nous y avons trouvé une peau de chèvre remplie d'un lait excellent et que nous avons bu avec beaucoup de plaisir; une autre, pendue au plancher avec trois cordes, contenait du beurre à moitié fait. Ceci fait présumer que, pour faire le beurre, les habitants de Medea suspendent la peau qui contient la crême et la secouent jusqu'à ce que le beurre soit fait. Il y avait encore dans cette office beaucoup de grands pots garnis de viande de mouton conservée dans de la graisse, des sacs de couscousou, des cruches d'huile âcre, un panier plein de cordons épluchés, et enfin une grande jarre en terre cuite, remplies de vin cuit très-épais. Tout le palais avait été démeublé avant l'arrivée de notre armée, mais il y restait encore quelques ustensiles de cuisine, faits avec le même bronze étamé que ceux d'Alger.

Un mur d'enceinte assez élevé construit en pierres règne tout autour de Medea. On entre dans cette ville par cinq portes dont deux, que j'ai déjà mentionnées, sont du côté du nord, et les trois autres au sud, à l'est et à l'ouest. Les portes ne sont



défendues que par quelques petites meurtrières pratiquées au-dessus, et par lesquelles on peut tirer avec des fusils sur ceux qui viendraient les attaquer en face. Au-dessus de celle du sud il y a une batterie absolument semblable à celle qui se trouve à côté de l'aqueduc; cette batterie était armée de deux longues couleuvrines en bronze du calibre de huit, il y en avait quatre dans celle de l'aqueduc. Les écussons qui sont encore sur ces pièces prouvent qu'elles ont appartenu aux Espagnols. Sur l'une d'elles on remarque la vierge tenant son fils dans ses bras. Ces pièces étaient montées sur des affûts de siége moins massifs que ceux d'Alger, mais très-mauvais. Leur approvisionnement consistait en quelques livres de poudre et trois cents boulets rouillés, tous d'un calibre inférieur à celui des pièces.

Medea peut avoir sept mille habitants, parmi lesquels il y avait mille Turcs et Koulouglis, plusieurs familles nègres, cinquante familles juives; tout le reste se compose d'hommes tenant le milieu entre les Arabes et Maures que l'on nomme Morabites, qui habitent aussi un district du désert au sud d'Alger, où ils cultivent un peu les céréales et entretiennent beaucoup de dattiers: c'est un peuple tranquille, plein de bonne foi et très-actif. A son caractère on reconnaît parfaitement les habitants de Medea, ils n'ont jamais trompé les Français après s'être rendus à eux. Ils ont vécu en très-bonne intelligence avec la garnison que nous avions laissée dans leurs murs, et ont pris les armes toutes les fois qu'ils ont été attaqués par les peuplades des environs. Les 20ᵉ et 28ᵉ régiments de ligne, restés à Medea pendant près de deux mois, n'ont eu qu'à se louer des habitants de cette ville. Nos soldats, attaqués par dix mille ennemis et manquant de munitions, n'ont point eu à douter un seul instant de la fidélité des habitants de Medea qui les ont puissamment secondés dans toutes les affaires, quoique les assaillants leur eussent fait des propositions très-avantageuses, pour les déterminer à agir avec eux contre les Français. Quand la garnison fut obligée d'abandonner Medea, poursuivie par une nuée de barbares, contre lesquels il était impossible de défendre la ville, les habitants ne prirent point les armes quoiqu'ils eussent pu le faire sans crainte, et que leur sécurité l'exigeât; ils aimèrent mieux s'exposer à la fureur de leurs compatriotes que de combattre des alliés qui étaient alors obligés de fuir. Tous les Morabites que nous avions occasion de voir à Medea étaient des hommes très-affables, leurs enfants badinaient avec nous, et souriaient toutes les fois que nous leur faisions des caresses.

Les habitants de Medea sont vêtus absolument comme les Arabes, les femmes des gens un peu aisés, sont mises et voilées comme les Algériennes, mais celles des pauvres s'habillent comme les Bédouines, sans voile; seulement elles jettent une pièce de laine sur la tête quand elles descendent dans la rue. Chaque homme paraît avoir usé de la permission que lui donne le Coran, d'avoir plusieurs femmes: car le lendemain de l'arrivée des Français, toutes les familles qui avaient fui à notre approche rentrèrent dans la ville, et on a vu quelques hommes conduire jusqu'à douze femmes, aucun n'en avait moins de quatre. Malgré leur bon naturel, ces hommes sont extrêmement prompts à se venger des offenses qu'on leur fait, et quand ils ne peuvent y parvenir sur-le-champ ou au bout d'un certain temps, leur haine passe de père en fils, surtout si c'est un meurtre qui a été commis dans une famille: le sang ne peut être lavé que par le sang, disent-ils, et de là des haines implacables et perpétuelles.

Les habitants de Medea se battent en duel pour des insultes faites à eux ou à leurs femmes, ou pour des torts qu'on leur a causés. Pendant la présence des Français dans cette ville, il y eut un duel entre deux frères, dont l'un avait refusé de prêter de l'argent à l'autre, qui était allé lui en demander, en lui protestant qu'il se trouvait réduit à la dernière extrémité. Le demandeur tua son frère; aussitôt après il revint chez lui, prit tout ce qu'il put emporter et se sauva dans les montagnes. On nous assura, que quand il y aurait passé trois ans, il pourrait revenir dans la ville et y vivre tranquillement, sans être inquiété le moins du monde. On nous a dit aussi, que c'était là une coutume existant depuis un temps immémorial, mais que, si on voulait donner cent boudjoux au bey, on pouvait rester chez soi, sans que personne eût le droit de vous inquiéter. Mais quand même on a payé le sang que l'on a versé, soit avec de l'argent, soit par un exil de trois ans, les parents du mort ne conservent pas moins une haine implacable contre le meurtrier et cherchent toutes les occasions de le tuer; une femme, dont le mari est mort en duel, coupe un morceau de l'oreille à son fils encore à la mamelle, et dès qu'il peut la comprendre elle ne cesse de lui répéter qu'il doit venger la mort de son père, et qu'elle lui a coupé l'oreille afin qu'il n'oublie jamais ce devoir sacré.

La seule vue des vignes, des vergers et des champs cultivés qui environnent Medea, annonce que les habitants ne sont pas aussi paresseux que les Maures et les Arabes. Pendant que nous étions chez eux, il était tout naturel qu'un assez grand nombre vînt rôder autour de nous pour nous voir, mais nous n'en rencontrions presque point accroupis dans les rues, occupés seulement à fumer leur pipe; au contraire, tous ceux qui étaient dans les cafés ou qui causaient devant les boutiques, tricotaient, avec de grosses aiguilles en fer très-courtes, des chaussettes de laine tout à fait semblables aux nôtres, et qu'ils mettent dans leurs souliers pendant l'hiver; les femmes s'occupent beaucoup des travaux du ménage. Les Morabites aiment beaucoup la chasse, nous en avons vu qui avaient des chiens assez bien dressés, et de fort beaux fusils doubles de fabrique anglaise. La chasse qu'ils préfèrent est celle des bêtes féroces, qui sont en assez grand nombre dans les montagnes du petit Atlas. Quand ils ont découvert un endroit où se tient un tigre, par exemple, ils y vont armés simplement d'un yatagan, et l'excitent jusqu'à ce qu'il se mette à les poursuivre; alors ils montent sur un arbre avec une grande agilité, l'animal les suit, et aussitôt qu'ils le voient s'approcher, ils lui coupent les pattes de devant d'un coup de yatagan, le tigre tombe alors par terre, ils descendent et achèvent de le tuer. Ils font aussi la chasse au lion, mais toujours à cheval, et surtout ils cherchent à lui prendre les petits. Il y a à Medea quelques menuisiers, charpentiers, forgerons et des tanneurs, qui suivent absolument la même routine que ceux d'Alger. On trouve près de la place du marché un grand nombre de pots en terre enfoncés dans le sol, et dans lesquels il y a des peaux avec du tan. On pile le café, on coupe et râpe le tabac comme à Alger, on vend de la bougie jaune et blanche, mais jamais des chandelles; dans les maisons on brûle beaucoup d'huile pour éclairer avec des lampes en terre cuite comme celles d'Alger. Il y a des tisserands qui fabriquent des bournous grossiers, des habits et un peu de toile. Les cordonniers sont beaucoup moins nombreux qu'à Alger et à Blida. Les habitants de Medea, Juifs ou Musulmans, font de leurs raisins du vin blanc, qui est assez agréable. Ils font aussi des confitures de vin cuit, de fruits secs et particulièrement de raisins, qui sont fort bons. C'est à Medea qu'on fabrique la plus grande partie de ces grands saucissons bruns avec des amandes au milieu, que





ARMES ET USTENSILS DE MÉNAGE

l'on voit dans les boutiques d'épicerie à Alger, c'est de la pâte de blé, au milieu de laquelle on enferme, en la pétrissant avec la main, un chapelet d'amandes crues, enfilées à un morceau de gros fil, et que l'on fait cuire ensuite dans le jus de raisin; ce mets est assez bon, les Algériens estiment surtout celui qui vient de Miliana.

Les habitants de Medea ont très-peu de troupeaux; leur principale industrie est l'agriculture; les champs et les jardins forment toute leur richesse; dans les jardins qui sont au sud de la ville, on voit beaucoup de légumes: il y avait surtout des choux cabus magnifiques. La fertilité de la terre est telle, que le blé et l'orge qu'elle produit suffit, non-seulement aux besoins des habitants, mais les met encore à même d'en vendre une quantité considérable. Dans beaucoup de maisons, on a des moulins à bras, composés de deux pierres; une femme tourne avec une seule main la pierre supérieure; ces moulins servent à fournir la farine nécessaire à la nourriture des gens de la maison; mais il y a, en dehors de la ville et près du mur des remparts, du côté du sud, plusieurs moulins à chevaux, qui ressemblent tout à fait à ceux d'Alger. Pour cuire le pain, il existe dans l'intérieur de la ville un grand nombre de fours publics, dans lesquels on entretient du feu pendant toute la journée, et où chacun vient apporter sa pâte. Le pain de Medea n'est pas meilleur que celui d'Alger.

Les juifs de Medea sont habillés comme les Mozabites, excepté le bonnet qui est noir. Quoiqu'ils jouent ici le même rôle qu'à Blida et à Alger, ils sont cependant moins abjects que ceux de ces deux villes. Du côté de l'est, devant Medea, il y a un vaste cimetière, dont les tombeaux sont en grès, et construits de la même manière qu'à Alger. Au milieu de ces tombeaux, on remarque plusieurs marabouts avec un dôme rond, et blanchis à la chaux, mais qui sont tous couverts d'un toit carré en tuiles, soutenu par plusieurs piliers blancs. Autour de quelques-uns de ces marabouts, on voit des petites galeries formées par des colonnes qui soutiennent des arcades circulaires, et au-dessus desquelles se trouve encore un toit en tuiles. Toutes les collines qui forment le sol environnant Medea, sont couvertes de vignes plantées d'arbres et de champs cultivés, entourés de haies jusqu'à plus d'une demi-lieue. Du côté du sud-est, les cultures s'étendent bien au delà de la maison de campagne du bey, qui est située sur un plateau à une demi-lieue de la ville; on y va par un chemin assez beau, mais sur le long duquel il n'existe aucun fossé pour empêcher les habitants de la campagne de venir l'intercepter quand bon leur semble.

La maison de campagne du bey se composait d'un grand corps de logis oblong, dans lequel il y avait d'assez beaux appartements décorés à la mauresque; plusieurs cours avec des arcades autour, tenaient à ce bâtiment. Une de ces cours, dont les arcades servaient d'écuries, devait être un quartier de cavalerie; une autre, entourée de logements assez bien tenus, était probablement la caserne des janissaires; partout il existait des fontaines très-propres. Un jardin très-mesquin pour un prince et des champs avec des arbres, entouraient la maison. En jetant les yeux du côté de l'est au sud, du haut du plateau sur lequel est bâtie la maison de campagne du bey, on découvre une grande étendue de pays, occupée par des collines arides et couvertes de broussailles, entre lesquelles on aperçoit çà et là des cabanes avec quelques lambeaux de terrain cultivé.

Plusieurs officiers du génie et d'artillerie de l'armée qui a fait l'expédition de 1831 contre Medea, sont allés en amateurs à trois lieues plus au sud de Medea; ils ont assuré que de ce côté de la ville il y a beaucoup de cabanes et de champs

cultivés, des vergers remplis d'arbres superbes, dont les branches étaient entrelacées par des ceps de vigne garnis d'une quantité de raisins. Ils ont trouvé, sur le plateau Aouarah, les restes d'un fort romain construit avec d'énormes pierres de taille en parallélipipèdes. On reconnaissait encore parfaitement le périmètre d'une tour ronde, et une enceinte de murs carrée, un chemin pavé de larges dalles aussi bien taillées et aussi anciennes que les pierres du mur, aboutissait à ce fort. Toutes les montagnes de Medea, dans une circonférence de dix lieues, sont habitées par des tribus de Berberes, pillardes et extrêmement belliqueuses. Ces Arabes cultivent la terre; ils ont beaucoup de chevaux et de nombreux troupeaux; malgré cela, ils sont toujours en course pour piller les voyageurs, et même leurs voisins, sur les terres desquels ils ne peuvent jamais passer sans commettre quelques dégâts. Ils viennent souvent dévaster la campagne de Medea au moment des récoltes, et quelquefois ils parviennent à enlever une partie des fruits, malgré tous les efforts des habitants, qui sont cependant des guerriers courageux; mais les Berberes étant toujours aux aguets, leur tombent dessus quand ils ne s'y attendent pas. Ces peuples sont indomptables, et ils n'ont point de foi; ils promettent tout quand ils sont dans l'embarras, et violent leurs serments aussitôt qu'ils en sont délivrés. D'après cela, si on est dans l'intention de former quelques établissements à Medea, il est indispensable de construire des petits forts autour de la ville, sur les principales positions, pour empêcher leurs courses, et d'avoir un escadron de cavalerie monté sur des chevaux du pays, pour donner la chasse à leurs bandes toutes les fois qu'elles se présenteraient. On trouve dans le pays assez de grains et de légumes, mais il n'y a point de fourrages pour les chevaux; le bois est si rare, qu'au bout d'un mois de séjour, quatre bataillons qu'on y avait laissés, furent obligés de brûler les arbres des vergers pour faire leur cuisine; et sans bois il serait impossible d'y passer l'hiver, car il y fait extrêmement froid. Cette ville n'est donc pas favorable à une position militaire, et elle ne devrait être occupée qu'autant que la colonie s'étendrait au delà du petit Atlas.

Le maréchal Clauzel avait le projet de pousser les reconnaissances à une certaine distance dans les environs; mais le manque de munitions de guerre et de vivres a empêché l'exécution de ces projets. D'après les renseignements pris auprès des gens du pays sur les relations qu'ils ont avec les autres villes et la distance en journées de marche qui les en séparent, on peut aller, dans une demi-journée, à pied, de Medea à Blida, en passant par la vallée du Ouad-Kebir, ou celle de Chiffa, dans lesquelles il y a un sentier impraticable pour les chevaux; il y a une bonne journée de marche jusqu'à Miliana, et ils nous montrèrent du doigt une grosse montagne située à l'ouest, au pied de laquelle se trouve cette ville. Quand on leur adressait des questions sur le lac du Titterie, marqué sur plusieurs cartes, ils répondaient qu'ils ne le connaissaient pas; cependant un vieillard prétendait l'avoir vu, et ajouta qu'il fallait deux journées de marche pour y arriver. Beaucoup d'entre eux étaient allés jusqu'au Sahara, et, pour nous en donner une idée, ils plaçaient la main obliquement en la descendant jusqu'à terre, pour désigner une chaîne de montagnes (le grand Atlas); ensuite ils écartaient les mains horizontalement, autant que possible, pour nous faire comprendre que le désert est tout plat. Interrogés sur la distance, les uns la portèrent jusqu'à vingt jours de marche, d'autres assurèrent qu'il n'y en avait que dix. D'après cela, on peut croire que, depuis les bords de la mer





jusqu'au grand désert, il n'y a pas moins de cent lieues. On peut aller en six jours de Medea à Constantine, en suivant les sentiers praticables aux chevaux et aux mulets, et qui passent à travers des montagnes; ainsi, on en est beaucoup plus près que d'Alger, d'où il faut, pour s'y rendre, neuf journées de marche.

A l'égard de ce grand fleuve, nommé Chelif, auquel les géographes donnent plus de cent lieues de longueur, qui traverse le lac de Titterie, et va se jeter dans la Méditerranée près de Mostaganem, nous n'avons pu obtenir que des renseignements très-incomplets de la part des habitants. Quant à l'Aouarah, on ne l'a pas rencontré, ni aucun de ses affluents, comme on l'avait espéré.

VIII. ORAN.

Toutes les communications entre Alger et Oran se font par mer: c'est un service régulier d'un bateau à vapeur appartenant à l'État. La route par terre est un chemin impraticable pour les voitures; cependant elle est fréquentée par des marchands qui transportent leurs marchandises sur des chameaux, des chevaux ou des mulets. La distance d'Alger à Oran, par la ligne droite, est de soixante-seize lieues; mais en allant par caravanes, on met dix journées entières pour s'y rendre. Chaque soir les voyageurs campent sous des tentes qu'ils portent avec eux, ou bien ils logent dans les douars qu'ils trouvent le long du chemin, et dans lesquels on leur donne toujours l'hospitalité. Le chef de la tribu, qui vient recevoir la caravane à son arrivée, lui annonce ordinairement qu'elle peut passer chez lui la nuit en toute sécurité, et qu'il répond qu'aucun des habitants de sa tribu ne lui fera le moindre tort. S'il arrive que, malgré cette assurance, quelques effets aient été dérobés, ou qu'un voyageur ait été insulté, il suffit d'en prévenir le chef; aussitôt le coupable est arrêté et forcé de réparer le tort qu'il a causé. Pendant le premier jour de marche, on suit la route de Blida jusqu'à Bouffarik; là on prend à droite, et on va passer à gué la Chiffa, à trois lieues plus loin, et coucher dans une ferme, dont la distance d'Alger est d'environ dix lieues. La seconde journée, on continue à suivre la plaine de la Metidja jusqu'à l'Haouch-Kaït-Sef, près de laquelle on traverse l'Afroun ou Ouad-Jer; on entre alors dans la montagne du petit Atlas, où la route est extrêmement mauvaise, et bordée de très-beaux oliviers; après être entré dans les montagnes, on arrive dans la vallée du Ouad-Jer. C'est un défilé étroit, qui n'a bien souvent que cinquante pas de large. Ici le chemin est extrêmement difficile, et dans l'espace de cinq heures de marche, on traverse treize fois la rivière sans rencontrer un seul pont. Le soir on arrive à un endroit nommé Emjenivet, où il n'y a que quelques mauvaises cabanes, dans les-

quelles il est tout à fait impossible de loger; on est obligé de camper sous les tentes, et, pendant la nuit, de bien garder les bagages, pour empêcher qu'ils ne soient volés par les habitants, qui ne manquent jamais de rançonner des voyageurs, et même de les dévaliser quand ils sont plus forts qu'eux.

Dans la troisième journée, après avoir quitté le Ouàd-Jer, on arrive à un vieux fort à demi-ruiné; ce fort était autrefois occupé par un détachement de cavalerie de l'aga. Il y a dans les environs un assez grand nombre des tentes de Bédouins: on les porte jusqu'à cinquante. Dans cet endroit, on passe la nuit, ou, si l'on est décidé à marcher plus loin, on va jusqu'au pied d'une grande montagne, El-Gantas, située trois lieues plus loin. Cette montagne est formée d'une terre blanche qui se délaye très-facilement, en sorte que, dès qu'il a plu, le chemin devient très-glissant et très-difficile.

Le lendemain, quatrième journée, on passe la montagne, ce qui exige une demi-heure pour monter, et à peu près autant pour descendre; ici la route est droite et fort large. Le sommet d'El-Gantas est un petit plateau, que l'on met un quart d'heure à traverser; de ce plateau on découvre un beau pays au sud, et une grande partie du cours du Chelif, que l'on aperçoit devant soi. A moitié du chemin, en descendant, il y a une excellente fontaine, nommée Aïn-Sultan (fontaine du Sultan). Quand on est arrivé au pied de la montagne, on se trouve dans une vaste plaine habitée par une grande quantité de tribus nomades, dont les tentes couvrent le sol: on la nomme Roucharchevet; on n'y voit presque point d'arbres, mais elle est cependant bien cultivée d'orge, et surtout de riz. Un grand ruisseau, qui vient de Miliana, distribue ses eaux dans une infinité de petits canaux, pratiqués exprès pour arroser des rizières.

Le long de ce ruisseau se trouvent les ruines d'une ville antique, au milieu desquelles les caravanes passent la nuit; ces ruines ne sont qu'à une demi-lieu de Miliana, que l'on voit parfaitement du côté du sud. Le cinquième jour, une heure après avoir quitté les ruines, on arrive au Chelif, où sont de petites collines bien cultivées, mais point d'habitation, pas même des tentes. Plus loin, est un pont, et à une lieue de là une grande fontaine, Aïn-Defla, et dont l'eau est excellente. Une demi-heure après avoir quitté la fontaine, on passe au pied d'une grande montagne, sur les flancs de laquelle il y a beaucoup de tentes, ainsi que dans la plaine qui l'avoisine du côté du nord; on récolte sur cette plaine du blé, de l'orge; les tribus nomades qui y sont campées, ont une grande quantité de bestiaux. On marche pendant trois ou quatre heures dans la plaine, au milieu des tentes et des champs cultivés, sans rien rencontrer de remarquable; mais, on arrive après à une rivière, Ouad-el-Fedda (rivière d'argent), que l'on passe à gué, bien qu'elle soit considérable, et dont l'eau est fort bonne à boire. On continue à suivre la plaine, et le soir on arrive à un endroit nommé Bagdadi, habité par une tribu nombreuse, et dont le chef est logé dans une maison; c'est un très-brave homme, qui reçoit bien tout le monde indistinctement. Quand il voit arriver une caravane, il va au devant pour lui offrir l'hospitalité. Lorsque les voyageurs ont déchargé leurs bagages, il vient avec plusieurs esclaves noirs qui apportent du café, du beurre et du pain, dont il fait présent aux voyageurs; bien souvent il les invite à souper avec lui.

Le sixième jour, et à quatre lieues de là, on trouve tout près de Chelif l'enceinte d'une ancienne ville romaine très-grande,



Jungn in del — Sandmann lith — Lith. de Simon fils à Strasbourg

dans laquelle on voit plusieurs colonnes encore debout, et les sous-bassements de presque toutes les maisons. On traverse ces ruines, et on continue à marcher dans la plaine par un fort beau chemin, pendant quatre ou cinq heures, au bout desquelles on arrive à un endroit appelé Sahia, dans lequel il y a une grande quantité de tentes. Le chef de cette tribu habite une maison, et les Arabes sont campés à l'entour; ceux-ci cultivent le blé et l'orge, et possèdent de nombreux troupeaux. On couche là près de la maison du chef, qui fait monter la garde pendant la nuit autour de la caravane, pour empêcher que rien ne soit volé par les habitants de la tribu. Depuis Sahia, la plaine qui longe le petit Atlas continue jusqu'aux portes d'Oran.

Le septième jour, on traverse encore un pays cultivé, dans lequel il y a beaucoup de tribus nomades; mais ici ce sont de véritables Bédouins, des voleurs, qui se réunissent plusieurs ensemble pour attaquer les caravanes, et les piller quand ils sont les plus forts. En arrivant sur leur territoire, il faut donc se réunir, charger les armes et être prêt à se battre. Pendant toute cette journée, on ne trouve pas un ruisseau, ni une seule fontaine, mais il y a le long du chemin, de distance en distance, de grands pots en terre enfoncées dans le sol, et couverts de cabanes en feuillages. Des hommes payés par le bey d'Oran avaient soin de nettoyer ces pots, et de les remplir d'eau tous les jours, afin que les voyageurs pussent se rafraîchir en passant, et emporter de l'eau avec eux. Le soir, on arrive au milieu des tentes de Sydi-Ouyet, où on passe la nuit en sécurité.

Le huitième jour, après avoir marché pendant neuf à dix heures dans la plaine, qui ne change ni d'aspect ni de nature, on arrive sur les bords du ruisseau Ouad-Miné, sur lequel il n'y a point de pont, et qu'on ne peut traverser quand il a beaucoup plu; on est souvent obligé d'attendre plusieurs jours pour le franchir. Les bords de ce ruisseau ne sont point garnis d'arbres, mais on y voit beaucoup de douars et des champs parfaitement cultivés. Les Arabes qui vivent dans ces endroits récoltent du blé, de l'orge et du riz; ils nourrissent une grande quantité des bestiaux et possèdent de fort beaux chameaux.

Le lendemain, on marche sur un terrain sablonneux; mais toujours très-fertile. Les Arabes qui l'habitent cultivent beaucoup de melons; c'est là que l'on trouve les meilleurs pastèques de toute la Barbarie; elles sont si renommées qu'on en apporte jusqu'à Alger: il n'en paraissait point d'autres sur la table du dey. On arrive, au soir, dans les endroits nommé d'Abra, sur le bord d'une rivière qui vient des montagnes; on trouve quelques arbres ordinaires et beaucoup de figuiers. Les habitants logent sous des tentes; ils possèdent beaucoup de bestiaux, et cultivent du blé seulement.

Le dixième jour, on continue à marcher encore pendant trois heures environ au milieu d'une plaine bien cultivée, et ensuite on entre dans un pays couvert de broussailles, dans lesquelles on voit quelques arbres dispersés çà et là. Les broussailles ne sont pas habitées par les Arabes, mais par des lions que l'on rencontre quelquefois sur le chemin. Au milieu de ces broussailles, et à cinq lieues d'Abra, coule une petite rivière qu'on appelle Sig, le long de laquelle il y a un certain nombre de tentes et de champs cultivés. Peu après avoir passé le Sig, on entre de nouveau dans des broussailles, qui s'étendent jusqu'à la porte d'Oran.

D'après tout ce que je viens de dire, on voit qu'à trois jours de marche d'Alger, il y a une grande plaine comprise entre la chaîne du Petit-Atlas et les montagnes qui bordent la mer et qui s'étend jusqu'à Oran. Cette plaine est parfaitement cul-

tivée, et habitée par une grande quantité de tribus nomades, qui élèvent beaucoup de bestiaux. Ces tribus ne sont fixées là pour se livrer à l'agriculture, que parce qu'on les a laissées tranquilles; il est très-probable qu'elles camperaient, si on les tourmentait. Au lieu donc d'aller leur faire la guerre, il faut tâcher d'établir des relations amicales avec elles, pour les décider à nous apporter les produits de leur sol, et nous amener des bestiaux.

Oran est bâti sur le bord de la mer, dans le fond d'une baie; cette ville occupe deux petits plateaux allongés, qui sont séparés par une vallée escarpée, dans laquelle coule une rivière assez forte pour faire tourner plusieurs moulins, et pour fournir de l'eau à toute la ville. Oran était pendant longtemps occupé par les Espagnols qui l'avaient très-bien fortifié, et qui, après l'avoir abandonné et repris plusieurs fois, le cédèrent au dey d'Alger en 1791, à la suite d'un tremblement de terre, qui le détruisit presque entièrement; mais les fortifications, moins élevées que les maisons, et bâties bien plus solidement, sont restées debout. Aujourd'hui cette ville est entourée d'un mur, garnie de quelques redans, avec un fossé sec; ce mur est flanqué, de distance en distance, par des forts magnifiques, qui sont l'ouvrage des Espagnols. La baie qui se trouve devant la ville est peu profonde; les bâtiments de guerre ne peuvent pas y entrer, et pendant le vent du nord et de l'est, ceux de commerce même n'y sont point en sûreté.

Le mont Rammara, haut de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, domine Oran à l'ouest. Cette montage forme un profil dont le pied touche la mer, et sur le sommet duquel s'élèvent les ruines du fort Santa-Cruz; au milieu de ce profil, et sur le chemin de Mers-el-Kebir, se trouve le fort de Saint-Grégoire, qui est en très-bon état, et dans l'intérieur duquel on peut loger une compagnie d'infanterie. Du côté du sud, il existe une forte lunette, et plus bas, sur le bord de la mer, le fort de la pointe de la Moune, dans lequel il y a très-peu de logements, mais une nombreuse artillerie.

La partie ouest de la ville est terminée, du côté des terres, par la vieille citadelle, dont les fortifications, en ruines, sont cependant susceptibles d'une bonne défense. L'intérieur de ce fort est très-grand, les casernes qui étaient ruinées, sont aujourd'hui mises en état de loger nos troupes. Dans l'autre partie de la ville, sur le mamelon qui domine la mer, s'élèvent les beaux remparts de la nouvelle Karba, au pied desquels, du côté de l'est, se trouve un fossé très-profond, avec une contre-escarpe, et les restes d'un ancien chemin couvert. Ce fort est presque neuf. Les Espagnols ne l'avaient pas encore entièrement achevé, lorsqu'ils furent obligés de se retirer; c'était la résidence du bey. Il existe dans l'intérieur de belles batteries qui regardent la mer, la ville, et toute la campagne du côté de l'est; il y a aussi plusieurs magasins de poudre, et des casernes pour cinq cents hommes d'infanterie et deux cents cavaliers. Les logements du bey et de ses officiers sont construits à la mauresque. Dans toutes les cours il y avait des fontaines et des jets d'eau, dont quelques-uns étaient couverts par des tuiles magnifiques. La porte d'entrée de la nouvelle citadelle, toute construite en pierres de taille magnifiques, est vraiment un très-beau morceau d'architecture. A l'extrémité sud de la ville se trouve le fort Saint-André, dans l'intérieur duquel il y a de beaux logements et des fontaines excellentes. Deux batteries en pierre, placées devant ce fort, en défendent les approches, et battent la plaine qui s'étend très-loin au sud et à l'est. Ces trois ouvrages tiennent en respect un faubourg, Ras-el-Ain, qui touche à la contre-escarpe de la ville, et s'étend à six





cents mètres au sud. A l'extrémité de ce faubourg les Espagnols avaient un beau quartier de cavalerie. En dehors de la ville, le long du ruisseau qui coule dans la vallée, ils avaient élevé des tours carrées en pierre, espèces de blockhaus, dans lesquels il y avait continuellement une garnison. Tous les ouvrages, dont je viens de parler, sont construits avec beaucoup de soin, en belles pierres de taille, qui ont été tirées de la carrière placée tout près du fort Saint-André[1]. Sous le gouvernement espagnol, le plateau à l'ouest du ruisseau était occupé par les Espagnols, l'autre était habité par des Maures. Dans la partie espagnole on trouve beaucoup de ruines de grands édifices et d'églises. Le palais du gouverneur, dont les murs extérieurs et le toit existent encore, se trouve sur une petite place; ce palais est entouré de beaucoup d'autres maisons en assez bon état. Il existe encore des aqueducs qui ont été faits pour conduire l'eau dans les diverses parties de la ville. Non loin de l'embouchure du ruisseau, se trouve un grand bâtiment carré, construit en pierres de taille, dans lequel il y de grandes salles voûtées magnifiques; c'était probablement le principal magasin des Espagnols; c'est là que le bey entreposait ses grains: les Français en ont fait une caserne. Près des ruines d'une église espagnole, on voit celles d'un palais mauresque, dont les colonnes en marbre blanc, qui soutenaient la galerie de la cour principale, sont encore toutes debout; c'était le sérail du bey d'Oran, gouverneur de la province, après le départ des Espagnols; les habitants nous ont assuré que ce prince y avait cent femmes de la plus grande beauté.

A l'exception des forts, la partie de l'est de la ville est entièrement bâtie à la mauresque; les maisons les plus élevées n'ont qu'un premier étage, et beaucoup des rez-de-chaussées seulement. Toutes ces maisons sont construites avec du mortier, à terrasses, et blanchies à la chaux. Les rues sont droites et assez larges. Devant la porte de l'est, il y a une petite place, autour de laquelle sont des boutiques. On compte quatre mosquées à Oran, dont les minarets sont de très-beaux monuments de l'architecture mauresque.

La vallée qui sépare les deux parties de la ville, quoique très-escarpée dans plusieurs endroits, est occupée par des jardins et des vergers magnifiques, entourée de haies de cactus. Ces jardins sont arrosés par le ruisseau, sur le bord duquel on trouve quelques moulins à eau, des maisons de campagne et deux ou trois tombeaux de marabouts. Les arbres qui croissent dans les vergers sont en grande partie des figuiers, parmi lesquels on trouve des grenadiers, quelques palmiers, orangers et citroniers, bananiers, et un petit nombre de pommiers et de poiriers. Tous ces arbres sont mal soignés, et produisent des fruits médiocres, qui se dessèchent avant leur maturité. Dans les jardins, il y a des citrouilles, des concombres, des melons, des tomates, du poivre long et quelques pieds de maïs; on trouve aussi beaucoup de cactus, qui donnent de très-bons fruits pendant tout l'été. Au milieu de la vallée les Espagnols ont construit un beau pont en pierre, qui met en communication les deux parties de la ville. La rue qui aboutit à ce pont est assez large, et garnie des deux côtés de boutiques qui sont aussi pauvres que celles d'Alger. Il y a à Oran plusieurs cafés, dont deux sont assez remarquables par leur grandeur; le plus beau est celui

[1] La pierre de cette carrière se compose de marne, schiste et calcaire, dans lesquels on trouve les poissons fossiles.

qui se trouve sur une petite place au-dessus d'une cour. On y monte par un double escalier soutenu par des colonnes. L'intérieur est une grande salle couverte, avec une galerie tout autour et un jet d'eau au milieu. On vend là le café à deux centimes la tasse, ou à un sou avec le sucre. Après midi, vers trois ou quatre heures, arrivent ordinairement des musiciens; ce sont des juifs; leurs instruments consistent en violons à deux cordes, tambours de basque, guitares et chalumeaux, sur lesquels ils jouent des airs arabes; de temps en temps, l'un d'entre eux se met à danser ou plutôt remue pendant un quart d'heure le haut du corps, en suivant assez bien la mesure de la musique sauvage qui l'accompagne; ces danseurs font des grimaces et des contorsions épouvantables, qui excitent de violents éclats de rire parmi les spectateurs. Auprès de la route qui conduit à la nouvelle citadelle, il y a un jardin où se trouve le café des Nègres; dans celui-ci il y a également des musiciens et des danseurs, qui sont encore plus comiques que les autres, mais il n'aiment pas qu'on les visite, quand ils se livrent à leurs grandes joies; la porte est toujours fermée. On présume que c'est là que les nègres d'Oran font leurs *djelep*.

Quand l'armée française vint prendre possession d'Oran, presque touts les habitants de la ville se sont sauvés, à l'exception des juifs, en emportant leurs bagages, et emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants. Trois ou quatre cents d'entre eux rentrèrent plusieurs mois après. Mais avant l'arrivée des Français, cette ville pouvait compter six mille âmes, sans y comprendre celles de deux grands villages qui existent hors des murs. Cette population se composait de Maures, d'Arabes, de Nègres, de Turcs juifs et de Koulouglis. Leurs mœurs sont beaucoup plus avancées que celles des habitants d'Alger, ce qui provenait sans doute de ce qu'ils ne se livraient point à la piraterie, mais, au contraire, à l'agriculture et au commerce.

Les juifs qui y sont aussi nombreux qu'à Alger, comparativement à la population, sont mis de la même manière; mais ils sont beaucoup moins avilis, et leur caractère diffère beaucoup. On les a vus plusieurs fois donner des preuves de courage. Quand les Arabes menaçaient d'attaquer la ville, ils prenaient les armes, montaient pendant la nuit la garde sur les terrasses de leurs maisons, et faisaient des patrouilles autour. Un jour qu'un détachement de notre cavalerie était engagé avec la cavalerie arabe, sur le plateau qui domine la ville à l'est, plusieurs juifs osèrent sortir avec des ânes et des mulets, portant des vases remplies d'eau, pour rafraîchir nos soldats accablés par l'ardeur du soleil brûlant. Enfin, lorsqu'on entreprit la démolition de deux villages qui touchaient à la contre-escarpe des remparts, villages dans lesquels les Arabes venaient s'embusquer pour tirer contre la ville, plus de cent juifs se joignirent à nos sapeurs, et travaillèrent avec eux, pendant plusieurs heures, sous le feu de l'ennemi. Les artisans dans la ville sont des cordonniers, des tailleurs, des tisserands, des menuisirs, des serruriers, des tanneurs et des fabricants de maroquin jaune et rouge. Les marchands sont presque tous juifs.

Oran faisait autrefois le commerce avec l'Espagne, la France et l'Italie; on en exportait des grains, des bestiaux, de la laine et du maroquin. Les habitants de la campagne amènent dans la ville au marché beaucoup de grains, du bois, des œufs, du beurre, de la volaille, des perdrix, et surtout des bœufs et des moutons. Tout le bétail est petit comme à Alger; mais la viande est d'une meilleure qualité, et à très-bon marché. On a un petit bœuf, qui pèse 200 livres, pour 14 fr. 80 cent. (quatre soudi boudjoux); la paire de perdrix rouge coûte 9 sous. Mais la volaille est plus chère. On vend aussi sur le marché beaucoup de sel marin, assez propre pour l'usage de la cuisine; il provient des marais salants qui sont dans le voisinage de la ville d'Arzw.





1 Tombeau ordinaire de Maures

2 Tombeau de Juifs

3 Tombeau riche de Maures

4 Tombeau de Turc

Les habitants de l'intérieur du désert apportent quelquefois des œufs et des plumes d'autruche, et les vendent fort cher.

Le caractère des habitants d'Oran est assez paisible, on leur avait laissé les armes, qu'ils ne quittaient jamais, pas même quand ils travaillent; les marchands dans les boutiques avaient les fusils à côté d'eux, les garçons de café portaient à leur ceinture un yatagan, et bien souvent une paire de pistolets; eh bien! ils ne s'en sont jamais servis contre les Français.

Les Musulmans d'Oran sont plus religieux que ceux d'aucune ville de la Barbarie. Ils se rendent très-régulièrement à la mosquée aux heures des prières, et ceux qui restaient dans les boutiques ne manquaient jamais de prier aux mêmes époques du jour; on en rencontre beaucoup dans les rues, le long des chemins, avec un chapelet à la main. Un jour, un de nos collègues vit un Arabe priant avec beaucoup de ferveur au milieu de la rue, et tenant un chapelet vert magnifique; il s'approche de lui, et après avoir examiné son chapelet pendant quelque temps, il lui offre en échange un soudi-boudjou (pièce de 3 fr. 72 cent.), qu'il prit avec avidité, et aussitôt il s'en alla sans continuer sa prière.

On voit autour d'Oran une grande quantité de marabouts, dont la plupart sont dédiés à Sydi-Abdel-Kader, qui jouit d'une grande réputation dans tout le pays; chacun de ces marabouts est surmonté d'un mât de pavillon, auquel on arbore tous les vendredis un drapeau rouge. Il y a au bord de la mer deux marabouts très-fréquentés, et près desquels se trouvent de grandes cavernes dans le rocher; c'est dans ces cavernes que les dévots vont prier. Chaque personne qui vient prier ici, apporte une petite pierre, qu'elle dépose en sortant sur un tas. On remarque beaucoup de ces dépôts. Il est difficile de savoir d'où provient cette coutume, ni ce qu'elle signifie.

Malgré toute la dévotion des habitants de cette ville, on n'a pas ici autant de vénération pour les morts que dans les autres villes de la régence. Les tombeaux sont placés sur des collines arides, et fort mal soignés. On ne voit ni arbres ni fleurs à l'entour. Les Musulmans ne vont pas prier sur les tombeaux de leurs pères; les Arabes de la campagne, au contraire, s'y rendent quelquefois en assez grand nombre.

DE LA COLONISATION.

Après avoir donné quelques détails sur les principales villes de la régence d'Afrique qui se trouvent aujourd'hui au pouvoir des Français, j'essayerai de donner quelques idées sur la colonisation de cette province, qui est la suite naturelle de l'occupation d'un pays riche, mais encore dans un état d'enfance barbare.

De tout temps l'Afrique (l'Égypte jadis exceptée) était plongée dans une ignorance complète; elle était livrée à l'esclavage et à la plus épouvantable barbarie. Tous les observateurs qui ont pénétré dans les différentes parties de ce vaste continent, s'accordent à dire qu'ils n'y ont trouvé de l'homme que la forme du corps et les traits du visage; mais que les habitudes et les mœurs des diverses peuplades étaient peu différentes de celles des animaux, et même des animaux féroces.

Les habitans des parties méridionales, les Cafres, les Hottentots, etc., sont de véritables animaux qui ont à peine la forme humaine et qui vivent d'une manière peu différente des orangs-outangs, contre lesquels ils se voient souvent obligés de se défendre.

Dans le Nord ce sont des hommes, mais des hommes dont l'état de civilisation n'a pas fait beaucoup de progrès depuis que nous les connaissons, et qui, à différentes époques, ont menacé l'Europe d'une destruction complète. Les Français, commandés par Charles Martel, arrêtèrent dans leur marche les Arabes, maîtres déjà de l'Espagne, et qui voulaient étendre encore beaucoup plus loin leur domination. Les pirates d'Alger désolaient les mers depuis trois siècles; plusieurs expéditions avaient été infructueusement tentées pour les réprimer, presque toutes les puissances de l'Europe étaient assujetties à un tribut honteux par le chef de ces brigands, lorsqu'une armée française débarqua sur leurs côtes, et en vingt jours renversa leurs murailles, détruisit la piraterie de fond en comble, rendit la sécurité au commerce de la Méditerranée, et jeta les premiers germes de la civilisation sur ces bords inhospitaliers. La France a commencé le grand acte de la civilisation chez ces peuples; il faut qu'elle achève son œuvre: une si noble tâche est digne de tous ses efforts.

Je laisserai de côté la question d'intérêt matériel pour y revenir plus tard, et n'envisagerai que celle de l'humanité et de la dignité de l'espèce humaine.

L'étude des lois de la nature et des phénomènes résultant de ces lois qui se passent continuellement sous nos yeux, démontre d'une manière évidente que l'homme a été créé pour commander à la terre et aux mers. Des moyens puissants lui ont été donnés afin qu'il puisse s'élever tellement au-dessus des animaux qu'il n'ait jamais à les craindre. Ces moyens, que l'homme possède en naissant, ont besoin d'être développés pour en faire un être supérieur, et si on l'abandonnait à lui-même dès sa plus tendre enfance, il est probable que ses mœurs différeraient peu de celles des animaux.

A l'époque où nous vivons, la plus grande partie de la surface de la terre est habitée par des peuples instruits, comprenant qu'ils n'ont pas été créés pour s'entretuer les uns les autres, mais bien pour se prêter un mutuel appui, et jouir en paix des dons que le Créateur leur a faits.

Des hommes remplis d'amour pour l'humanité, ont sacrifié beaucoup, même leur existence, pour aller instruire les nations sauvages, et étendre les bornes de la civilisation. Nous avons vu la civilisation pénétrer dans les deux Indes, qui sont très-éloignées de nous, tandis que l'Afrique, la malheureuse Afrique, qui est à notre portée, continuait à rester plongée dans la plus affreuse barbarie. La cruauté des habitants en a probablement été la cause principale; mais un si faible obstacle devait-il arrêter les tentatives des nations?

Aujourd'hui le premier pas est fait; la France a détruit le plus grand obstacle qui fermait à la civilisation les portes du nord



VUE D'ALGER.

de l'Afrique ; il faut profiter de la circonstance, et rendre cette belle contrée du monde à la société universelle dont elle a été presque toujours exclue.

Les souverains de l'Europe seraient bien coupables, et ils auraient certainement lieu de s'en repentir un jour, si, par une politique mal entendue, ils laissaient retomber ce pays entre les mains des barbares auxquels nous l'avons arraché.

La colonisation de l'Afrique, en commençant par les états Barbaresques, doit être une entreprise européenne[1]; on pourrait même appeler l'Amérique à y participer. Ce n'est pas d'un coup, ni sans de grandes dépenses, que l'on peut changer les mœurs si différentes des nôtres, d'un peuple plongé depuis si longtemps dans la barbarie.

Nous n'avons du reste à en attendre que du mal, et nous serons obligés de vivre avec eux dans un état d'hostilité permanent et de les refouler dans l'intérieur à mesure que nous gagnerons du terrain. D'un autre côté, les Européens, qui ont chez eux une existence assurée, ne consentiront jamais à quitter leur pays pour aller s'établir en Afrique, surtout lorsqu'ils sauront qu'il y a pour eux du danger à courir.

Tous les colons d'Afrique, et principalement dans l'origine des établissements, seront donc des hommes dénués de ressources, que non-seulement il faudra mener et établir sur les lieux avec tous les instruments nécessaires pour qu'ils puissent travailler, mais encore les nourrir jusqu'à ce que le produit de leur travail puisse suffire à leur existence. Il faudra, de plus, les défendre, parce qu'ils seront continuellement attaqués par les indigènes, qui, outre la haine qu'ils leur porteront pour être venus s'emparer de leurs pays et professer un autre culte qu'eux, seront attirés par l'appât du gain.

Aujourd'hui les dépenses diverses coûtent à la France jusqu'à 20 millions par an ; combien ne dépenserait-on pas si l'on voulait occuper le pays depuis Bone jusqu'à Tlemcen! et combien de sacrifices ne faudrait-il pas faire pour parvenir enfin à en tirer quelques profits? Le terrain environnant Alger est le seul sur lequel une assez grande quantité de maisons sont construites, pour loger les colons qui viendraient s'y établir; dans les autres contrées il n'en existe point, ainsi que je l'ai déjà dit, non plus que des chemins praticables aux voitures. Les communications se réduisent bien souvent à de mauvais sentiers qui sont à peine praticables pour les bêtes de somme. Ainsi, il faudra tout créer, et créer sous la protection des troupes, qui défendront les travailleurs contre les attaques des Arabes. Toutes ces considérations me conduisent à penser que la colonisation nous coûtera une énorme somme d'argent et la perte de beaucoup de monde, tant par le feu de l'ennemi que par les maladies, avant que la colonie ne soit parvenue à un certain degré de prospérité.

Cependant, tout cela ne doit pas décourager : la richesse de la France et le chiffre élevé de sa population lui permettent certainement de sacrifier soixante millions et six mille hommes par an, pour la colonisation d'une si belle conquête; et il est de la dignité et de l'intérêt de toute l'Europe de s'associer à la France pour assurer le succès d'une si belle entreprise et pour ob-

[1] Ici l'auteur auquel j'ai emprunté ces observations, établit de la manière la plus détaillée, et par un raisonnement lucide, comment chaque nation de l'Europe peut prendre part à la grande action de la colonisation de cette partie du monde ; mais je doute fort que cette entreprise soit jamais mise à exécution.

tenir les grands résultats qu'on peut atteindre sûrement par la concentration de forces réunies, tant pour le progrès de lumières, que pour les relations commerciales entre toutes les parties du monde.

Depuis que les troupes françaises se sont établies dans la régence d'Alger, je ne crois pas que le gouvernement de France ait sérieusement songé à coloniser le pays; du moins toutes les mesures qu'il a prises jusqu'à présent n'ont rien annoncé de semblable. Le maréchal Clausel avait fait quelques dispositions pour établir des cultivateurs dans les environs d'Alger; une ferme-modèle avait même été créée, mais malheureusement dans l'endroit le plus insalubre de la contrée, et qui, en outre, était exposé aux attaques continuelles des Barbares. Aussi tous les cultivateurs qui ont voulu s'y fixer sont-ils morts de la fièvre! et l'ennemi est venu incendier les récoltes, au moment même où on commençait à les recueillir!

Le maréchal avait bien certainement un plan de la colonisation dont le commencement d'exécution a prouvé la difficulté. Il pensait qu'en occupant quelques points le long de la chaîne du Petit-Atlas (et il voulait même en étendre l'occupation au delà), il serait maître de toute la Metidja, ainsi que des collines qui bordent cette plaine au nord; mais le pays, habité comme il l'est actuellement, n'offre aucune ressource pour les troupes; les communications sont extrêmement difficiles et souvent interrompues par les attaques des habitants de la contrée; la garnison que nous avons laissée à Belida, pendant que nous nous enfoncions dans l'Atlas, ne dut son salut qu'à son courage; celle de Medea, que nous laissâmes après nous être emparés de cette ville, faillit mourir de faim, et eut à combattre contre des nuées de Barbares venues de l'intérieur des montagnes, jusque des confins du désert. Peu après, nos troupes furent forcées de rentrer à Alger et de se concentrer dans un rayon qui n'avait pas deux lieues de longueur. On ne voulut, malgré ces obstacles, conserver la ferme-modèle, et cette résolution coûta la vie à plusieurs milliers d'hommes morts de maladie ou tombés sous le feu de l'ennemi.

Pour faire rentrer dans l'ordre les tributs des environs de Medea, qui s'étaient révoltées, le général Berthezène, à la tête d'un corps d'armée, alla brûler leurs récoltes; mais lorsque, manquant de vivres, il fut obligé de battre en retraite, les mêmes tributs qui le poursuivirent auraient pu l'exterminer dans les montagnes, si elles eussent connu l'art de la guerre, et elles vinrent exercer contre la ferme-modèle les représailles des dégâts que nous avions commis chez elles.

Pour coloniser la régence d'Alger, il faut adopter un plan tout à fait opposé à celui que l'on a suivi jusqu'à présent. Au lieu de concentrer toutes les forces sur un point et de chercher à s'avancer dans l'intérieur des terres, sans s'être assuré convenablement une retraite; pour que le manque de vivres ne nous force pas à abandonner chaque fois les conquêtes que nous avons faites, à tuer les habitants et à dévaster le pays en se vengeant sur leurs récoltes, il faudrait commencer par s'emparer de tous les lieux habités de la côte, assez considérables pour recevoir une garnison de deux mille hommes au moins, tels que Bone, Stora, Bougie, Tedel, Alger, Cherchel, Mostaganem, Arzew, Oran, etc., points entre lesquels il faudra établir des communications régulières par mer, ce qui serait très-facile.

La première chose à faire à l'arrivée de chacune de ces garnisons dans la ville qui lui aura été assignée, sera de s'emparer de toutes les positions militaires qui se trouveront à une portée de canon de la place, d'y établir des redoutes avec un blockhaus



CONSTANTINE 1837.

dans l'intérieur de chacune, et de les armer de quelques pièces d'artillerie, afin de tenir toujours les Arabes à distance. Les redoutes devront être placées assez près les unes des autres, pour qu'elles puissent se défendre mutuellement, et vu le peu d'éloignement des remparts, le canon de la place pourra encore tirer dans l'intervalle. De cette manière on embrasserait un espace de terrain dans lequel l'ennemi ne pourrait jamais pénétrer, et que les troupes défendraient sans être obligées de sortir de leurs retranchements. Les soldats devront toujours être tenus dans la plus sévère discipline, tant dans l'intérêt de leur santé, que pour maintenir la bonne intelligence avec les habitants qui continueront à vivre au milieu d'eux.

En Afrique, comme partout, il y a dans chaque ville, et même dans chaque hameau, un certain nombre d'hommes turbulents qui ne sont jamais satisfaits de leur sort, et qui s'occupent continuellement à troubler la tranquillité des autres. Il est prudent de se débarrasser de ces hommes, aussitôt qu'on les prend en flagrant délit. Point de pitié mal entendue! pour sauver la vie à un être incorrigible, on compromet souvent celle d'un grand nombre d'honnêtes gens. La religion mahométane sera toujours un grand obstacle à la civilisation de l'Afrique; le fanatisme qu'elle prêche est profondément enraciné dans le cœur de ses sectaires; il faut être bien persuadé que leurs imans feront tous leurs efforts pour opposer des obstacles à chaque progrès de civilisation, et ils appelleront le peuple à la révolte aussitôt qu'ils trouveront l'occasion favorable. On cite déjà plusieurs exemples de ce genre depuis que les Français se sont établis dans Alger.

Si l'on pouvait détruire cette religion, et la remplacer par une autre[1] qui enseignât aux hommes qu'ils sont tous nés frères, et qu'ils se doivent un mutuel appui et une amitié réciproque, ce serait un pas immense de fait; mais malheureusement cela n'est pas possible, à moins d'anéantir la population. Il faut d'abord commencer par maintenir les imans, et agir à leur égard avec beaucoup de sévérité, quand ils chercheront à exciter la haine contre les Européens. On devrait les faire mourir ignominieusement toutes les fois qu'ils s'aviseraient de prêcher la révolte.

Le mode d'éducation étant intimément lié à la religion, puisqu'il n'a pour but que d'apprendre aux enfants le Coran par cœur, il faudra le changer. Pour cela la fermeture de toutes les écoles existant dans les lieux occupés, deviendra indispensable; l'ouverture d'autres écoles tout autrement dirigées, et dans lesquelles les jeunes Africains apprendront la langue française, devra nécessairement s'ensuivre. Dans toutes les villes on trouvera beaucoup d'enfants que les parents ne peuvent pas nourrir, et d'autres qui sont orphelins ou abandonnés; il faudra envoyer ces enfants en France, pour y être élevés dans nos écoles; mais on aura soin d'éviter qu'ils puissent perdre le souvenir de leurs pays natal. Au bout de quelques années on les y ramènera, et ils seront d'excellents apôtres de la civilisation.

Il faut agir avec une grande justice, mais en même temps avec une grande sévérité, envers tous les habitants du pays. Les

[1] Il n'est pas facile d'anéantir une religion aussi ancienne que celle des Mahométans, et qui jette autant de blâme sur les faiblesses humaines. Aussi cette mesure me semble inutile; et d'ailleurs n'a-t-on pas vu des Musulmans doués de beaucoup d'instruction et distingués par leurs manières polies suivre les mœurs des nations occidentales, sans pour cela changer.

Algériens ne tiennent pas compte de l'indulgence qu'on a eu pour eux, et ils commettent de nouveau la faute qu'on leur a pardonnée, aussitôt qu'ils en trouvent l'occasion.

D'après tout ce que je viens de dire, il est évident qu'on ne doit pas compter sur les habitants du pays pour les travaux d'aucun genre. Ainsi, quelle que soit l'entreprise qu'on voudra tenter sur les points qu'on occupera, il faudra amener des Européens; pour établir les colons, il faudra surtout bien se garder de retomber dans la même faute qu'on a commise à Alger, où l'on a logé les colons dans des maisons situées à une lieue et même plus des avant-postes : car un grand nombre d'entre eux a été massacré par les Arabes. Les colons doivent être établis dans l'intérieur de la ligne de défense, que l'on poussera en avant à mesure que les besoins l'exigeront.

Ce système de colonisation pour les cercles ne s'étendra qu'au bord de la mer, et n'aura de communications que par eau; mais à mesure que le nombre des colons augmentera, les cercles s'étendront dans l'intérieur, et dans peu de temps ils communiqueront par terre, et alors plusieurs cercles réunis formeront une grande circonférence colonisée qui s'étendra non-seulement tout le long de la côte, mais aussi dans le pays.

Cela n'empêche pas que les Arabes et les Barbares, par leur avidité et leur humeur belliqueuse, seront excités à faire des incursions, et se livreront au pillage. Il est évident que les colons seront constamment en guerre ouverte avec les naturels, qui chercheront toujours à s'introduire dans l'intérieur des colonies, d'autant plus qu'ils y seront poussés par un chef de tribut ambitieux ou par un marabout. D'après ce que j'ai vu dans toute la guerre d'Afrique, ces réunions ne se font pas en secret, et il est facile d'en être instruit plusieurs jours à l'avance. C'est pour cela qu'il faut avoir dans chaque établissement une colonne mobile, composée d'un corps de cavalerie et de quelques compagnies d'infanterie légère, dont chaque homme puisse être pris en croupe par les cavaliers. Alors, quand une tribut sera venue commettre quelques hostilités, ou qu'on aura avis d'un rassemblement sur un point fixé, la colonne s'y transportera le plus vite possible; en arrivant, l'infanterie sera mise à terre, et tombant sur les coupables, de concert avec la cavalerie, ils n'échapperont pas au châtiment qu'ils auront mérité.

Dans ces expéditions il faut éviter d'incendier les cabanes et les récoltes, de couper les arbres, et de tuer les bestiaux, comme je l'ai vu faire plusieurs fois pendant mon séjour à l'armée d'Afrique : c'est s'ôter des ressources, et ensuite ce vandalisme sied mal au dix-neuvième siècle, et surtout à des Français. Il faut combattre ceux qui ont les armes à la main, faire autant de prisonniers que possible, et enfin les traiter avec la dernière rigueur. Telle est la conduite que l'on devra tenir avec tous les Algériens; il n'y a pas d'autre moyen de se faire respecter par eux. Quand ils verront que toutes les tentatives pour renverser les établissements sont inutiles, ils finiront peut-être par préférer d'avoir avec eux des relations amicales que de vivre dans un état d'hostilité permanent, qui ne pourra les conduire qu'à une ruine certaine, ou à les obliger de se retirer dans l'intérieur des montagnes, à mesure que les colonies gagneront du terrain. S'ils préfèrent la guerre à la paix, leur perte est évidente ; ils seront obligés de se retirer continuellement, s'enfonceront toujours davantage dans l'intérieur, où ils rencontreront des populations, qui, non-seulement ne leur permettront pas de s'établir parmi elles, mais qui, en outre, les pilleront, si elles ne les massacrent pas; et ainsi nos ennemis nous débarrasseront de nos ennemis.

Mais s'il faut agir avec les Algériens avec la plus grande sévérité lorsqu'ils se comporteront mal envers nous, il est aussi nécessaire de traiter avec beaucoup d'égards ceux qui vivent en bonne intelligence avec nous; si quelques-uns viennent habiter avec les colons, il faut qu'ils jouissent des mêmes droits qu'eux, et que ceux-ci aient plus de ménagements pour les étrangers que pour leurs compatriotes; ces hommes vivant en paix au milieu des Européens, ne tarderont pas à se repentir d'avoir ignoré les jouissances de la vie, et ils s'y complairont, car il est très-facile à l'homme de s'habituer à la mollesse. Restant en relation continuelle avec les Arabes de l'extérieur, ils leur diront combien leur nouveau genre de vie est préférable au leur, et ces derniers viendront s'en assurer par eux-mêmes en les visitant de temps en temps; de cette manière je crois que le nombre des Barbares diminuera continuellement.

Les communications par terre une fois établies entre tous les centres, la colonisation formera déjà une masse assez formidable pour se défendre presqu'à elle seule; on pourra alors diminuer de beaucoup le nombre des troupes, et par conséquent la dépense; mais il faudra toujours conserver des colonnes mobiles pour châtier les peuplades de l'intérieur qui ne consentiront jamais à rester tout à fait tranquilles. Ce n'est qu'alors qu'on pourra se dire établi sur la côte d'Afrique et espérer de retirer des bénéfices de la colonie. — On ne diminuera le nombre des troupes que lorsque la population pourra se défendre elle-même; mais il faudra exercer une surveillance encore plus active qu'auparavant, car le pays étant devenu plus riche, tentera davantage la cupidité des pillards; il suffira de quelques irruptions des Barbares, conduites avec audace, pour porter la désolation dans la colonie et l'entraîner bien vite à sa ruine.

Quant à l'administration de la colonie, elle devra être confiée, dès son origine, à des hommes actifs et capables, qui soient encore dans l'âge où l'on aime à surmonter les difficultés; mais il ne faudra pas y envoyer des intrigants sans moyens, ou des vieillards dont les facultés sont usées; c'est pour avoir fait le contraire qu'on a échoué dans presque toutes les entreprises qui ont été tentées. L'Afrique est un pays neuf, dans lequel tout est à créer; il ne faut donc y envoyer que des hommes capables.

Tout ce que j'ai exposé dans le cours de cet ouvrage, prouve que la régence d'Alger présente bien des avantages pour l'établissement d'une colonie; la colonisation qu'y avaient formée les Romains avec tant de succès, appuie fortement mes conclusions. L'humanité tout entière est intéressée à ce que l'Afrique soit rendue à la civilisation, dont elle ne peut être distraite sans causer beaucoup de tort au reste du globe, tant par les irruptions des Barbares qu'elle renferme dans son sein, que parce que nous sommes privés de la portion de produits de tout genre qu'elle devrait nous fournir.

Le moment est venu de mettre cette grande œuvre à exécution. La tâche me paraît trop forte pour appeler toutes les nations civilisées à prendre part à ce grand acte. — Leur intérêt, celui de l'humanité, l'exigent; si elles laissent échapper l'occasion qui se présente, elles auront à s'en repentir tôt ou tard.

La France, qui, depuis plusieurs années, a fait tant de sacrifices presque infructueux pour arracher des peuples à l'anarchie et au fer du bourreau, sans que ses alliés lui aient prêté la main, pourrait bien encore se trouver réduite à ses seules ressources dans l'affaire d'Afrique; alors, n'envisageant la question que sous le point de vue de l'intérêt matériel, elle devra l'abandonner;

mais sa gloire s'y oppose, et l'entreprise est devenue tellement populaire aujourd'hui, que personne n'oserait prendre une pareille résolution. Les Français sont disposés à faire tous leurs efforts pour que l'univers, qui lui doit l'anéantissement de la piraterie, leur soit encore redevable d'un bien plus grand bienfait, celui d'avoir rétabli la paix, les arts et le commerce dans une contrée dont ils sont bannis depuis deux mille ans.



CET OUVRAGE SE TROUVE :

CHEZ M. BERNARD, ÉDITEUR, MARCHÉ-AUX-HERBES, A STRASBOURG.

Complet relié, en un beau volume colorié ou en noir.

